

SAMUEL BECKETT

MALONE MEURT

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

SAMUEL BECKETT

MALONE MEURT



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1951/2004 by Les Éditions de Minuit 7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

Je serai quand même bientôt tout à fait mort enfin. Peut-être le mois prochain. Ce serait alors le mois d'avril ou de mai. Car l'année est peu avancée, mille petits indices me le disent. Il se peut que je me trompe et que je dépasse la Saint-Jean et même le Quatorze Juillet, fête de la liberté. Que dis-je, je suis capable d'aller jusqu'à la Transfiguration, tel que je me connais, ou l'Assomption. Mais je ne crois pas, je ne crois pas me tromper en disant que ces réjouissances auront lieu sans moi, cette année. J'ai ce sentiment, je l'ai depuis quelques jours, et je lui fais confiance. Mais en quoi diffère-t-il de ceux qui m'abusent depuis que j'existe ? Non, c'est là un genre de question qui ne prend plus, avec moi, je n'ai plus besoin de pittoresque. Je mourrais aujourd'hui même, si je voulais, rien qu'en poussant un peu, si je pouvais vouloir, si je pouvais pousser. Mais autant me laisser mourir, sans brusquer les choses. Il doit y avoir quelque chose de changé. Je ne veux plus peser sur la balance, ni d'un côté ni de l'autre. Je serai neutre et inerte. Cela me sera facile. Il importe seulement de faire attention aux sursauts. Du reste je sursaute moins depuis que je suis ici. J'ai évidemment encore des mouvements d'impatience de temps en temps. C'est d'eux que je dois me défendre à présent, pendant quinze jours trois semaines. Sans rien exagérer bien sûr, en pleurant et en riant tranquillement, sans m'exalter. Oui, je vais enfin être naturel, je souffrirai davantage, puis moins, sans en tirer de conclusions, je m'écouterai moins, je ne serai plus ni froid ni chaud, je serai tiède, je mourrai tiède, sans enthousiasme. Je ne me regarderai pas mourir, ça fausserait tout. Me suis-je regardé vivre ? Me suis-je jamais plaint ? Alors pourquoi me réjouir, à présent ? Je suis content, c'est forcé, mais pas au point de battre des mains. J'ai toujours été content, sachant que je serais remboursé. Il est là maintenant, mon vieux débiteur. Est-ce une raison pour lui faire fête ?

Je ne répondrai plus aux questions. J'essaierai aussi de ne plus m'en poser. On va pouvoir m'enterrer, on ne me verra plus à la surface. D'ici là je vais me raconter des histoires, si je peux. Ce ne sera pas le même genre d'histoires qu'autrefois, c'est tout. Ce seront des histoires ni belles ni vilaines, calmes, il n'y aura plus en elles ni laideur, ni beauté, ni fièvre, elles seront presque sans vie, comme l'artiste. Qu'est-ce que j'ai dit là ? Ça ne fait rien. Je m'en promets beaucoup de satisfaction, une certaine satisfaction. Je suis satisfait, voilà, je suis fait, on me rembourse, je n'ai plus besoin de rien. Laissez-moi dire tout d'abord que je ne pardonne à personne. Je souhaite à tous une vie atroce et ensuite les flammes et la glace des enfers et dans les exécrables générations à venir une mémoire honorée. Assez pour ce soir.

Cette fois je sais où je vais. Ce n'est plus la nuit de jadis, de naguère. C'est un jeu maintenant, je vais jouer. Je n'ai pas su jouer jusqu'à présent. J'en avais envie, mais je savais que c'était impossible. Je m'y suis quand même appliqué, souvent. J'allumais partout, je regardais bien autour de moi, je me mettais à jouer avec ce que je voyais. Les gens et les choses ne demandent qu'à jouer, certains animaux aussi. Ça commençait bien, ils venaient tous à moi, contents qu'on veuille jouer avec eux. Si je disais, Maintenant j'ai besoin d'un bossu, il en arrivait un aussitôt, fier de la belle bosse qui allait faire son numéro. Il ne lui venait pas à l'idée que je pourrais lui demander de se déshabiller. Mais je ne tardais pas à me retrouver seul, sans lumière. C'est pourquoi j'ai renoncé à vouloir jouer et fait pour toujours miens l'informe et l'inarticulé, les hypothèses incurieuses, l'obscurité, la longue marche les bras en avant, la cachette. Tel est le sérieux dont depuis bientôt un siècle je ne me suis pour ainsi dire jamais départi. Maintenant ça va changer, je ne veux plus faire autre chose que jouer. Non, je ne vais pas commencer par une exagération. Mais je jouerai une grande partie du temps, dorénavant, la plus grande partie, si je peux. Mais je ne réussirai peut-être pas mieux qu'autrefois. Je vais peut-être me trouver abandonné comme autrefois, sans jouets, sans lumière. Alors je jouerai tout seul, je ferai comme si je me voyais. Avoir pu concevoir un tel projet m'encourage.

J'ai dû réfléchir pendant la nuit à mon emploi du temps. Je pense que je pourrai me raconter quatre histoires, chacune sur un thème différent. Une sur

un homme, une autre sur une femme, une troisième sur une chose quelconque et une enfin sur un animal, un oiseau peut-être. Je crois que je n'oublie rien. Ce serait bien. Peut-être que je mettrai l'homme et la femme dans la même, il y a si peu de différence entre un homme et une femme, je veux dire entre les miens. Peut-être que je n'aurai pas le temps de finir. D'un autre côté, je finirai peut-être trop tôt. Me voilà à nouveau dans mes vieilles apories. Mais est-ce là des apories, des vraies ? Je ne sais pas. Que je ne finisse pas, ça n'a pas d'importance. Mais si je devais finir trop tôt ? Pas d'importance non plus. Car alors je parlerai des choses qui restent en ma possession, c'est un très vieux projet. Ce sera une sorte d'inventaire. Ça de toute façon je dois le laisser jusqu'aux tout derniers moments, pour être sûr de ne pas m'être trompé. D'ailleurs c'est une chose que je ferai certainement, quoi qu'il arrive. J'en ai pour un quart d'heure tout au plus. C'est-à-dire que je pourrais en avoir pour plus longtemps, si je voulais. Mais si le temps venait à me manquer, au dernier moment, il me suffirait d'un petit quart d'heure, pour dresser mon inventaire. Je veux dorénavant être clair sans être maniaque, c'est dans mes projets. Il est clair que je suis susceptible de m'éteindre subitement, d'un instant à l'autre. Ne ferais-je donc pas mieux de parler de mes possessions sans plus tarder ? Cela ne serait-il pas plus prudent ? Quitte à y apporter des correctifs à la dernière minute, le cas échéant ? Voilà ce que la raison me conseille. Mais la raison a peu de prise sur moi, en ce moment. Tout concourt à m'encourager. Mais mourir sans laisser d'inventaire, puis-je vraiment me résigner à cette possibilité ? Voilà que je recommence à ergoter. Il faut supposer que je m'y résigne, puisque je vais en courir le risque. Toute ma vie je me suis retenu d'établir ce bilan, en me disant, Trop tôt, trop tôt. Eh bien, il est encore trop tôt. Toute ma vie j'ai rêvé du moment où, fixé enfin, autant qu'on peut l'être avant d'avoir tout perdu, je pourrais tirer le trait et faire la somme. Ce moment semble imminent. Je ne perdrai pas pour autant mon sang-froid. Donc mes histoires d'abord et en dernier lieu, si tout va bien, mon inventaire. Et je commencerai, pour ne plus les voir, par l'homme et la femme. Ce sera la première histoire, il n'y a pas là matière à deux histoires. Il n'y aura donc que trois histoires après tout, celle que je viens d'indiquer, puis celle de l'animal, puis celle de la chose, une pierre sans doute. Tout ça est très clair. Ensuite je m'occuperai de mes possessions. Si après ça je vis encore, je ferai le nécessaire, pour être sûr de ne pas m'être trompé. Voilà qui est décidé. Autrefois je ne savais pas où j'allais, mais je savais que j'arriverais, je savais que s'accomplirait la longue étape aveugle. Quels à peu près, mon

Dieu. C'est bon. Il faut jouer maintenant. J'ai de la peine à m'habituer à cette idée. Le vieux brouillard m'appelle. Maintenant c'est l'inverse qu'il faut dire. Car cette route bien marquée, je sens que je ne la ferai peut-être pas jusqu'au bout. Mais j'ai bon espoir. Je me demande si je suis en train de perdre du temps en ce moment ou d'en gagner. J'ai décidé également de me rappeler brièvement ma situation présente, avant de commencer mes histoires. Je pense que j'ai tort. C'est une faiblesse. Mais je vais me la passer. Je jouerai avec d'autant plus d'ardeur par la suite. D'ailleurs ça fera pendant à l'inventaire. L'esthétique est donc pour moi, enfin une certaine esthétique. Car il me faudra redevenir sérieux pour pouvoir parler de mes possessions. Voilà donc le temps qui me reste divisé en cinq. En cinq quoi ? Je ne sais pas. Tout se divise en soi-même, je suppose. Si je me remets à vouloir réfléchir je vais rater mon décès. Je dois dire que cette perspective a quelque chose d'attrayant. Mais je suis averti. Je trouve de l'attrait à tout depuis quelques jours. Revenons aux cinq. Situation présente, trois histoires, inventaire, voilà. Quelques intermèdes ne sont pas à exclure. C'est un programme. Je ne m'en écarterai que dans la mesure où je ne pourrai faire autrement. C'est décidé. Je sens que je fais une faute énorme. Ça ne fait rien.

Situation présente. Cette chambre semble être à moi. Je ne m'explique pas autrement qu'on m'y laisse. Depuis le temps. À moins qu'une puissance quelconque le veuille. Cela est peu vraisemblable. Pourquoi les puissances auraient-elles changé à mon égard ? Il vaut mieux adopter l'explication la plus simple, même si elle l'est peu, même si elle n'explique pas grand'chose. La grande clarté n'est pas nécessaire, une faible lumière permet de vivre dans l'étrange, une petite lumière fidèle. J'ai peut-être hérité de la chambre à la mort de la personne qui y était avant moi. Je ne cherche pas plus loin en tout cas. Ce n'est pas une chambre d'hôpital ou de maison d'aliénés, ça se sent. J'ai prêté l'oreille à diverses heures de la journée, sans jamais rien entendre de suspect ou d'inusité, mais toujours les bruits paisibles de l'homme en liberté, se levant, se couchant, se faisant à manger, allant et venant, pleurant et riant, ou bien rien. Et quand je regarde par la fenêtre je vois bien, à certains indices, que je ne suis pas dans une maison de repos quelconque. Non, c'est une chambre de particulier ordinaire dans un immeuble courant

apparemment. Je ne me rappelle pas comment j'y suis arrivé.

Dans une ambulance peut-être, un véhicule quelconque certainement. Je m'y suis trouvé un jour, dans le lit. Ayant sans doute perdu connaissance quelque part, je bénéficie forcément d'un hiatus dans mes souvenirs, qui ne reprennent qu'à mon réveil ici. Quant aux événements aboutissant à la syncope et auxquels sur le moment je n'ai pas dû être insensible, il n'en reste rien, dans ma tête, d'intelligible. Mais qui n'a eu de ces oublis ? Les lendemains d'ivresse en sont coutumiers. Ces événements, je me suis quelquefois amusé à les inventer. Mais sans arriver à m'amuser vraiment. Je ne suis pas arrivé non plus à préciser, pour en faire un point de départ, mon dernier souvenir avant mon réveil ici. Je marchais certainement, toute ma vie j'ai marché, sauf les premiers mois et depuis que je suis ici. Mais en fin de journée je ne savais pas où j'avais été ni à quoi j'avais pensé. De quoi pourrais-je donc me souvenir, et avec quoi ? Je me souviens d'un climat. Ma jeunesse est plus variée, telle que je la retrouve par moments. Alors je ne savais pas encore très bien me débrouiller. J'ai vécu dans une sorte de coma. Perdre connaissance, pour moi, c'était perdre peu de chose. Mais peut-être m'a-t-on assommé, dans une forêt peut-être, oui, maintenant que je dis forêt je me rappelle vaguement une forêt. Tout ça c'est du passé. C'est le présent qu'il me faut établir, avant d'être vengé. C'est une chambre ordinaire. J'ai connu peu de chambres, mais celle-ci me paraît ordinaire. Au fond, si je ne me sentais pas mourir, je pourrais me croire déjà mort, en train d'expier ou dans une des maisons du ciel. Mais je sens enfin que le temps m'est mesuré. J'avais davantage l'impression de l'outre-tombe il y a seulement six mois. Si l'on m'avait prédit qu'un jour je me sentirais vivre de cette façon, j'aurais souri. Cela ne se serait pas vu, mais moi j'aurais su que je souriais. Je me rappelle bien ces derniers jours, ils m'ont laissé plus de souvenirs que les quelque trente mille précédents. Le contraire aurait été moins surprenant. Quand j'aurai fait mon inventaire, si ma mort n'est pas prête, j'écirai mes mémoires. Tiens, j'ai dit une plaisanterie. C'est bien, c'est bien. Il y a une armoire dans laquelle je n'ai jamais regardé. Mes possessions sont dans un coin, pêle-mêle. Avec mon long bâton je peux les remuer, les amener jusqu'à moi, les renvoyer à leur place. Mon lit est près de la fenêtre. Je reste tourné vers elle la plupart du temps. Je vois des toits et du ciel, un bout de rue aussi si je fais un grand effort. Je ne vois ni champs ni montagnes. Ils sont proches cependant. Après tout qu'est-ce que j'en sais ? Je ne vois pas la mer non plus, mais je l'entends quand elle est grosse. Je peux voir dans une chambre de la

maison d'en face. Il s'y passe quelquefois des choses bizarres. Les gens sont bizarres. Peut-être s'agit-il d'anormaux. Eux aussi doivent me voir, ma grosse tête hirsute tout contre la vitre. Je n'ai jamais eu autant de cheveux qu'à présent, ni d'aussi longs, je le dis sans crainte d'être contredit. Mais la nuit ils ne me voient pas, car je n'allume jamais. Je me suis un peu intéressé aux étoiles ici. Mais je n'arrive pas à m'y retrouver. En les regardant une nuit, je me suis vu soudain à Londres. Est-ce possible que j'aie poussé jusqu'à Londres ? Et les étoiles qu'ont-elles à voir avec cette cité ? En revanche la lune m'est devenue familière. Je connais bien maintenant ses changements d'aspect et d'orbite, je sais à peu près les heures où je peux la chercher dans le ciel et les nuits où elle ne viendra pas. Quoi encore ? Les nuages. Ils sont très variés, vraiment d'une grande variété. Et toutes sortes d'oiseaux. Ils viennent sur le rebord de ma fenêtre, demander à manger ! C'est touchant. Ils frappent à la vitre, avec leur bec. Je ne leur ai jamais rien donné. Mais ils viennent toujours. Qu'est-ce qu'ils attendent ? Ce ne sont pas des vautours. Non seulement on me laisse ici, mais on s'occupe de moi ! Voici comment ça se passe, maintenant. La porte s'entr'ouvre, une main pose un plat sur la petite table qui se trouve là à cet effet, enlève le plat de la veille, et la porte se referme. On fait ça pour moi tous les jours, à la même heure probablement. Quand je veux me restaurer j'accroche la table avec mon bâton et l'amène jusqu'à moi. Elle est à roulettes, elle roule vers moi avec un bruit grinçant en tirant à hue et à dia. Quand je n'en ai plus besoin je la renvoie près de la porte. C'est de la soupe. Ils doivent savoir que je n'ai plus de dents. Je la mange une fois sur deux, une fois sur trois, en moyenne. Quand mon vase de nuit est plein je le mets sur la table à côté du plat. Alors je reste vingt-quatre heures sans vase. Non, j'ai deux vases. Tout est prévu. Je suis nu dans le lit, à même les couvertures, dont j'augmente et diminue le nombre selon les saisons. Je n'ai jamais chaud, jamais froid. Je ne me lave pas, mais je ne me salis pas. Si je me sens sale quelque part je frotte l'endroit avec mon doigt humecté de salive. L'essentiel est de s'alimenter et d'éliminer, si l'on veut tenir. Vase, gamelle, voilà les pôles. Au début les choses se passaient autrement. La femme venait dans la chambre, s'affairait autour de moi, s'enquérait de mes besoins, de mes volontés. J'ai fini quand même par les lui faire comprendre, mes besoins et mes volontés. J'ai eu du mal. Elle ne comprenait pas. Jusqu'au jour où j'ai trouvé les termes, les accents, adaptés à son cas. Tout ça doit être à moitié imaginaire. C'est elle qui m'a procuré ce long bâton. Il est muni d'un crochet. Grâce à lui je peux contrôler jusqu'aux

coins les plus reculés de ma demeure. Que ma dette est grande envers les bâtons. J'en oublie presque les coups qu'ils m'ont transmis. C'est une vieille femme. Je ne sais pas pourquoi elle est bonne pour moi. Oui, appelons ça de la bonté, sans chicaner. Pour elle c'est sûrement de la bonté. Je la crois encore plus vieille que moi. Mais plutôt moins bien conservée, malgré sa mobilité. Peut-être fait-elle partie de la chambre, en quelque sorte. En ce cas elle n'appelle pas une étude à part. Mais il n'est pas exclu qu'elle fasse ce qu'elle fait par charité ou par un sentiment moins général de pitié ou d'affection à mon endroit. Tout est possible, je vais finir par le croire. Mais il est plus commode de supposer qu'elle m'est dévolue au même titre que la chambre. Je ne vois plus d'elle que la main décharnée et une partie de la manche. Même pas, même pas. Elle est peut-être déjà morte, en me précédant, c'est peut-être une autre main à présent qui garnit et débarrasse ma petite table. Je ne sais depuis combien de temps je suis ici, j'ai dû le dire. Je sais seulement que j'étais déjà très vieux avant de m'y trouver. Je me dis nonagénaire, mais je ne peux pas le prouver. Je ne suis peut-être que quinquagénaire, ou que quadragénaire. Il y a une éternité que je n'en tiens plus le compte, de mes ans je veux dire. Je sais l'année de ma naissance, je ne l'ai pas oubliée, mais je ne sais pas dans quelle année je suis parvenu. Mais je me crois ici depuis un bon moment. Car je sais bien ce que peuvent contre moi, à l'abri de ces murs, les diverses saisons. Cela ne s'apprend pas en une année ou deux. Des journées entières m'ont semblé tenir entre deux cillements. Reste-t-il quelque chose à ajouter ? Quelques mots peut-être sur moi. Mon corps est ce qu'on appelle, peut-être à la légère, impotent. Il ne peut pour ainsi dire plus rien. Ça me manque parfois de ne plus pouvoir me traîner. Mais je suis peu enclin à la nostalgie. Mes bras, une fois en place, peuvent encore exercer de la force, mais j'ai du mal à les diriger.

C'est peut-être le noyau rouge qui a pâli. Je tremble un peu, mais seulement un peu. La plainte du sommier fait partie de ma vie, je ne voudrais pas qu'elle s'arrête, je veux dire que je ne voudrais pas qu'elle s'atténue. C'est sur le dos, c'est-à-dire prosterné, non, renversé, que je suis le mieux, c'est ainsi que je suis le moins ossu. Je reste sur le dos, mais ma joue est sur l'oreiller. Je n'ai qu'à ouvrir les yeux pour que recommencent le ciel et la fumée des hommes. Je vois et entends fort mal. Le large n'est plus éclairé que par reflets, c'est sur moi que mes sens sont braqués. Muet, obscur et fade, je ne suis pas pour eux. Je suis loin des bruits de sang et de souffle, au secret. Je ne parlerai pas de mes souffrances. Enfoui au plus profond

d'elles je ne sens rien. C'est là où je meurs, à l'insu de ma chair stupide. Ce qu'on voit, ce qui crie et s'agite, ce sont les restes. Ils s'ignorent. Quelque part dans cette confusion la pensée s'acharne, loin du compte elle aussi. Elle aussi me cherche, comme depuis toujours, là où je ne suis pas. Elle non plus ne sait pas se calmer. J'en ai assez. Qu'elle passe sur d'autres sa rage d'agonisante. Pendant ce temps je serai tranquille. Telle semble être ma situation.

L'homme s'appelle Saposcat. Comme son père. Petit nom ? Je ne sais pas. Il n'en aura pas besoin. Ses familiers l'appellent Sapo. Lesquels ? Je ne sais pas. Quelques mots sur sa jeunesse. Il le faut.

C'était un garçon précoce. Il était peu doué pour les études et ne voyait pas l'utilité de celles qu'on lui faisait faire. Il assistait aux cours l'esprit ailleurs, ou vide.

Il assistait aux cours l'esprit ailleurs. Mais il aimait le calcul. Mais il n'aimait pas la façon dont on l'enseignait. C'était le maniement des nombres concrets qui lui plaisait. Tout calcul lui semblait oiseux où la nature de l'unité ne fût pas précisée. Il s'adonnait, en public et dans le privé, au calcul mental. Et les chiffres qui alors manœuvraient dans sa tête la peuplaient de couleurs et de formes.

Quel ennui.

Il était l'aîné. Ses parents étaient pauvres et maladifs. Il les entendait souvent parler de ce qu'il faudrait faire pour mieux se porter et pour avoir

plus d'argent. Il était frappé chaque fois par le vague de ces propos et ne s'étonnait pas qu'ils n'eussent jamais de suite. Son père était vendeur dans un magasin. Il disait à sa femme, Il va falloir que je trouve à travailler le soir et le samedi après-midi. Il ajoutait, d'une voix mourante, Et le dimanche. Sa femme répondait, Mais si tu travailles davantage tu tomberas malade. Et M. Saposcat de convenir qu'en effet il aurait tort de ne pas se reposer le dimanche. Voilà au moins des gens faits. Mais il n'était pas souffrant au point de ne pouvoir travailler les soirs de la semaine et le samedi après-midi. Travailler à quoi ? disait sa femme. À des écritures peut-être, répondait-il. Et qui s'occupera du jardin ? disait sa femme. La vie des Saposcat était pleine d'axiomes, dont un établissait la criminelle absurdité d'un jardin sans roses, aux pelouses et aux allées mal soignées. Si je faisais des légumes, disait-il. Ils coûtent moins cher à acheter, disait-elle. Sapo écoutait ces conversations avec émerveillement. Pense au prix du fumier, disait sa mère. Dans le silence qui s'ensuivait M. Saposcat réfléchissait, avec cette application qu'il apportait à tout ce qu'il faisait, à la cherté du fumier qui l'empêchait de faire aux siens une vie un peu plus large, en attendant que sa femme s'accusât, à son tour, de ne pas donner le maximum de ce dont elle était capable. Mais elle se laissait convaincre facilement qu'elle ne saurait faire davantage sans mettre ses jours en danger. Pense aux frais de médecin que nous économisons, disait M. Saposcat. Et de pharmacie, disait sa femme. Il ne leur restait plus qu'à envisager une maison plus modeste. Mais nous sommes déjà à l'étroit, disait M^{me} Saposcat. Et il était sous-entendu qu'ils le seraient chaque année davantage, jusqu'au jour où, le départ des aînés compensant l'arrivée des nouveau-nés, il s'établirait une sorte d'équilibre.

Ensuite la maison se viderait peu à peu. Et finalement ils seraient seuls, avec leurs souvenirs. Il serait alors temps de déménager. Lui serait à la retraite, elle à bout de forces. Ils prendraient un cottage à la campagne où, n'ayant plus besoin de fumier, ils pourraient s'en payer des tombereaux. Leurs enfants, sensibles aux sacrifices consentis pour eux, leur viendraient en aide. C'est ainsi en plein rêve que s'achevaient ces conciliabules le plus souvent. On aurait dit que les Saposcat puisaient la force de vivre dans la perspective de leur impotence. Mais quelquefois, avant d'en arriver là, ils se penchaient sur le cas de leur fils aîné. Quel âge a-t-il ? demandait M. Saposcat. Sa femme fournissait le renseignement, il était convenu que cela était de son ressort. Elle se trompait toujours. Le faux chiffre, M. Saposcat le reprenait à son compte, le répétait plusieurs fois, à voix basse et avec

ébahissement, comme s'il eût été question de la hausse d'une denrée de première nécessité, telle la viande de boucherie. Et en même temps il cherchait dans l'aspect de son fils des adoucissements à ce qu'il venait d'apprendre. S'agissait-il au moins d'un beau morceau ? Sapo regardait le visage de son père, triste, étonné, affectueux, déçu, confiant quand même. Songeait-il à la fuite impitoyable des années ou au temps que mettait son fils à devenir un homme salarié ? Quelquefois il exprimait avec lassitude son regret de ne pas voir son fils plus empressé à se rendre utile. Il vaut mieux qu'il prépare ses examens, disait sa femme. À partir d'un motif donné leurs cerveaux peinaient à l'unisson. Ils n'avaient donc pas de conversation proprement dite. Ils usaient de la parole un peu comme le chef de train de ses drapeaux, ou de sa lanterne. Ou bien ils se disaient, Descendons ici. Leur fils une fois signalé, ils se demandaient avec tristesse si ce n'était pas le propre des esprits supérieurs d'échouer à l'écrit et de se couvrir de ridicule à l'oral. Ils ne se contentaient pas toujours de contempler en silence le même paysage. Sa santé au moins est bonne, disait M. Saposcat. Pas tant que ça, disait sa femme. Mais rien de déclaré, disait-il. À son âge ce serait le comble, disait-elle. Ils ne savaient pas pourquoi il était voué à une profession libérale. C'était là encore une chose qui allait de soi. Il était par conséquent inconcevable qu'il y fût inapte. Ils le voyaient médecin de préférence. Il nous soignera quand nous serons vieux, disait M^{me} Saposcat. Et son mari répondait, Je le vois plutôt chirurgien, comme si à partir d'un certain âge les gens étaient inopérables.

Quel ennui. Et j'appelle ça jouer. Je me demande si ce n'est pas encore de moi qu'il s'agit, malgré mes précautions. Vais-je être incapable, jusqu'à la fin, de mentir sur autre chose ? Je sens s'amonceler ce noir, s'aménager cette solitude, auxquels je me reconnais, et m'appeler cette ignorance qui pourrait être belle et n'est que lâcheté. Je ne sais plus très bien ce que j'ai dit. Ce n'est pas ainsi qu'on joue. Je ne saurai bientôt plus d'où il sort, mon petit Sapo, ni ce qu'il espère. Je ferais peut-être mieux de laisser cette histoire et de passer à la deuxième, ou même à la troisième, celle de la pierre. Non, ce serait la même chose. Je n'ai qu'à faire plus attention. Je vais bien réfléchir à ce que j'ai dit avant d'aller plus loin. À chaque menace de ruine je m'arrêterai pour

m'inspecter tel quel. C'est justement ce que je voulais éviter. Mais c'est sans doute le seul moyen. Après ce bain de boue je saurais mieux admettre un monde où je ne fasse pas tache. Quelle façon de raisonner. J'ouvrirai les yeux, je me regarderai trembler, j'avalerais ma soupe, je regarderai le petit tas de mes possessions, je donnerai à mon corps les vieux ordres que je le sais incapable d'exécuter, je consulterai ma conscience périmée, je gâcherai mon agonie pour mieux la vivre, loin déjà du monde qui se dilate enfin et me laisse passer.

J'ai essayé de réfléchir au début de mon histoire. Il y a des choses que je ne comprends pas. Mais c'est insignifiant. Je n'ai qu'à continuer.

Sapo n'avait pas d'amis. Non, ça ne va pas.

Sapo était bien avec ses petits camarades, sans en être exactement aimé. Il est rare que le cancre soit un solitaire. Il boxait et il luttait bien, était léger à la course, disait avec humour du mal des professeurs et même à l'occasion leur répondait avec insolence. Léger à la course ? Ça alors. Harcelé de questions il s'écria un jour, Mais puisque je vous dis que je ne sais pas ! Il passait la plus grande partie de son temps à l'école à cause de ses pensums et retenues, ne rentrant souvent à la maison que vers huit heures du soir. Il se soumettait avec philosophie à ces vexations. Mais il ne se laissait pas frapper. La première fois qu'un maître, à bout de douceur et de raisons, avança sur Sapo la férule à la main, il la lui arracha des mains et la jeta à travers la fenêtre, qui était fermée, à cause de l'hiver. Il y avait là matière à renvoi. Mais Sapo ne fut pas renvoyé ni alors ni plus tard. Je vais chercher à tête reposée les raisons pour lesquelles Sapo ne fut pas renvoyé, alors qu'il méritait amplement de l'être. Car je veux le moins possible d'ombre, dans son histoire. Une petite ombre, en elle-même, sur le moment, ce n'est rien.

On n’y pense plus, on continue, dans la clarté. Mais je connais l’ombre, elle s’accumule, se fait plus dense, puis soudain éclate et noie tout.

Je n’ai pas pu savoir pourquoi il ne fut pas renvoyé. Je vais être obligé de laisser cette question en suspens. J’essaie de ne pas m’en réjouir. Vite je l’éloignerai, mon Sapo, de cette indulgence incompréhensible, je le ferai vivre comme s’il avait été puni selon ses mérites. Nous tournerons le dos à ce petit nuage, mais nous l’aurons à l’œil. Il ne couvrira pas le ciel à notre insu, nous ne lèverons pas soudain les yeux, en rase campagne, loin de tout abri, vers un ciel d’encre. Voilà ce que j’ai décidé. Je ne vois pas d’autre solution. J’essaie de faire pour le mieux.

À quatorze ans c’était un garçon bien en chair, au teint rose. Il avait les attaches épaisses, ce qui faisait dire à sa mère qu’il serait un jour encore plus grand que son père. Curieuse déduction. Mais ce qu’il avait de plus frappant, c’était sa grosse tête ronde aux cheveux blonds, durs et hérissés comme les poils d’une brosse. Même ses maîtres ne pouvaient s’empêcher de lui trouver une tête intelligente et il leur en était d’autant plus pénible de ne pouvoir rien y insérer. Il nous étonnera tous un jour, disait son père, quand il était de bonne humeur. C’était au crâne de Sapo qu’il devait d’avoir pu former cette opinion et de pouvoir s’y maintenir, contre vents et marées. Mais il supportait mal le regard de son fils et évitait de le rencontrer. Il a tes yeux, disait sa femme. Alors il tardait à M. Saposcat d’être seul, pour pouvoir inspecter ses yeux dans la glace. Ils étaient bleus à peine. En plus clair, disait M^{me} Saposcat.

Sapo aimait la nature, s’intéressait.

Quelle misère.

Sapo aimait la nature, s'intéressait aux animaux et aux plantes et levait volontiers les yeux au ciel, de jour et de nuit. Mais il ne savait pas regarder ces choses, les regards qu'il leur prodiguait ne lui apprenaient rien sur elles. Il confondait les oiseaux entre eux, et les arbres, et n'arrivait pas à distinguer les uns des autres les céréales. Il n'associait pas les safrans avec le printemps ni les chrysanthèmes avec l'arrière-saison. Le soleil, la lune, les planètes et les étoiles, ne lui posaient pas de problème. Ces choses étranges et parfois belles, qu'il aurait toute sa vie autour de lui et dont la connaissance le tentait par moments, il acceptait avec une sorte de joie de ne rien y comprendre, comme tout ce qui venait enfler le murmure, Tu es un simple. Mais il aimait le vol de l'épervier et savait le reconnaître entre tous. Immobile il suivait des yeux les longs vols planés, l'attente tremblante, les ailes se relevant pour la chute à plomb, la remontée rageuse, fasciné par tant de besoin, de fierté, de patience, de solitude.

Je n'abandonnerai pas encore. J'ai fini ma soupe et renvoyé la petite table à sa place près de la porte.

L'une des deux fenêtres de la maison d'en face vient de s'éclairer. Par les deux fenêtres j'entends celles que je peux voir toujours, sans lever ma tête de l'oreiller. À vrai dire ce ne sont pas deux fenêtres entières, mais une entière et seulement une partie de l'autre. C'est cette dernière qui vient de s'éclairer. Pendant un moment j'ai pu voir la femme qui allait et venait. Puis elle a tiré les rideaux. Jusqu'à demain je ne la verrai plus, son ombre peut-être de temps en temps. Elle ne tire pas toujours les rideaux. L'homme n'est pas encore rentré. J'ai demandé certains mouvements à mes jambes, à mes pieds. Je les connais si bien que j'ai pu sentir l'effort qu'ils faisaient pour m'obéir. J'ai vécu avec eux ce petit espace de temps où tout un drame tient, entre le message reçu et la réponse désolée. Aux vieux chiens l'heure vient où, sifflés par le maître s'en allant à l'aube son bâton à la main, ils ne peuvent plus s'élancer. Alors ils restent dans la niche, ou dans le panier, quoiqu'ils ne

soient pas attachés, et écoutent les pas s'éloigner. L'homme aussi est triste. Mais le grand air et le soleil ont vite fait de le consoler, il ne pense plus à son vieux compagnon, jusqu'au soir. Les lumières de sa maison lui souhaitent la bienvenue et un faible aboiement lui fait dire, Il est temps que je le fasse piquer. Voilà un joli morceau. Ça ira encore mieux tout à l'heure. Je vais fouiller un peu dans mes affaires. Puis je mettrai la tête sous les couvertures. Ensuite ça ira mieux, pour Sapo et pour celui qui le suit, qui veut seulement le suivre et se laisser guider par lui, par des chemins clairs et durables.

Le calme et les silences de Sapo n'étaient pas faits pour plaire. Au milieu des tumultes, à l'école et dans sa famille, il restait immobile à sa place, souvent debout, et regardait droit devant lui de ses yeux clairs et fixes comme ceux d'une mouette. On se demandait à quoi il pouvait rêver ainsi, pendant de longues heures. Son père supposait qu'il était troublé par l'éveil du sexe. À seize ans j'étais pareil, disait-il. À seize ans tu gagnais déjà ta vie, disait sa femme. C'est vrai, disait M. Saposcat. Ses maîtres, eux, y voyaient plutôt de l'abrutissement pur et simple. Sapo laissait tomber sa mâchoire et respirait par la bouche. On ne voit pas très bien en quoi cette expression est incompatible avec les pensées érotiques. Mais effectivement il rêvait moins aux filles qu'à lui, à sa vie à lui, à sa vie à venir. Il y a là largement de quoi faire tomber la mâchoire, à un garçon clairvoyant et sensible, et lui boucher temporairement le nez. Mais je vais m'octroyer une petite halte, pour plus de sécurité.

Ces yeux de mouette me font tiquer. Ils me rappellent un vieux naufrage, je ne me rappelle plus lequel. C'est un détail évidemment. Mais je suis devenu craintif. Je connais ces petites phrases qui n'ont l'air de rien et qui, une fois admises, peuvent vous empester toute une langue. *Rien n'est plus réel que rien*. Elles sortent de l'abîme et n'ont de cesse qu'elles n'y entraînent. Mais cette fois je saurai m'en défendre.

Alors il regrettait de ne pas avoir voulu apprendre l'art de penser, en commençant par replier les deuxième et troisième doigts afin de mieux poser l'index sur le sujet et sur le verbe l'auriculaire, comme le voulait son professeur de latin, et de ne rien entendre, ou si peu, au charabia de doutes, désirs, imaginations et craintes qui déferlaient dans sa tête. Et pourvu d'un peu moins de force et de courage lui aussi aurait abandonné, renonçant à savoir de quelle façon il était fait et allait pouvoir vivre, et vivant vaincu, aveuglément, dans un monde insensé, parmi des étrangers.

De ces rêveries il sortait fatigué et pâli, ce qui confirmait son père dans l'impression qu'il était la proie de spéculations lascives. Il devrait faire plus de sport, disait-il. Ça avance, ça avance. On m'avait dit qu'il serait bon athlète, disait M. Saposcat, et maintenant il ne fait plus partie d'aucune équipe. Ses études lui prennent tout son temps, disait M^{me} Saposcat. Et il est toujours dernier, disait M. Saposcat. Il aime la marche, disait M^{me} Saposcat, les longues marches lui font du bien. M. Saposcat ricanait alors, en pensant au bien que faisaient à son fils les longues marches solitaires. Et il poussait quelquefois l'étourderie jusqu'à dire, On aurait sans doute mieux fait de lui donner un métier manuel. Sur quoi il était d'usage, sinon de rigueur, que Sapo s'éloignât, pendant que sa mère s'écriait, Oh Adrien, tu lui as fait de la peine !

Ça avance. Rien ne me ressemble moins que ce gamin raisonnable et patient, s'acharnant tout seul pendant des années à voir un peu clair en lui, avide de la moindre lueur, fermé à l'attrait de l'ombre. Voilà bien l'air léger et maigre qu'il me fallait, loin du brouillard nourricier qui m'achève. Je ne rentrerai plus dans cette carcasse qu'afin d'en savoir l'heure. Je veux être là un peu avant le plongeon, rabattre sur moi une dernière fois la chère vieille écouteille, dire adieu aux soutes où j'ai vécu, sombrer avec mon refuge. Sentimental, va. Mais d'ici là j'ai le temps de folâtrer, à terre, dans cette brave compagnie que j'ai toujours désirée, toujours recherchée, et qui n'a jamais voulu de moi. Oui, je suis tranquille maintenant, je sais que la partie

est gagnée, j'ai perdu toutes les autres, mais c'est la dernière qui compte. Je dirais que c'est du bon travail si je n'avais pas peur de me contredire. Peur de me contredire ! Si ça continue c'est moi que je vais perdre et les mille chemins qui y mènent. Et je ressemblerai à ces infortunés de fable, écrasés sous le poids de leur vœu exaucé. Et je sens même une étrange envie me gagner, celle de savoir ce que je fais, et pourquoi, et de le dire. Ainsi je touche au but que je m'étais proposé dans mon jeune âge et qui m'a empêché de vivre. Et à la veille de ne plus être j'arrive à être un autre. Ce qui ne manque pas de sel.

Les grandes vacances. Le matin il prenait des leçons particulières. Tu vas nous ruiner, disait M^{me} Saposcat. C'est un bon placement, répondait son mari. L'après-midi il s'en allait, ses livres sous le bras, sous prétexte qu'il travaillait mieux en plein air, non, sans explication. Sorti de la ville il cachait ses livres sous une pierre et courait la campagne. C'était la saison où les travaux des paysans atteignent leur paroxysme et dont la lente et généreuse clarté ne suffit pas à tout ce qu'il y a à faire. Et souvent on profitait du clair de lune pour faire un dernier voyage entre les champs, souvent lointains, et la grange ou l'aire, ou pour réviser les machines et les apprêter pour l'aube proche. L'aube proche.

Je me suis endormi. Or je ne tiens pas à dormir. Il n'y a plus de place pour le sommeil dans mon emploi du temps. Je ne tiens pas – mais je n'ai pas d'explications à donner. Le coma est bon pour les vivants. Tous m'ont toujours accablé, ce n'est pas le mot, je les suivais des yeux en geignant d'ennui, puis je les tuais, ou me mettais à leur place, ou m'enfuyais. Je sens en moi la chaleur de cette vieille frénésie, mais je sais qu'elle ne m'embrassera plus. J'arrête tout et j'attends. Sapo s'immobilise sur une jambe, ses étranges yeux fermés. L'agitation qui l'éclaire se fige en mille postures absurdes. Le petit nuage qui passe devant leur glorieux soleil obscurcira la terre aussi longtemps qu'il me plaira.

Vivre et inventer. J'ai essayé. J'ai dû essayer. Inventer. Ce n'est pas le mot. Vivre non plus. Ça ne fait rien. J'ai essayé. Pendant qu'en moi allait et venait le grand fauve du sérieux, rageant, rugissant, me lacérant. J'ai fait ça. Tout seul aussi, bien caché, j'ai fait le fat, tout seul, pendant des heures, immobile, souvent debout, dans une attitude d'ensorcelé, en gémissant. C'est ça, gémis. Je n'ai pas su jouer. Je tournais, battais des mains, courais, criais, me voyais perdre, me voyais gagner, exultant, souffrant. Puis soudain je me jetais sur les instruments du jeu, s'il y en avait, pour les détruire, ou sur un enfant, pour changer son bonheur en hurlement, ou je fuyais, je courais vite me cacher. Ils me poursuivaient les grands, les justes, me rattrapaient, me battaient, me faisaient rentrer dans la ronde, dans la partie, dans la joie. C'est que j'étais déjà en proie au sérieux. Ça a été ma grande maladie. Je suis né grave comme d'autres syphilitiques. Et c'est gravement que j'ai essayé de ne plus l'être, de vivre, d'inventer, je me comprends. Mais à chaque nouvelle tentative je perdais la tête, me précipitais comme vers le salut dans mes ténèbres, me jetais aux genoux de celui qui ne peut ni vivre ni supporter ce spectacle chez les autres. Vivre. J'en parle sans savoir ce que ça veut dire. Je m'y suis essayé sans savoir à quoi je m'essayais. J'ai peut-être vécu après tout, sans le savoir. Je me demande pourquoi je parle de tout ça. Ah oui, c'est pour me désennuyer. Vivre et faire vivre. Plus la peine de faire le procès aux mots. Ils ne sont pas plus creux que ce qu'ils charrient. Après l'échec, la consolation, le repos, je recommençais, à vouloir vivre, faire vivre, être autrui, en moi, en autrui. Que tout ça est faux. Je n'ai jamais rencontré de semblable. Je pare maintenant au plus pressé. Je recommençais. Mais peu à peu dans une autre intention. Non plus celle de réussir, mais celle d'échouer. Il y a une nuance. Ce à quoi je voulais arriver, en me hissant hors de mon trou d'abord, puis dans la lumière cinglante vers d'inaccessibles nourritures, c'était aux extases du vertige, du lâchage, de la chute, de l'engouffrement, du retour au noir, au rien, au sérieux, à la maison, à celui qui m'attendait toujours, qui avait besoin de moi et dont moi j'avais besoin, qui me prenait dans ses bras et me disait de ne plus partir, qui me cédait la place et veillait sur moi, qui souffrait chaque fois que je le quittais, que j'ai beaucoup fait souffrir et peu contenté, que je n'ai jamais vu. Voilà que je commence à m'exalter. Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, mais d'un autre, qui ne me vaut pas et que j'essaie d'envier, dont je suis enfin à même de raconter les plates aventures, je ne sais comment. Moi non plus je n'ai jamais su me raconter, pas plus que vivre ou raconter les autres. Comment l'aurais-je fait, n'ayant

jamais essayé ? Me montrer maintenant, à la veille de disparaître, en même temps que l'étranger, grâce à la même grâce, voilà qui ne serait pas dépourvu de piquant. Puis vivre, le temps de sentir, derrière mes yeux fermés, se fermer d'autres yeux. Quelle fin.

Le marché. L'imperfection des rapports entre les campagnes et la ville n'avait pas échappé à l'excellent garçon. Il avait réuni, à ce sujet, les considérations suivantes, les unes près peut-être, les autres sans doute loin, de la vérité.

Dans son pays, sur le plan alimentaire, les – non, je ne peux pas.

Les paysans. Ses visites chez les paysans. Je ne peux pas. Assemblés dans la cour ils le regardaient s'éloigner d'un pas incertain, baveux, comme si ses pieds sentaient mal le sol. Souvent il s'arrêtait, pour repartir, après un temps de station chancelante, dans les directions les plus inattendues. Il y avait dans sa démarche quelque chose de flottant, d'inerte, la terre semblait le balloter. Et quand il se remettait en branle, après une halte, il faisait penser à un gros duvet que le souffle arrache de l'endroit où il s'était posé.

J'ai remué un peu mes affaires, les séparant les unes des autres et les amenant vers moi, pour mieux les voir. Je ne me trompais pas de beaucoup en croyant bien les posséder, dans ma tête, et pouvoir en parler, d'un moment à l'autre, sans les regarder. Mais je voulais en être certain. J'ai bien fait. Car je sais maintenant que l'image de ces objets où je me suis complu jusqu'à présent, si elle était juste dans l'ensemble, ne l'était pas dans le détail. Or je ne tiens pas à manquer cette unique occasion où une sorte de vérité s'annonce possible et, de ce fait, s'impose presque. Je veux qu'ici enfin tout à peu près soit banni. Je veux être en mesure, quand viendra le grand jour, d'annoncer clairement, sans rien ajouter ni omettre, tout ce que sa longue attente m'aura

apporté, et laissé, en fait de biens matériels. Ça doit être une obsession.

Je vois donc que je m'étais attribué certains objets qui ne sont plus en ma possession, d'après ce que je vois. Auraient-ils roulé derrière un meuble ? Cela m'étonnerait. Une chaussure, par exemple, peut-elle rouler derrière un meuble ? Et cependant je ne vois plus qu'une seule chaussure. Et derrière quel meuble ? Il n'y a dans cette pièce, à ma connaissance, qu'un seul meuble susceptible de s'interposer entre moi et mes possessions, je parle de l'armoire. Mais elle est tellement collée contre le mur, contre les deux murs, car elle est dans l'angle, qu'elle semble en faire partie. Vous me direz peut-être que ma bottine, car c'était une sorte de bottine, est dans l'armoire. J'ai eu la même pensée. Mais je l'ai visitée, l'armoire, mon bâton l'a visitée, ouvrant les portes, les tiroirs, pour la première fois peut-être, et fouillant partout. Rien. Et l'armoire, loin de renfermer ma bottine, est vide. Non, cette bottine, je ne l'ai plus, pas plus que certains objets de moindre valeur, dont une bague en zinc, d'un bel éclat, que je croyais avoir conservés. Par contre, j'ai relevé la présence, dans le tas, d'au moins deux ou trois choses auxquelles je ne pensais plus et dont une au moins, un fourneau de pipe, ne réveille en moi aucun souvenir. Je ne me souviens d'avoir jamais fumé la pipe à tabac. Je me souviens de la pipe à savon dont enfant, avant de la jeter loin de moi, je faisais sortir des bulles irisées, pas tant que ça. Peu importe, ce fourneau est maintenant à moi, d'où qu'il vienne. Nombre de mes trésors sont de cette provenance, tombés du ciel. J'ai découvert aussi un petit paquet enveloppé dans du papier journal jauni et ficelé. Il me dit quelque chose, mais quoi ?

Je l'ai amené tout près de moi, à côté du lit, et je l'ai tâté avec le gros bout du bâton, en m'en servant comme d'un pilon, mais doucement. Et ma main a compris, elle a compris mollesse et légèreté, mieux je crois que si elle y avait touché directement, palpant et soupesant. Je n'ai pas voulu le défaire, je ne sais pourquoi. Je l'ai renvoyé dans le coin, avec le reste. J'en reparlerai peut-être, le moment venu. Je dirai, je m'entends d'ici, Item, un petit paquet, mou, et léger comme une plume, ficelé dans du papier journal. Ce sera mon petit mystère, bien à moi. C'est peut-être un lack de roupies. Ou une mèche de cheveux.

Je me suis dit aussi qu'il faut que j'aille plus vite. Les vraies vies ne tolèrent pas cet excès de circonstance. C'est là que guette le malin, comme dans les plis de la prostate le gonocoque. Je suis pressé. C'est de là que surgit un jour, alors que tout sourit et brille, la grande chevauchée des nuages noirs et bas, inoubliable, emportant l'azur pour toujours. Ma situation est vraiment

délicate. Que de belles choses, de choses importantes, je vais rater par crainte, par crainte de tomber dans l'ancienne erreur, par crainte de ne pas finir à temps, par crainte de jouir, une dernière fois, d'un dernier flot de tristesse, d'impuissance et de haine. Les formes sont variées où l'immuable se soulage d'être sans forme. Hé oui, j'ai toujours été sujet à la forte pensée, spécialement au début de l'année. Celle-là me travaillait depuis quelques minutes. J'ose espérer qu'il n'y en aura plus, d'aussi forte. Après tout il importe peu de finir, j'ai dû le dire. La velléité n'a en soi rien de spécialement déshonorant. Mais s'agit-il de cela ? Il y a des chances. Je veux seulement que ma dernière parle jusqu'au bout de vivre, j'ai dû changer d'avis. C'est tout. Je me comprends. Si la vie y vient à manquer, je le sentirai. Je veux seulement savoir, de celui qui y fait de si bons débuts, avant de l'abandonner, que seule ma mort l'empêche de continuer, de vaincre, perdre, jouir, souffrir, pourrir et mourir, et que même moi vivant il aurait attendu, pour être mort, que son corps le fût. Voilà ce qui s'appelle modérer ses exigences.

Mon corps ne se décide pas encore. Mais je crois qu'il pèse davantage sur le sommier, s'étale et s'aplatit. Mon souffle, quand je le retrouve, remplit la chambre de son bruit, sans que ma poitrine remue plus que celle de l'enfant qui dort. J'ouvre les yeux et regarde longuement, sans ciller, comme petit, tout petit, j'interrogeais les nouveautés, et ensuite les antiquités, le ciel nocturne. Entre lui et moi la vitre, embuée, marbrée de la souillure des années. Je soufflerai volontiers dessus, mais elle est trop loin. Ce n'est pas vrai. Peu importe, mon souffle ne la ternirait pas. C'est une nuit comme les aimait Kaspar David Friedrich, tempestueuse et claire. Ce nom qui me revient, et ces prénoms. Les nuages chassent, haillonneux, hachés par le vent, sur un fond limpide. Si je patientais je verrais la lune. Mais je ne patienterai pas. Maintenant que j'ai vu j'entends le vent. Je ferme les yeux et il se confond avec mon souffle. Mots et images tourbillonnent dans ma tête, surgissent inépuisables et se poursuivent, se fondent, se déchirent. Mais au-delà de ce tumulte le calme est grand, et l'indifférence. Plus jamais rien n'y mordra vraiment. Le sommier est creusé comme une auge. Je suis couché au fond, bien pris entre les deux versants. Je me tourne un peu, presse contre l'oreiller ma bouche, mon nez, y écrase mes vieux poils tout à fait blancs

maintenant je suppose, tire la couverture par-dessus ma tête. Je ressens, au fond du tronc, je ne peux pas préciser davantage, des douleurs qui semblent nouvelles. Je crois que c'est surtout dans le dos. Elles sont comme rythmées, elles ont même une sorte de petit chant. Elles sont bleuâtres. Que tout ça est supportable, mon Dieu. J'ai la tête presque à l'envers, comme un oiseau. J'écarte les lèvres, maintenant j'ai l'oreiller dans ma bouche, je le sens contre ma langue, mes gencives. J'ai, j'ai. Je suce. J'ai fini de me chercher. Je suis enfoui dans l'univers, je savais que j'y trouverais un jour ma place, le vieil univers me protège, victorieux. Je suis heureux, je savais que je serais heureux un jour. Mais je ne suis pas sage. Car la sagesse, ce serait maintenant de me laisser aller, dans cet instant de bonheur, il me semble. Mais qu'est-ce que je fais ? Je retourne encore au jour, aux champs que j'aurais tant voulu aimer, au ciel où courent de petits nuages blancs et légers comme des flocons, à la vie que je n'ai pas su prendre, par ma faute peut-être, par orgueil ou par petitesse, mais je ne crois pas. Les bêtes paissent, le soleil chauffe les rochers et les fait briller. Oui, je laisse mon bonheur et retourne aux hommes aussi, qui vont et viennent souvent avec des fardeaux. Je les ai peut-être mal jugés, mais je ne crois pas. D'ailleurs je ne les ai pas jugés. Je veux seulement une dernière fois essayer de comprendre, de commencer à comprendre, comment de tels êtres sont possibles. Non, il ne s'agit pas de comprendre. De quoi alors ? Je ne sais pas. J'y vais quand même. Je ne devrais pas. La nuit, l'orage, le malheur, les catalepsies de l'âme, cette fois je verrai combien tout cela est bon. Tout n'est pas encore dit entre moi et – si, tout est dit. Peut-être ai-je seulement envie de l'entendre dire encore une fois. Encore une petite fois. Pourtant non, je n'ai envie de rien.

Les Louis. Les Louis avaient du mal à vivre, je veux dire à joindre les deux bouts. Il y avait l'homme, la femme et deux enfants, un garçon et une fille. Voilà au moins qui n'admet pas de controverse. On appelait le père le gros Louis et, en effet, il l'était. Il avait été marié plusieurs fois déjà, avant de fonder, avec une jeune cousine, le foyer où le voilà encore. Il avait d'autres enfants ailleurs, des hommes et des femmes solidement engoncés dans la vie, n'espérant plus rien, ni d'eux-mêmes, ni des autres. Ils lui venaient en aide, chacun selon ses possibilités, l'humeur du moment, par reconnaissance

envers celui sans qui ils n'auraient jamais vu le jour, ou se disant, indulgents, Si ce n'avait pas été lui ç'aurait été un autre. Le gros Louis était entièrement édenté et fumait ses cigarettes dans un fume-cigarette, tout en regrettant sa pipe. Il était réputé bon saigneur et dépeceur de porcs et était très demandé, assez demandé, comme tel, car il prenait moins cher que le boucher et même souvent se contentait, pour toute rémunération, d'un jambonneau ou d'un peu de fromage de tête. Que tout cela est vraisemblable. Car il aimait ce travail et était fier de savoir si bien le faire, en artiste, selon le secret que son père lui avait transmis et dont il se considérait le dernier dépositaire. Il parlait souvent de son père avec tendresse et respect. On ne verra plus son semblable, disait-il, une fois que je serai parti. Il devait dire ça autrement. Les grands jours de Louis échéaient donc en décembre et en janvier, et à partir de février il attendait avec impatience le retour de cette saison, dont l'événement principal est incontestablement la célébration de la naissance du Sauveur, dans une étable, tout en se demandant s'il irait jusque-là. Alors il s'en allait ayant sous le bras, dans leur boîte, les couteaux longuement affilés la veille au coin du feu, et dans sa poche, dans un papier, le tablier destiné à protéger pendant le travail son costume des dimanches et jours de fête.

Et à la pensée que lui, le gros Louis, était en route vers cette lointaine ferme où on l'attendait, et que malgré son grand âge on avait encore besoin de lui, qui pouvait ce que les jeunes ne pouvaient pas, alors son vieux cœur tressaillait dans sa cage. De ces expéditions il rentrait tard dans la nuit, ivre et épuisé par la longue marche et par l'émotion. Et pendant des jours il ne parlait que du cochon qu'il avait expédié, je dirais dans l'autre monde si je ne savais pas que les cochons n'ont que celui-ci, ce qui ennuyait horriblement sa famille. Mais ils n'osaient rien lui dire, car ils le craignaient. Oui, à l'âge où la plupart des gens se font tout petits, comme pour s'excuser d'être encore là, Louis se faisait craindre et se conduisait comme bon lui semblait. Et même sa jeune femme avait renoncé à lui faire baisser pavillon, en s'appuyant sur son con, ce maître atout des jeunes femmes. Car elle savait ce qu'il ferait si elle refusait de le lui entrebâiller. Et même il exigeait qu'elle lui facilitât la tâche, par des moyens qui souvent lui paraissaient exorbitants. Et au moindre signe de rébellion de sa part il allait dans le lavoir chercher le battoir et la frappait jusqu'à ce qu'elle vînt à résipiscence. Soit dit entre parenthèses. Et pour en revenir aux cochons, Louis continuait à entretenir les siens, le soir, à la chandelle, de celui qu'il venait de tuer, jusqu'au jour où on l'appelait pour en tuer un autre. Alors sa conversation roulait entièrement sur ce dernier, si

différent de l'autre sous tous les rapports, tellement différent, et cependant au fond le même. Car tous les cochons sont pareils, quand on les connaît bien, se débattant, criant, saignant, criant, se débattant, geignant et s'évanouissant à peu près de la même façon, d'une façon qui n'est qu'à eux et dont ne saurait user un agneau, par exemple, ou un chevreau. Mais à partir du mois de mars le gros Louis se calmait et redevenait taciturne. Et depuis fin novembre sa famille attendait avec impatience que vînt l'heure d'épandre le fumier et de mettre les haricots en terre.

Le fils, ou hoir, était un grand gaillard avec une dentition terrible. Edmond.

La ferme. La ferme des Louis était située dans un creux, inondé en hiver, en été grillé. On y accédait par une belle prairie. Mais cette belle prairie n'était pas aux Louis, mais à d'autres fermiers qui vivaient loin de là. Des jonquilles et des narcisses y fleurissaient avec une exubérance extraordinaire, à la saison appropriée. Louis y promenait ses chèvres, sournoisement, à la nuit tombante.

Chose curieuse, si Louis avait le chic pour tuer les cochons, il n'avait pas celui de les élever, et il était rare que le sien dépassât les soixante kilogrammes. Enfermé dans la petite porcherie dès son arrivée, au mois d'avril, il y restait jusqu'au jour de sa mort, un peu avant la Noël. Car Louis s'obstinait à redouter, pour ses cochons, quoique chaque année lui en administrât le démenti, les effets amaigrissants de l'exercice. Il redoutait pour eux également la lumière du jour et le grand air. Et c'était en fin de compte un cochon faible, aveugle et maigre qu'il couchait dans la caisse sur le dos, les pattes liées, et tuait avec emportement, mais sans se presser, en lui reprochant à haute voix son ingratitude. Et il ne pouvait ou ne voulait pas comprendre que la faute n'en était pas au cochon, mais à lui-même, qui l'avait trop dorloté. Et il persistait dans son erreur.

Monde mort, sans eau, sans air. C'est ça, tes souvenirs. De loin en loin, au fond d'un cirque, l'ombre d'un lichen flétri. Et nuits de trois cents heures. Plus chère des clartés, blafarde, grêlée, moins fate des clartés. En voilà des effusions. Qu'a-t-elle bien pu durer, cinq minutes, dix minutes ? Oui, pas plus, guère plus. Mais il en luit encore, mon filet de ciel. Autrefois je

comptais, je comptais jusqu'à trois cents, quatre cents et avec d'autres choses encore, les ondées, les cloches, le babil des moineaux à l'aube, je comptais, ou pour rien, pour compter, puis je divisais par soixante. Ça passait le temps, j'étais le temps, je mangeais l'univers. Plus maintenant. On change. En vieillissant.

Dans la cuisine sordide, au sol de terre battue, Sapo avait sa place, près de la fenêtre. Le gros Louis et son fils quittaient le travail, venaient lui serrer la main, puis repartaient, le laissant seul avec la mère et la fille. Mais elles aussi avaient à faire, elles aussi le quittaient. Il y avait tant à faire, si peu de temps, si peu de bras. La femme, s'arrêtant un instant entre deux courses, ou au milieu d'une, levait les bras au ciel pour les laisser retomber lourdement aussitôt, vaincue par l'exigence de leur grand poids. Puis elle leur imprimait, à chacun de son côté, des mouvements difficiles à décrire et dont la signification n'était pas très claire. Elle les écartait de ses flancs, je dirais brandissais si j'ignorais encore mieux le génie de votre langue. Ça tenait du geste étrange, à la fois coléreux et désarticulé, du bras secouant un torchon, ou un chiffon, par la fenêtre, pour en faire tomber la poussière. Les mains trépidaient, vides et molles, si vite qu'il semblait y en avoir quatre ou cinq au bout de chaque bras. En même temps elle proférait des questions furieuses et sans réponse, dans le genre de, À quoi bon ? Ses cheveux se dénouaient et retombaient autour de son visage. Ils étaient abondants, gris et sales, car elle n'avait pas le temps de s'en occuper, et le visage était pâle et maigre et comme gougé par les soucis et par l'amertume en résultant. La gorge – non, c'est la tête qui importe et les bras qu'elle appelle les premiers à son secours, qui se croisent, gesticulent, puis reprennent tristement le travail, soulevant les vieux objets inertes et les changeant de place, les rapprochant et les écartant les uns des autres. Mais cette pantomime et ces éjaculations n'étaient à l'intention d'aucun vivant. Car tous les jours et plusieurs fois par jour cela lui prenait, à la maison et aux champs. Alors elle ne se souciait pas de savoir si elle était seule ou non, si ce qu'elle était en train de faire était urgent ou pouvait attendre. Mais elle lâchait tout et se mettait à crier et à gesticuler, seule au monde sans doute et indifférente à ce qui se passait autour d'elle. Puis elle se taisait et restait un moment immobile, avant de reprendre le

travail qu'elle avait abandonné ou de se précipiter vers un autre. Sapo restait seul, près de la fenêtre, le bol de lait de chèvre sur la table devant lui, oublié. C'était l'été. La pièce restait sombre malgré la porte et la fenêtre ouvertes à la grande lumière du dehors. Par ces ouvertures étroites et loin l'une de l'autre la clarté coulait, faisait briller un petit espace, puis mourait, sans s'être déployée. Ce n'était pas une chose certaine, assurée tant que durerait le jour. Le jour n'était nulle part dans la pièce comme il était partout dehors, tranquille et continu entre le ciel et la terre. Mais il y entrait sans cesse, débité et renouvelé par le dehors, il y entrait sans cesse et y mourait, dévoré par l'ombre au fur et à mesure. Et pour peu que le débit vînt à s'affaiblir la pièce s'obscurcissait de plus en plus, jusqu'à ce que plus rien n'y fût visible. Car l'ombre avait vaincu. Et Sapo, tourné vers la terre rutilante qui lui faisait mal aux yeux, avait dans le dos, et tout autour de lui, l'ombre invincible, et elle rampait autour de son visage éclairé. Quelquefois brusquement il se tournait vers elle, s'y exposait, s'y baignait, avec une sorte de soulagement. Alors il entendait mieux le bruit des affairés, de la fille qui criait après les chèvres, du père qui invectivait son mulet. Mais au fond de l'ombre c'était le silence, celui de la poussière et des choses qui ne bougeraient jamais, s'il ne dépendait que d'elles. Et du réveil qu'il ne voyait pas le tic-tac était comme la voix du silence qui lui aussi, comme l'ombre, vaincrait un jour. Et alors tout serait silencieux et noir et les choses seraient à leur place pour toujours, enfin. Enfin Sapo sortait de ses poches les quelques pauvres cadeaux qu'il avait apportés, les posait sur la table et s'en allait. Mais il arrivait quelquefois, avant qu'il se décidât à s'en aller, avant qu'il s'en allât plutôt, car il n'y avait pas décision, qu'une poule, profitant de la porte ouverte, s'aventurât dans la pièce. À peine le seuil franchi elle s'arrêtait, une patte en l'air, la tête de côté, battant des paupières, aux aguets. Puis, rassurée, elle poussait plus avant, saccadée, le cou en accordéon. C'était une poule grise, toujours la même peut-être. Sapo finit par bien la connaître et, il lui semblait, par être connu d'elle. S'il se levait pour partir elle ne s'affolait pas. Mais il pouvait y en avoir plusieurs, toutes grises et pour le reste se ressemblant tellement que l'œil de Sapo, avide de ressemblances, ne savait les départir. Quelquefois elle était suivie d'une deuxième, d'une troisième et même d'une quatrième, très différentes d'elle et entre elles assez différentes, quant au plumage et au galbe. Celles-ci se montraient moins farouches que la grise, qui était passée la première et à qui il n'était rien arrivé. Vivement éclairées un instant, dans l'entrée, elles s'estompaient de plus en plus à mesure qu'elles avançaient,

puis disparaissaient. Silencieuses d'abord, craignant de se trahir, elles se mettaient peu à peu à gratter et à glousser, de contentement, et à décontracter leurs plumes bruissantes. Mais souvent il ne venait que la grise seule, ou l'une des grises si l'on préfère, car c'est là une chose qui ne se saura jamais, quoiqu'il eût été facile d'en avoir le cœur net, en se donnant un peu de mal. Et il aurait suffi de se trouver là au moment où toutes les poules venaient en courant de tous les côtés vers M^{me} Louis qui criait, Pe-titpetitpetit ! tout en tapant sur une vieille boîte avec une vieille cuiller, pour savoir s'il n'y avait qu'une seule poule grise ou s'il y en avait plusieurs. Mais après tout à quoi cela aurait-il servi ? Car il se pouvait fort bien qu'il y eût plusieurs poules grises et que ce fût néanmoins toujours la même qui venait dans la cuisine. Et cependant l'expérience était à tenter. Car il se pouvait fort bien qu'il n'y eût qu'une seule poule grise, même au moment de la pâtée. Ce qui aurait été concluant. Et cependant c'est là une chose qui ne se saura jamais. Car parmi ceux qui le surent, les uns sont morts et les autres ont oublié. Et le jour où Sapo voulut absolument en avoir le cœur net, c'était déjà trop tard. Alors il se mit à regretter de ne pas avoir compris, à temps pour pouvoir en profiter, l'importance qu'auraient un jour pour lui ces séances dans la cuisine des Louis où, ni tout à fait dedans ni tout à fait dehors, il attendait de se trouver à nouveau debout et en marche, et en attendant notait beaucoup de choses, sans méfiance, dont ce gros oiseau anxieux et cendré, irrésolu dans la lumière du seuil, puis gloussant et grattant derrière le fourneau et remuant ses ailes atrophiées, qu'on viendrait chasser à grands cris et à coups de balai et qui reviendrait, prudemment, à petits pas hésitants, s'arrêtant souvent, écoutant, ouvrant et refermant ses petits yeux noirs et pourtant brillants. Et Sapo s'en allait, ne se doutant de rien, croyant avoir assisté à des choses quelconques et de tout repos. Il se courbait pour franchir la porte et voyait devant lui le puits, avec son treuil, sa chaîne et son seau, et souvent aussi une longue cordée de linge loqueteux, séchant au soleil et se balançant. Il partait par le petit chemin qu'il avait pris pour venir, c'est-à-dire à la lisière de la prairie à l'ombre des grands arbres qui bordaient le ruisseau, dont le lit était un tourment de racines noueuses, de pierres et de boue durcie. Et ainsi il s'éloignait souvent inaperçu, malgré son étrange démarche, ses arrêts et incartades. Ou les Louis le voyaient, de loin ou de près, ou les uns de loin et les autres de près, surgir de derrière le linge et s'engager dans le sentier, sans essayer de le retenir ni même lui crier adieu, et sans s'offenser de ce départ peu amical en apparence, car ils savaient que ce n'était pas dans une mauvaise intention. Ou si sur le

moment ils ne pouvaient s'empêcher de lui en vouloir un peu, c'était là un sentiment qui s'évanouissait par la suite, à la vue du papier froissé sur la table de la cuisine, contenant quelques petits articles de mercerie. Et ces humbles cadeaux si utiles, et cette façon si délicate de donner, les désarmaient également devant le bol de lait de chèvre vidé seulement à moitié ou resté intact, et les empêchaient d'y voir un affront, comme le voulait la tradition. Mais à bien y réfléchir, le départ de Sapo ne devait leur échapper que rarement. Car le moindre mouvement à proximité de leurs terres, ne fût-ce que celui d'un oiseau se posant ou s'envolant, leur faisait lever la tête et ouvrir grand les yeux. Et même sur la route, dont des tronçons étaient visibles à plus d'un mille, il ne pouvait rien se produire à leur insu, et ils savaient non seulement reconnaître les personnes qui y passaient et que la distance réduisait aux dimensions d'une tête d'épingle, mais aussi deviner d'où elles venaient, où elles allaient et dans quel but. Alors ils se criaient la nouvelle, car ils travaillaient souvent loin les uns des autres, ou ils se faisaient des signaux, tous redressés et tournés vers l'événement, car c'en était un, avant de se courber à nouveau vers la terre nourricière. Et au premier repos qui les réunissait, autour de la table ou ailleurs, chacun disait sa façon de comprendre la chose et écoutait celle des autres. Et si de prime abord ils n'étaient pas d'accord sur ce qu'ils avaient vu et sur sa signification, ils en parlaient gravement entre eux jusqu'à ce qu'ils le fussent, je veux dire d'accord, ou y renonçassent, pour toujours. Il était donc difficile à Sapo de se glisser inaperçu, même à l'ombre des arbres qui bordaient le ruisseau, à supposer qu'il eût été capable de se glisser, car il avait l'air plutôt de patauger dans une fondrière. Et tous levaient la tête et le regardaient faire, puis se regardaient les uns les autres, avant de se pencher à nouveau vers la terre. Et sur chaque face inclinée vers la terre il errait peut-être un petit sourire qui n'en était pas un tout à fait, un petit rictus plutôt, mais sans méchanceté, et chacun se demandait peut-être si les autres ressentaient la même chose et se promettait de s'en informer, à la première réunion. Mais de Sapo qui s'éloignait en trébuchant, tantôt à l'ombre des arbres séculaires dont il ignorait l'espèce, tantôt dans la clarté de la haute prairie, tellement sa démarche était incertaine, de Sapo le visage était grave comme toujours, ou plutôt sans expression. Et quand il s'arrêtait ce n'était pas pour mieux penser, ou pour mieux regarder son rêve, mais c'était simplement que la voix qui lui disait d'avancer s'était tue. Alors de ses yeux pâles, il fixait la terre sans en voir la beauté, ni l'utilité, ni les petites fleurs sauvages aux mille teintes subtiles, à l'aise parmi les

cultures et les herbes folles. Mais ces stations étaient de courte durée, car il était encore jeune. Et le voilà brusquement à nouveau errant à travers la terre, passant de l'ombre à la clarté, de la clarté à l'ombre, avec indifférence.

Quand je m'arrête, comme tantôt, les bruits reprennent avec une force étrange, ceux dont c'est l'heure. De sorte qu'il me semble retrouver l'ouïe de ma jeunesse. Alors dans mon lit, dans l'obscurité, les nuits de tempête, je savais faire la part, dans le hurlement du dehors, des feuilles, des branches, des troncs gémissants, de l'herbe même et de la maison qui m'abritait. Chaque arbre avait sa façon de crier, comme par temps calme son murmure. J'entendais au loin le portail en fer tirer sur ses piliers et s'entrechoquer ses battants à claire-voie, par où s'engouffrait le vent. Et il n'était jusqu'au sable de l'allée qui n'eût sa voix. La nuit sans souffle pour moi était une autre tempête, faite d'innombrables halètements, que je m'amusais à dépister. Oui, je me suis beaucoup amusé avec leur soi-disant calme, jeune. Le bruit que je préférais n'avait rien de noble. C'était l'aboiement des chiens, la nuit, dans les petits hameaux accrochés aux flancs de la montagne, où vivaient les casseurs de pierres, depuis des générations. Il me parvenait, à moi dans la maison dans la plaine, sauvage et flûté, à peine perceptible, vite las. Les chiens de la vallée répondaient, de leur grosse voix pleine de crocs, de mâchoires et de bave. De la montagne aussi me venait une autre joie, celle des lumières éparses y naissant à la tombée de la nuit, s'unissant en taches à peine plus claires que le ciel, moins claires que les étoiles et que la moindre lune éteignait, qui s'éteignaient d'elles-mêmes à peine allumées. C'étaient des choses qui étaient à peine, à la limite du silence et de la nuit, et qui bientôt cessaient. C'est ainsi que je raisonne à présent, à mon aise. Debout devant ma haute fenêtre je m'y abandonnais, attendant que ça finisse, que ma joie finisse, là loin devant moi, en moi, tendu vers la joie de ma joie finie. Mais il s'agit à présent, plutôt que de ces misères, de mes oreilles, d'où jaillissent deux touffes impétueuses de poils jaunes probablement, jaunies par la cire et par le manque de soins, et si longs que les lobes en sont cachés. Je constate donc, sans émotion, que depuis quelque temps elles semblent entendre mieux. Oh je n'ai jamais été même partiellement sourd. Mais depuis longtemps j'entends confusément. Voilà que ça me reprend. Ce que je veux

dire est peut-être ceci, que peu à peu les bruits du monde, si divers en eux-mêmes et que je savais si bien distinguer les uns des autres, à force peut-être d'être toujours les mêmes se sont fondus en un seul, jusqu'à ne plus être qu'un seul grand bourdonnement continu. Le volume sonore perçu restait sans doute le même, j'avais seulement perdu la faculté de le décomposer. Les bruits de la nature, ceux des hommes et même les miens propres, tout se mélangeait dans un seul et même galimatias effréné. Assez. J'attribuerais volontiers une partie de mes, de mes infortunes à ce désordre auditif si malheureusement je n'étais pas disposé à y voir plutôt un bienfait. Infortunes, bienfait, je n'ai pas le temps de choisir mes mots, je suis pressé, pressé de finir. Et pourtant non, je ne suis pas pressé. Décidément je ne dirai rien ce soir qui ne soit faux, je veux dire qui ne me laisse perplexe quant à mes véritables intentions. Car c'est le soir, la nuit même, une des plus noires que je puisse me rappeler. J'ai la mémoire courte. Mon petit doigt, couché sur la feuille, devance mon crayon, l'avertit en tombant des fins de ligne. Mais dans l'autre sens, de haut en bas, je vais au jugé. Je ne voulais pas écrire, mais j'ai fini par m'y résigner. C'est afin de savoir où j'en suis, où il en est. Au début je n'écrivais pas, je disais seulement. Puis j'oubliais ce que j'avais dit. Un minimum de mémoire est indispensable, pour vivre vraiment. Sa famille, par exemple, vraiment je ne sais plus pour ainsi dire rien sur elle. Mais je suis tranquille, c'est noté quelque part. C'est le seul moyen de le surveiller. Mais en ce qui me concerne, moi, le même besoin ne se fait pas sentir. Mon histoire à moi aussi je l'ignore, je l'oublie, mais je n'ai pas besoin de la connaître. Et cependant j'écris sur moi, avec le même crayon, dans le même cahier, que sur lui. C'est que ce n'est plus moi, j'ai dû le dire déjà, mais un autre dont la vie commence à peine. Il est juste que lui aussi ait sa petite chronique, ses souvenirs, sa raison, et qu'il puisse retrouver le bon dans le mauvais, le mauvais dans le pire, et ainsi doucement vieillir tout le long des jours qui se ressemblent, et mourir un jour comme les autres, seulement plus court. Voilà mon excuse. Mais il doit y en avoir d'autres, non moins excellentes. Oui, l'obscurité est complète. Je ne vois rien. Même la vitre, je la vois à peine, et le mur qui forme avec elle un contraste si saisissant, là où il lui cède la place, au point de ressembler souvent au bord d'un abîme. Mais j'entends le bruit de mon petit doigt qui glisse sur le papier et celui si différent du crayon qui le suit. C'est ça qui m'étonne et me fait dire qu'il y a quelque chose de changé. D'où cet enfant que j'aurais pu être, pourquoi pas. Et j'entends aussi, nous y voilà enfin, un chœur, mais assez distant pour que

ses piano ne puissent arriver jusqu'à moi. Je connais ce chant, je ne sais d'où, et quand il diminue, et quand il s'évanouit, il continue en moi, mais plus lent, ou plus vite. Car lorsque les airs me l'apportent à nouveau, c'est avec de l'avance, ou du retard, sur mon chant à moi. C'est un chœur mixte, ou je me trompe fort. Avec des enfants aussi peut-être. J'ai l'absurde sentiment qu'une femme le dirige. Il y a longtemps qu'il chante le même chant. Il doit répéter. C'est déjà du passé, il a poussé une dernière fois le cri triomphal qui l'achève. Serait-ce la semaine de Pâques ? Se faire brave comme un jour de Pâques. Dans le cas affirmatif ce chant que je viens d'entendre, et qui à vrai dire ne s'est pas encore tout à fait calmé en moi, n'aurait-il pas été tout simplement en l'honneur de celui qui le premier ressuscita d'entre les morts, de celui qui me sauva, vingt siècles à l'avance ? Le premier ? Le coup de gueule final le laisse supposer.

Je crois que j'ai encore dormi. J'ai beau tâtonner, je ne trouve plus mon cahier. Mais j'ai toujours le crayon à la main. Il va falloir que j'attende l'aube. Dieu sait ce que je vais faire pendant ce temps.

Je viens d'écrire, Je crois que j'ai encore dormi, etc. J'espère que je ne dénature pas trop ma pensée. J'ajoute maintenant ces quelques lignes, avant de me quitter à nouveau. Je ne me quitte plus avec la même avidité qu'il y a huit jours par exemple. Il doit y avoir plus de huit jours que ça dure, plus de huit jours que j'ai dit, Je serai quand même bientôt tout à fait mort enfin. Mais attention. Ce n'est pas ça que j'ai dit, j'en mettrais ma main au feu. C'est ça que j'ai écrit. Ces deux dernières phrases, j'ai soudain l'impression de les avoir déjà écrites quelque part, ou dites, mot à mot. Oui, Je serai quand même bientôt, etc., voilà ce que j'ai écrit quand j'ai compris que je ne savais plus ce que j'avais dit, au début de mon dit, et après, et que par conséquent mon projet de vivre, et faire vivre, enfin, de jouer enfin et de mourir vif, prenait le chemin de mes autres projets. Je crois que l'aube s'est fait moins attendre que je ne craignais. Je le crois sincèrement. Mais je ne craignais rien, je ne crains plus rien. C'est vraiment le début de la belle

saison. Tourné vers la vitre je l'ai vue frissonner enfin, blêmir devant l'aurore livide. Ce n'est pas une vitre ordinaire, elle m'apporte l'aube et elle m'apporte le couchant. Le cahier était tombé par terre. J'ai mis longtemps à le trouver. Il était sous le lit. Comment de telles choses sont-elles possibles ? J'ai mis longtemps à le récupérer. J'ai dû le harponner. Il n'est pas percé de part en part, mais il est mal en point. C'est un gros cahier. Il doit me suffire. J'écrirai dorénavant sur les deux côtés de la page. D'où me vient-il ? Je ne sais pas. Je l'ai trouvé, comme ça, dans mes affaires, le jour où j'en ai eu besoin. Tout en sachant que je n'avais pas de cahier, j'ai fouillé dans mes affaires dans l'espoir d'en trouver un. Je n'ai pas été déçu, je n'ai pas été surpris. J'aurais besoin demain d'une vieille lettre d'amour que je ne ferais pas autrement. C'est du papier quadrillé. Les premières pages sont couvertes de chiffres, de signes et de figures, avec çà et là une courte phrase. Ça doit être des calculs. Ils s'arrêtent brusquement, enfin prématurément apparemment. Comme découragés. C'est peut-être de l'astronomie, ou de l'astrologie. Je n'ai pas bien regardé. J'ai tiré un trait, non je n'ai même pas tiré un trait, j'ai écrit, Bientôt je serai tout à fait mort enfin, sans même aller à la page suivante qui était vierge. Me voilà dispensé de m'appesantir sur ce cahier, au moment de l'inventaire. Je n'aurai qu'à dire, Item, un cahier, en indiquant peut-être la couleur. Mais d'ici là je peux le perdre, pour de bon. Le crayon par contre est une vieille connaissance. Je devais l'avoir sur moi quand on m'a amené ici. Il a cinq faces. Il est très court et taillé des deux bouts. C'est un Vénus. J'espère qu'il fera l'affaire. Je disais que je ne me quitte plus avec le même empressement. Ça doit être dans l'ordre des choses, tout ce qui m'arrive doit s'y inscrire, et jusqu'à mon impuissance à saisir de quel ordre il s'agit. Car je n'en ai jamais vu aucun, ni en moi ni en dehors de moi. Je me suis fié aux apparences, tout en les croyant vaines. Je ne rentrerai pas dans les détails. Haleter, couler, remonter, haleter, supposer, nier, affirmer, nier. C'est bon. Je me quitte moins volontiers. Ainsi soit-il. J'ai attendu l'aube. En faisant quoi ? Je ne sais pas. Ce que je devais faire. J'ai guetté la vitre. J'ai laissé aller mes douleurs, mon impotence. Et enfin il m'a semblé, un instant, que j'allais recevoir une visite !

Les grandes vacances tiraient vers leur fin. Le moment décisif approchait,

où seraient justifiées, ou déçues, par Sapo, les espérances mises en lui. Il est fin prêt, disait M. Saposcat. Et sa femme, dont la piété se réchauffait dans les périodes de crise, pria pour son succès. Agenouillée le soir, dans sa chemise de nuit, elle éjaculait, mais sans bruit, car son mari l'aurait désapprouvée, Qu'il soit reçu ! Qu'il soit reçu ! Même sans mention !

Surmontée cette première grande épreuve il y en aurait d'autres, tous les ans, plusieurs fois par an, pendant cinq ou six ans. Mais il semblait aux Saposcat qu'elles seraient moins terribles que cette première, qui allait leur accorder, ou leur refuser, le droit de dire, Il fait sa médecine, ou, Il fait son droit. Car ils estimaient peu probable qu'un jeune homme à peu près normal, sinon intelligent, une fois admis à s'initier à ces professions, n'arrive pas tôt ou tard à être jugé capable de les exercer. Car ils avaient eu affaire à des médecins, et à des avocats, comme presque tout le monde.

Un jour M. Saposcat se vendit un stylo, au rabais. Un Blackbird. Je le lui donnerai le matin de l'examen, dit-il. Il souleva le long couvercle en carton et montra le stylo à sa femme. Laisse-le dans sa boîte, dit-il, comme elle voulait le prendre dans sa main. Il reposait sur le prospectus dont les bords, roulés, se rejoignaient presque dans le haut. M. Saposcat les écarta et approcha la boîte des yeux de sa femme. Mais elle, au lieu de regarder le stylo, regarda son mari. Il dit le prix. Il vaudrait peut-être mieux, dit-elle, que tu le lui donnes la veille, afin qu'il s'y habitue. Tu as raison, dit-il, je n'y avais pas pensé. Ou même l'avant-veille, dit-elle, afin que tu aies le temps de le changer, si la plume ne lui va pas. Un merle, dont le bec jaune grand ouvert indiquait qu'il était en train de chanter, ornait le couvercle. M. Saposcat remit celui-ci, entortilla avec des mains expertes la boîte dans du papier de soie et fit passer par-dessus un mince caoutchouc. Il n'était pas content. C'est une plume moyenne, dit-il, qui lui ira certainement.

Cette conversation reprit le lendemain. M. Saposcat dit, Si on le lui prêtait seulement, en lui disant qu'il pourra le garder, s'il est reçu. Alors il faut le faire tout de suite, dit M^{me} Saposcat, sinon ça ne servira à rien. À quoi M. Saposcat fit, après un silence, une première objection, et ensuite, après un deuxième silence, une deuxième objection. Il objecta d'abord que son fils, s'il recevait le stylo tout de suite, aurait le temps de le casser, ou de le perdre, avant l'écrit. Il objecta ensuite que son fils, s'il recevait le stylo tout de suite, et en supposant qu'il ne le cassât ni ne le perdît, aurait le temps de s'y habituer tellement, de connaître si intimement ses défauts, en le comparant avec les stylos de ses camarades plus fortunés, que sa possession ne le

tenterait plus. Je ne savais pas que c'était de la camelote, dit M^{me} Saposcat. M. Saposcat posa sur la nappe sa main et la regarda longuement. Puis il plia sa serviette, se leva et quitta la pièce. Mais finis de manger ! cria sa femme. Seule elle écouta le bruit de ses pas dans l'allée, s'éloignant, se rapprochant, s'éloignant, se rapprochant.

Un jour Sapo arriva chez les Louis plus tard que d'habitude. Mais sait-on à quelle heure il avait l'habitude d'y arriver ? Les ombres s'allongeaient, tout en perdant rapidement de leur relief. Sapo eut la surprise de voir au loin, parmi le jeune chaume, la grosse tête rouge et blanche du père Louis. Son corps était dans le grand trou qu'il creusait pour son mulet, mort dans la nuit. Edmond sortit de la maison, en s'essuyant la bouche, et alla rejoindre son père. Celui-ci sortit alors du trou et le fils y descendit. Arrivé auprès d'eux Sapo vit le cadavre, noir, du mulet. Alors tout lui devint clair. Le mulet était couché sur le flanc, ce qui était normal. Les jambes de devant étaient droites et raides, celles de derrière ramassées sous le ventre. La bouche entr'ouverte, les lèvres retroussées, les énormes dents, les yeux exorbités, lui faisaient une tête de mort peu banale. Edmond passa à son père la pioche, la bêche et la pelle, et sortit du trou. S'emparant l'un des jambes de devant, l'autre des autres, ils traînèrent le mulet jusqu'au trou et l'y laissèrent tomber, sur le dos. Les jambes de devant pointaient vers le ciel, dépassaient légèrement le bord du trou. Le père Louis les fit plier à coups de bêche. Il donna la bêche à son fils et se dirigea vers la maison. Edmond se mit à combler le trou. Sapo le regardait faire. Une grande paix se fit en lui. Grande paix, c'est trop dire. Ça allait mieux. La fin d'une vie, ça ravigote. Edmond s'arrêta, s'appuya sur la bêche et, haletant, sourit. Il y avait de grands trous roses parmi ses incisives. Le gros Louis était assis près de la fenêtre, d'où il pouvait surveiller son fils. Il fumait une cigarette, dans son fume-cigarette, et buvait de la blanche. Sapo s'assit en face de lui, posa une main sur la table et là-dessus son front, se croyant seul. Entre les deux il glissa l'autre main et resta immobile. Louis se mit à parler. Il paraissait de bonne humeur. Le mulet, selon lui, était mort de vieillesse. Le jour où il l'avait acheté, voilà déjà deux ans, on l'emmenait justement à l'abattoir. Il en avait donc eu pour son argent. Le marché conclu on lui avait prédit que le mulet tomberait raide au premier labourage. Mais le

gros Louis s'y connaissait en mulets. Chez le mulet c'est l'œil qui compte, le reste n'importe guère. Il l'avait donc regardé droit dans l'œil, aux portes de l'abattoir, et vu qu'il pouvait encore servir. Et le mulet lui avait rendu son regard, dans la cour de l'abattoir. À mesure que Louis avançait dans son récit, l'abattoir prenait de plus en plus d'importance. Ainsi le lieu de la transaction se déplaçait-il progressivement, de la route de l'abattoir aux portes de l'abattoir et de celles-ci jusque dans la cour. Encore un peu il aurait disputé le mulet à l'équarrisseur. On aurait dit qu'il me suppliait de le prendre, dit Louis. Il avait des plaies un peu partout, mais chez les mulets il ne faut pas se laisser impressionner par les plaies de vieillesse. C'est l'œil qui compte. On lui avait dit, Il a déjà fait dix milles, il crèvera avant d'arriver chez toi. Je comptais en tirer six mois, dit Louis, j'en ai tiré deux ans. Tout en parlant il surveillait son fils. Ils étaient là, en face l'un de l'autre, dans l'obscurité, l'un parlant, l'autre écoutant, et loin, l'un de ce qu'il disait, l'autre de ce qu'il entendait, et loin l'un de l'autre. Le tas de terre allait diminuant. Dans la faible lumière rasante la terre avait des reflets bizarres, flamboyait de loin en loin, comme éclairée d'en dedans, dans l'ombre croissante. Edmond s'arrêtait souvent, s'appuyait sur la pelle et regardait autour de lui. L'abattoir, dit Louis, voilà où j'achète mes bêtes. Il ajouta, Regarde-moi ce fainéant. Il sortit et se remit au travail, à côté de son fils. Ils travaillèrent un bon moment ensemble, sans s'occuper l'un de l'autre, puis le fils lâcha sa pelle, se détourna et s'en alla lentement, d'un même mouvement égal et arrondi, passant sans heurt aucun de l'effort au repos, comme à sa seule suite possible. Le mulet ne se voyait déjà plus. La surface, qu'il avait passé sa vie à fouler, ne le verrait plus, peinant devant la charrue, devant le tombereau. Et le gros Louis allait bientôt pouvoir labourer à cet endroit même, avec un autre mulet, ou avec un vieux cheval, ou avec un vieux bœuf, qu'il aurait acheté à l'abattoir, qu'on appelle aussi l'équarrissoir, sans que le soc retourne les chairs fétides et sans qu'il s'émousse aux grands os qu'elles avaient revêtus. Car il n'ignorait pas la tendance des enterrés à remonter, contre toute attente, vers le jour. En quoi ils ressemblent aux noyés. Et il en avait tenu compte en creusant le trou, qui n'avait pas loin de six pieds de profondeur. Edmond et sa mère se croisèrent en silence. Celle-ci revenait de chez une voisine, où elle avait été emprunter une livre de lentilles pour le souper. Elle pensait à la belle romaine qui avait servi à la pesée, tout en se demandant si elle était bien réglée. Devant son mari aussi elle passa rapidement, sans lui accorder un regard, et rien n'indiquait, dans son attitude à lui, qu'il l'eût vue. Elle alluma

la lampe à sa place sur le dessus de cheminée, à côté du réveille-matin, flanqué à son tour d'un crucifix pendu à un clou. Ces trois objets étaient serrés les uns contre les autres, au milieu de la tablette nue par ailleurs. Le réveil, étant le plus bas des trois, devait rester au milieu, et à l'intervention de la lampe et du crucifix s'opposait le clou qui maintenait ce dernier debout. Elle restait le front et les mains appuyés contre le mur, en attendant que ce fût le moment de monter la mèche. Elle la monta enfin et remit le globe jaune qu'une large brèche déparait. En voyant Sapo elle crut un instant voir sa fille. Puis sa pensée vola vers l'absente. Elle posa la lampe sur la table et le dehors s'oblitéra. Elle s'assit, vida les lentilles sur la table et se mit à les trier. De sorte qu'il y eut bientôt deux tas sur la table, un grand qui allait diminuant et un petit qui allait grandissant. Mais soudain d'un geste rageur elle les confondit tous les deux, anéantissant ainsi, en moins d'une seconde, le travail de deux ou trois minutes. Puis elle alla chercher une casserole. Ils n'en mourront pas, dit-elle, et du bord de sa main elle poussa les lentilles jusqu'au bord de la table et de là dans la casserole, comme si l'essentiel était de ne pas mourir. Mais elle s'y prit si maladroitement et avec tant de précipitation qu'une bonne partie, passant à côté de la casserole, tomba par terre. Puis elle prit la lampe et sortit, chercher du bois peut-être, ou un morceau de lard. L'obscurité revenue dans la cuisine, celle du dehors s'amointrit peu à peu, et Sapo, les yeux contre la vitre, finit par distinguer un certain nombre d'objets, dont la masse sombre du gros Louis piétinant. Qu'on s'arrête au beau milieu d'un travail fastidieux et d'utilité douteuse, Sapo le concevait fort bien. Car un grand nombre de travaux sont de cette sorte, quoi que l'on dise, et on ne les termine qu'en y renonçant. M^{me} Louis aurait continué à trier ses lentilles jusqu'à l'aube que son objectif, qui était de les rendre sans mélange d'aucune sorte, n'aurait pas été atteint. Mais elle se serait arrêtée à la fin, en se disant, J'ai fait ce que j'ai pu. Mais elle n'aurait pas fait ce qu'elle aurait pu. Mais le moment vient où l'on abandonne, par sagesse, sans pour cela se décourager au point de tout défaire. Mais si son but, en triant les lentilles, n'était point d'en enlever tout ce qui n'était pas lentille, mais seulement le plus gros ? Quoi alors ? Je ne sais pas. Tandis qu'il est d'autres travaux, d'autres jours, dont on peut dire, sans se tromper de beaucoup, C'est fini. Quoique je ne voie pas lesquels. Elle revint, tenant la lampe en l'air et un peu écartée, afin de ne pas en être aveuglée. De l'autre main elle tenait un lapin blanc, par les pattes de derrière. Car si le mulet avait été noir, le lapin avait été blanc. Il était mort déjà, il n'était déjà plus. Il y a des lapins qui meurent avant qu'on les tue, de

simple frayeur. Ils en ont le temps, pendant qu'on les sort du clapier, par les oreilles très souvent, et qu'on dispose commodément la partie à atteindre, que ce soit la nuque ou que ce soit la gorge. Et souvent on frappe un cadavre, sans le savoir. Car on vient de voir le lapin bien vivant, derrière le grillage, parmi le sainfoin. Et on se félicite d'avoir réussi du premier coup, car on n'aime pas faire souffrir inutilement, alors qu'en réalité on s'est donné du mal pour rien. C'est là une chose qui se produit surtout la nuit, la frayeur étant plus grande la nuit. Les poules en revanche ont la vie plus têtue, et on en voit même qui, n'ayant déjà plus de tête, font encore quelques derniers entrechats avant de s'écrouler. Les pigeons aussi sont moins nerveux et opposent quelquefois une certaine résistance, avant de succomber à l'asphyxie. M^{me} Louis haletait. Sale bestie ! cria-t-elle. Mais Sapo était loin déjà et laissait traîner sa main dans les hautes herbes mouvantes de la prairie. Peu après Louis, puis son fils, attirés par le fumet, pénétrèrent dans la cuisine. Assis devant la table, en face l'un de l'autre, sans se regarder, ils attendaient. Mais la femme, la mère, alla à la porte et appela sa fille. Lise ! cria-t-elle, de toutes ses forces, un grand nombre de fois. Puis elle retourna à son fourneau. Elle venait de voir la lune. Après un silence Louis déclara, Je tuerai Grisette demain. Il dit cela en d'autres termes naturellement, mais le sens y est. Mais ni sa femme ni son fils ne purent l'approuver, la première parce qu'elle aurait préféré la mort de Noiraud, le second parce qu'il estimait que tuer les chevreaux déjà, que ce fût l'un ou que ce fût l'autre, car cela lui était indifférent, serait agir prématurément. Mais le gros Louis leur dit de se taire et alla chercher dans un coin la boîte qui contenait ses couteaux. Ils étaient trois et il s'agissait seulement d'en enlever la graisse et de les frotter un peu les uns contre les autres. M^{me} Louis retourna à la porte, écouta, appela. Au loin le troupeau lui répondit. Elle arrive, dit-elle. Mais elle n'arriva que beaucoup plus tard. Le repas terminé Edmond était allé se coucher, afin de pouvoir tranquillement se masturber avant l'arrivée de sa sœur, qui partageait sa chambre. Non pas qu'il se gênât, quand sa sœur était là. Elle non plus ne se gênait pas, quand son frère était là. On était à l'étroit, certaines délicatesses n'étaient pas possibles. Edmond s'était donc retiré, sans raison spéciale. Il aurait volontiers couché avec sa sœur, le père aussi, je veux dire que le père aurait volontiers couché avec sa fille, l'époque est loin où il aurait volontiers couché avec sa sœur. Mais quelque chose les retenait. Du reste elle ne semblait pas y tenir. Mais elle était encore jeune. L'inceste était donc dans l'air. M^{me} Louis, la seule de la famille à ne plus désirer coucher avec personne, le voyait venir, avec

indifférence. Elle sortit. Resté seul avec sa fille le gros Louis l'observa. Elle était assise devant le fourneau, dans une attitude accablée. Il lui dit de manger et elle se mit à manger ce qui restait du lapin, à même la casserole, avec une cuiller. Mais il est difficile de regarder un semblable de façon soutenue, même en le voulant, et le gros Louis vit soudain sa fille à une autre place et occupée à autre chose qu'à porter la cuiller de la casserole à sa bouche et de sa bouche à la casserole. Et cependant il aurait juré qu'il ne l'avait pas quittée des yeux. Il dit, Demain nous tuerons Grisette, tu la tiendras si tu veux. Mais la voyant toujours aussi triste, au point que ses joues étaient humides de larmes, il alla vers elle.

Quel ennui. Si je passais à la pierre ? Non, ce serait la même chose. Les Louis, les Louis, s'agit-il des Louis. Non, pas spécialement. Mais pendant ce temps l'autre se perd. Où en sont-ils, mes projets, j'avais des projets, tout à l'heure. Peut-être que j'en ai encore pour dix ans. Je vais quand même continuer un peu, en pensant à autre chose, je ne peux pas rester ici. Je m'entendrai de loin, l'esprit loin, parler des Louis, parler de moi, l'esprit errant, loin d'ici, parmi ses ruines.

Alors il n'y eut que M^{me} Louis dans la cuisine. Elle s'assit près de la fenêtre et baissa la mèche de la lampe, comme elle le faisait toujours avant de la souffler, car elle n'aimait pas souffler une lampe encore chaude. Quand elle jugea suffisamment refroidis le verre et le globe elle se leva et souffla dedans. Elle resta un instant irrésolue, les mains appuyées sur la table, avant de se rasseoir. Sa journée finie le jour se levait sur d'autres labeurs, en dedans d'elle, ceux de la vie sottement tenace, aux douleurs diligentes. Assise, allant et venant, elle les endurait mieux qu'allongée. Du fond de cette fatigue sans fin elle ne cessait d'appeler de ses vœux, le jour la nuit, la nuit le jour, et, jour et nuit, avec effroi, cette lumière dont on lui avait toujours dit qu'elle ne saurait la concevoir, car elle n'en était pas une à proprement parler. Celle qu'elle concevait bien, en en ayant l'habitude, souvent elle en attendait le retour dans la cuisine, surtout en été, dormant peu, droite sur sa chaise ou

affalée sur la table, se reposant mal, mais moins mal qu'au lit. Souvent elle se levait, marchait dans la pièce où, sortant, faisait le tour de la vieille mesure. Il y avait seulement cinq ou six ans qu'elle était ainsi. J'ai une maladie de femme, se disait-elle, sans oser le croire tout à fait. Dans la cuisine imprégnée des peines diurnes la nuit lui semblait moins nuit, le jour moins mort. Elle aimait, dans les moments difficiles, où elle avait besoin de courage, presser sous ses doigts la vieille table autour de laquelle si bientôt elle verrait les siens assis, attendant qu'elle les serve, et sentir autour d'elle, prêts à servir, les outils et ustensiles de tous les jours. Elle alla à la porte, l'ouvrit et regarda dehors. La lune avait disparu mais les étoiles brillaient d'un vif éclat. Elle les regarda longuement. C'était un spectacle qui l'avait plus d'une fois soulagée. Elle alla au puits et empoigna la chaîne. Le seau était au fond du puits, le treuil calé. C'était ainsi. Ses doigts se mirent à errer le long des anneaux ondulants. Des questions informes, fondant les unes dans les autres, s'écrasaient mollement dans son esprit. D'aucunes semblaient avoir trait à sa fille, cadet pourtant de ses soucis. Celle-ci, ne pouvant dormir, était depuis quelque temps aux écoutes. Sachant que sa mère veillait elle faillit se lever et aller la rejoindre. Mais ce ne fut que le lendemain ou le surlendemain qu'elle se décida à lui dire ce que Sapo lui avait dit, à savoir qu'il s'en allait, pour de bon. Alors, comme on fait pour les morts même insignifiants, ils rassemblèrent les souvenirs qu'il avait pu leur laisser, s'aidant les uns les autres et s'efforçant de se mettre d'accord. Mais on connaît cette petite flamme, ses tremblements dans l'ombre démontée. Et l'accord ne vient que plus tard, avec l'oubli.

Mortel ennui. Un jour je pris conseil d'un israélite au sujet de la conation. Cela dut se passer à l'époque où je cherchais encore quelqu'un qui me fût fidèle, et à qui je le fusse. J'ouvris alors tout grand les yeux pour permettre aux candidats d'admirer la profondeur de mon regard et les reflets qu'y faisait naître tout ce qu'on ne se disait pas. Nos deux visages étaient si rapprochés l'un de l'autre que je sentais sur le mien des bouffées d'air chaud et de salive, et lui aussi sans doute, sur le sien. Je le revois, calmé enfin, s'essuyer les yeux et la bouche, et moi, les yeux baissés, m'attrister sur la petite mare que l'urine, ayant traversé mon pantalon de part en part, avait formée à mes pieds.

Maintenant que je n'en ai plus besoin je m'en vais dire son nom. Jackson. J'aurais voulu qu'il eût un chat, ou un jeune chien, ou un vieux chien encore mieux. Mais en fait de compagnons muets il ne disposait que d'un perroquet, gris et rouge, auquel il apprenait à dire, *Nihil in intellectu*, etc. Ces trois premiers mots, l'oiseau les prononçait bien, mais la célèbre restriction ne passait pas, on n'entendait que couah couah couah couah couah. Et lorsque Jackson, s'énervant, s'acharnait à la lui faire reprendre, Polly se fâchait tout rouge et se retirait dans un coin de sa cage. C'était une fort belle cage, bien aménagée, avec perchoirs, balançoires, mangeoires, abreuvoirs, rampes et os de seiche en quantité. Il y avait même trop de choses, moi je m'y serais senti à l'étroit. Jackson m'appelait le mérinos, je ne sais pourquoi, peut-être à cause du dicton. Moi, j'avais dans l'idée que l'idée de troupeau errant lui allait mieux à lui qu'à moi. Mais au fond je n'ai jamais eu dans l'idée que du vent, de ce vent qui ne m'a guère été mesuré. Mes rapports avec Jackson furent de courte durée. Je l'aurais supporté comme ami, mais malheureusement je lui répugnais, ainsi qu'à Johnson, Wilson, Nicholson et Watson, tous des cochons. J'essayai par la suite, pendant un certain temps, de me dégoter une âme sœur parmi les races inférieures, rouges, jaunes, chocolat, etc. Et si les pestiférés avaient été d'un accès moins malaisé je me serais faufilé parmi eux, roulant les yeux, réprimant des gestes, ébauchant des rictus, méfiant et conatant, le cœur battant. Avec les déments aussi j'échouai, de justesse. Les choses durent se passer ainsi, mais voyons plutôt de quelle façon elles se passent à présent. Jeune, je regardais les vieillards avec étonnement et effroi. Ce qui m'estomaque maintenant, ce sont les bébés qui hurlent. La maison en est pleine finalement. *Suave mari magno*, surtout au débarqué. Quel ennui. Moi qui croyais avoir tout si bien combiné. Si j'avais l'usage de mon corps je me verserais par la fenêtre. Mais c'est peut-être parce que je suis impotent que je me permets encore cette pensée. Tout se tient, tout vous tient. Malheureusement j'ignore à quel étage je suis, peut-être ne suis-je qu'à l'entresol. Les portes qui claquent, les pas dans l'escalier, les bruits de la rue, ne m'ont rien appris à ce sujet. Je sais seulement qu'il existe des vivants au-dessus de moi et au-dessous de moi. Je ne suis donc pas au sous-sol. D'ailleurs quelquefois je vois le ciel et, à travers ma fenêtre, d'autres fenêtres y faisant face apparemment. Mais cela ne prouve rien. Je ne veux rien prouver. On dit ça. Peut-être après tout que je suis dans une sorte de caveau et que cet espace que je prends pour la rue n'est qu'une large tranchée où donnent d'autres caveaux. Mais ces bruits alors qui montent, ces pas qui

montent vers moi ? Peut-être y a-t-il d'autres caveaux encore plus profonds que le mien, pourquoi pas. En ce cas la question de savoir à quel étage je suis se pose à nouveau, je ne gagne rien à me supposer au sous-sol s'il y en a plusieurs, les uns sur les autres. Mais ces bruits, ces pas, que je dis entendre monter vers moi, le font-ils réellement ? Rien en vérité ne permet de l'affirmer. De là à conclure à des hallucinations pures et simples est cependant un pas que j'hésite à franchir. Et je crois vraiment qu'il y a des gens dans cette maison qui vont, viennent et se parlent, ainsi que beaucoup de beaux bébés, surtout depuis quelque temps, que leurs parents changent souvent de place, pour qu'ils ne prennent pas l'habitude de l'immobilité, en prévision du jour où ils auront à se déplacer sans aide. Mais à bien y réfléchir je ne saurais les situer. Et tout compte fait rien ne ressemble davantage à un pas qui monte qu'un pas qui descend ou même qui va et vient sans jamais changer de niveau, je veux dire pour celui qui non seulement ignore où il se trouve et par conséquent à quoi exactement il doit s'attendre, au point de vue sonore, mais en même temps est à moitié sourd la moitié du temps. La possibilité ne m'échappe pas non plus bien sûr, quelque décevante qu'elle soit, que je sois d'ores et déjà mort et que tout continue à peu près comme par le passé. Peut-être ai-je expiré dans la forêt, même avant. En ce cas tout le mal que je me donne depuis quelque temps, dans un but au sujet duquel je ne me rappelle plus grand'chose sinon que je le devais au sentiment de ne plus en avoir pour longtemps, tout ce mal a été absolument inutile. Mais le bon sens veut que je n'aie pas encore tout à fait cessé de haleter. Et il invoque, à l'appui de cette façon de voir, diverses considérations ayant trait par exemple au petit tas de mes possessions, à mon système de nutrition et d'élimination, au couple d'en face, aux changements du ciel, etc. Alors que tout cela n'est peut-être en réalité que mes vers. Prenons par exemple la lumière qui règne dans ce réduit. Elle est bizarre, c'est le moins qu'on puisse en dire, vraiment le moins. Il y a une sorte de nuit et de jour chez moi, c'est une affaire entendue, il fait même tout à fait noir très souvent, mais cela ne se passe pas toujours de la façon dont j'avais il me semble l'habitude, avant de me trouver ici. Exemple, rien ne vaut les exemples, une fois qu'il faisait tout à fait noir chez moi j'attendais l'aube avec une légère impatience, en ayant besoin pour faire certaines choses qu'il m'est difficile de faire dans l'obscurité. Et peu à peu en effet la clarté revint et je pus accrocher avec mon bâton les objets dont j'avais besoin. Mais voilà que cette clarté, au lieu d'être celle du matin, s'avéra celle du soir. Et le soleil, loin de monter de plus en plus dans le ciel

comme je m'y attendais, le voilà en train de se coucher et la nuit, dont à ma façon je venais de saluer la fin, de se faire impitoyablement à nouveau. Maintenant le contraire en quelque sorte, je veux dire le jour s'achevant dans le crépuscule de l'aube, je dois avouer que je ne l'ai jamais connu, et cela me fait de la peine, je veux dire de ne pas pouvoir me décider à affirmer que j'ai connu cela aussi. Et pourtant j'ai souvent appelé la nuit de toutes mes pauvres forces, pour ainsi dire depuis le matin, aussi souvent que celui-ci, depuis le soir. Mais avant de quitter ce sujet et d'en aborder un autre, je dirai franchement qu'il ne fait jamais clair chez moi, jamais vraiment clair. Elle est là dehors, la clarté, l'air en pétille, le granit du mur d'en face brille de tout son mica, elle est contre ma vitre, la clarté, mais elle ne passe pas, de sorte qu'ici tout baigne, je ne dirai pas dans l'ombre, ni même dans la pénombre, mais dans une sorte de lumière de plomb qui ne jette pas d'ombre et dont par conséquent il m'est difficile de savoir d'où elle vient, car elle semble venir de toutes parts à la fois et avec une force égale. Et je suis persuadé que par exemple sous mon lit il fait aussi clair en ce moment qu'au plafond par exemple ce qui n'est pas beaucoup dire, mais c'est pour vous dire, pour vous dire. Et qu'est-ce à dire sinon qu'il n'y a vraiment pas de couleur ici, sauf dans la mesure où cette sorte d'incandescence grisâtre en est une. Oui, on pourrait parler de gris sans doute, moi je veux bien, et alors le jeu ou conflit se ferait chez moi entre ce gris et le noir qu'il recouvre plus ou moins, j'allais dire selon l'heure, mais cela ne semble pas être toujours une question d'heure. Moi-même je suis gris, j'ai même l'impression quelquefois de jeter du gris, au même titre que mes draps par exemple. Et même ma nuit n'est pas celle du ciel. Évidemment le noir est le noir partout. Mais comment se fait-il alors que mon petit espace ne bénéficie pas des astres qu'il m'arrive de voir briller au loin et que cette lune ou Caïn peine sous son fardeau ne m'éclaire jamais le visage ? Bref il semble y avoir la lumière du dehors, celle des hommes qui savent que le soleil émerge à telle heure et à telle autre plonge à nouveau derrière l'horizon, et qui y comptent, et que des nuages sont toujours à prévoir mais qu'ils finissent toujours par se dissiper tôt ou tard, et la mienne. Mais elle a ses alternances aussi, ma lumière à moi, je ne veux pas le nier, ses crépuscules et aubes, mais c'est moi qui le dis, car j'ai dû vivre moi aussi, c'est une chose qui ne pardonne pas. Et quand je regarde bien le plafond, les murs, je vois qu'il n'y a pas possibilité de faire de la lumière chez moi, artificiellement, comme le font les gens d'en face par exemple. Il faudrait pour cela qu'on me donne une lampe, un flambeau, que sais-je, mais

je ne sais pas si cet air est de ceux qui se prêtent à la combustion. Mémoire, chercher une allumette dans tes affaires, tes possessions, voir si elle flambera. Les bruits aussi, cris, pas, portes, murmures, s'arrêtent pendant des journées entières, journées des autres. Alors c'est le silence dont, averti, je me contenterai de dire qu'il n'a rien de, comment dire, rien de négatif peut-être. Et doucement mon petit espace vrombit, à nouveau. Vous direz que c'est dans ma tête, et il me semble souvent en effet que je suis dans une tête, que ces huit, non, ces six parois sont en os massif, mais de là à dire que c'est ma tête à moi, non, ça jamais. Une sorte d'air y circule j'ai dû le dire, et quand tout se tait je l'entends qui se jette contre les cloisons qui le rejettent naturellement. Et alors quelque part au centre il se noue et se dénoue d'autres vagues, d'autres assauts, d'où sans doute ce faible bruit de grève aérienne qu'est mon silence. Ou c'est la tempête qui se lève, comme dans l'atmosphère terrestre, et couvre les cris des enfants, des mourants et des amoureux, dont je dis alors dans ma naïveté qu'ils s'arrêtent, alors qu'en réalité ils ne s'arrêtent jamais. Il est difficile de se prononcer. Et dans le crâne est-ce le vacuum ? Voyons. Et si je ferme les yeux, les ferme vraiment, comme ne le peuvent les autres, mais comme moi je le peux, car il y a des limites à mon impuissance, alors quelquefois mon lit se soulève et vogue à travers les airs, au gré des remous, comme un fétu, et moi dedans. Ce n'est pas une question de paupières heureusement, c'est comme qui dirait l'âme qu'il faut aveugler, cette âme qu'on a beau nier, perçante, guetteuse, inquiète, tournant dans sa cage comme dans une lanterne dans la nuit sans ports ni bateaux ni matière ni entendement. Ah oui, j'ai mes petites distractions et elles devraient

Quel malheur, le crayon a dû me tomber des mains, car je viens seulement de le récupérer après quarante-huit heures (voir plus haut quelque part) d'efforts intermittents. Ce qui manque à mon bâton, c'est une petite trompe préhensile comme en ont les tapirs nocturnes. Au fond je devrais perdre mon crayon plus souvent, ça ne me ferait pas de mal, je m'en porterais même mieux je crois, je serais plus gai, ce serait plus gai. Je viens de passer deux journées inoubliables dont nous ne saurons jamais rien, le recul étant trop grand, ou pas assez, je ne sais plus, sinon qu'elles m'ont permis de tout

résoudre et de tout achever, je veux dire tout ce qui touche à Malone (c'est en effet ainsi que je m'appelle à présent) et à l'autre, car le reste n'est point de mon ressort. Et c'était, en moins dicible, comme deux éboulements de sable fin ou peut-être de poussière ou de cendre, d'importance certes inégale mais allant en quelque sorte de concert, et laissant derrière eux, chacun en son lieu et place, la chère chose qu'est l'absence. Pendant ce temps je cherchais à ravoir mon crayon, par saccades. C'est un petit Vénus, vert encore sans doute, à cinq ou six faces, et taillé des deux bouts, et si court qu'il y a tout juste la place, au milieu, pour mon pouce et les deux doigts suivants, ramassés en étau. Je me sers des deux pointes tour à tour, en les suçant souvent, j'aime sucer. Et quand elles s'émoussent je les dégaine avec mes ongles qui sont longs, jaunes et affûtés et se cassent facilement, par manque de chaux ou de phosphate peut-être. Ainsi peu à peu mon crayon raccourcit, c'est forcé, et le jour viendra où il n'en restera plus qu'un fragment si infime que je ne pourrai plus le tenir. J'appuie donc le moins possible, mais la mine est dure et ne laisserait pas de trace si je n'appuyais. Mais je me dis, Entre une mine dure sur laquelle il faut appuyer, afin qu'elle laisse une trace, et une mine tendre et grasse qui noircit la page presque sans y toucher, quelle peut bien être la différence, au point de vue de la durabilité ? Ah oui, j'ai mes petites distractions. Le plus curieux, c'est que j'ai un autre crayon, un français, long cylindre à peine entamé, quelque part dans le lit je crois. Il n'y a donc pas d'inquiétude à avoir, à ce sujet. Et pourtant je suis inquiet. Maintenant tout en faisant la chasse au crayon j'ai fait une découverte curieuse. Le plancher blanchit. Je l'ai frappé avec mon bâton à plusieurs reprises et il a rendu un son à la fois sec et creux, faux quoi. Alerté ainsi j'ai regardé attentivement les autres grandes surfaces, au-dessus de moi et tout autour de moi. Pendant ce temps le sable coulait toujours et je me disais, Je ne l'aurai jamais, en parlant du crayon. Et j'ai pu constater que toutes ces grandes superficies, ou devrais-je dire infracies, aussi bien l'horizontale que les droites, quoiqu'elles n'aient pas l'air très droites d'ici, ont sensiblement blêmi aussi, depuis la dernière inspection, datant de je ne sais plus quand, ce qui est d'autant plus frappant que la tendance des choses en général est plutôt à s'assombrir je crois, avec le temps, à part évidemment la dépouille mortelle et puis certaines parties du corps encore vivant qui se décolorent et d'où le sang se retire, à la longue. Est-ce à dire qu'il fait plus clair chez moi maintenant que je sais ce qui se passe ? Eh bien, je dois dire que non, c'est le même gris qu'auparavant, qui par moments étincelle littéralement, puis se

trouble et faiblit, s'épaissit si l'on préfère, au point de tout cacher à mes regards sauf la fenêtre qui semble être en quelque sorte mon ombilic et dont je me dis que le jour où elle aussi s'éclipsera je saurai à peu près à quoi m'en tenir. Non, tout ce que je veux dire c'est qu'en écarquillant les yeux je vois luire aux confins de ces inquiètes ténèbres comme des ossements, ce qui n'était pas le cas jusqu'à présent, à ma connaissance, et même je me rappelle distinctement la tenture ou papier peint qui adhéraient encore aux murs par endroits et où se tordaient des roses, des violettes et autres fleurs dans une telle abondance qu'il me semblait n'en avoir jamais tant vu de mon vivant ni d'aussi belles. Mais de tout cela rien n'a l'air de survivre, à présent, et si au plafond il n'y avait pas de fleurs il y avait sans doute autre chose, des amours peut-être, eux aussi disparus. Et pendant que je poursuivais mon crayon, à un moment donné mon cahier d'enfant presque, à en juger par certains indices, lui aussi tomba par terre, mais j'eus vite fait de le rattraper, en glissant le crochet de mon bâton par l'une des déchirures de la couverture et en le soulevant doucement. Et pendant tout ce temps, si fertile en incidents et contretemps, dans ma tête je suppose tout glissait et se vidait comme à travers des vannes, à ma grande joie, jusqu'à ce que finalement il ne restât plus rien, ni de Malone ni de l'autre. Et qui plus est je suivais fort bien les diverses phases de cette délivrance et ne m'étonnais point de la voir tantôt ralentir et tantôt accélérer son allure, tant les raisons m'étaient claires pour lesquelles les choses ne pouvaient se passer autrement. Et je me réjouissais aussi, indépendamment du spectacle, à l'idée que je savais maintenant ce que j'avais à faire, moi qui toute ma vie suis allé à tâtons, et dont l'immobilité aussi était une sorte de tâtonnement, oui, j'ai beaucoup stationné à tâtons. En quoi je me faisais naturellement encore une fois des illusions, je veux dire en croyant voir clair enfin dans mes absurdes tribulations, mais quand même pas au point de pouvoir m'en vouloir à présent. Car tout en me disant, Que c'est simple et beau ! je me disais, Tout s'obscurcira à nouveau. Et c'est sans trop de chagrin que je nous retrouve tels que nous sommes, savoir à enlever grain par grain jusqu'à ce que, la fatigue aidant, la main se mette à jouer, à se remplir et à se vider sur place, rêveusement comme on dit. Car je m'y attendais, tout en me disant,

Enfin ! Et je dois dire pour ma part que cette sensation m'est de tout temps familière, d'une main lasse et aveugle mollement creusant dans mes particules et les faisant couler entre ses doigts. Et il m'arrive même, lorsque tout est tranquille, de la sentir plongée en moi jusqu'au coude, mais tranquille

et on dirait en train de dormir. Mais bientôt elle tressaille, se réveille, me flatte, crispe, fouille et quelquefois saccage, comme pour se venger de ne pas pouvoir me balayer. Je la comprends. Mais j'ai tant senti de choses bizarres et sans fondement assurément qu'il vaudrait mieux peut-être les taire. Parler par exemple de ces périodes où je me liquéfie et passe à l'état de boue, à quoi cela servirait-il ? Ou des autres où je me noierais dans le chas d'une aiguille, tellement je me suis durci et ramassé ? Non, ce sont là d'aimables tentatives mais qui ne changent rien à l'affaire. Je parlais donc de mes petites distractions et allais dire je crois que je ferais mieux de m'en contenter au lieu de me lancer dans ces histoires à crever debout de vie et de mort, si c'est bien de cela qu'il est question, et je suppose que oui, car il n'a jamais été question d'autre chose, à mon souvenir. Mais dire de quoi il retourne exactement, j'en serais bien incapable, à présent. C'est vague, la vie et la mort. J'ai dû avoir ma petite idée, quand j'ai commencé, sinon je n'aurais pas commencé, je me serais tenu tranquille, j'aurais continué tranquillement à m'ennuyer ferme, en faisant joujou, avec les cônes et cylindres par exemple, avec les grains du millet des oiseaux et autres panics, en attendant qu'on veuille bien venir prendre mes mesures. Mais elle m'est sortie de la tête, ma petite idée. Qu'à cela ne tienne, je viens d'en avoir une autre. C'est peut-être la même, les idées se ressemblent tellement, quand on les connaît. Naître, voilà mon idée à présent, c'est-à-dire vivre le temps de savoir ce que c'est que le gaz carbonique libre, puis remercier. Ça a toujours été mon rêve au fond. Toutes les choses qui ont toujours été mon rêve au fond. Tant de cordes et jamais une flèche. Pas besoin de mémoire. Oui, voilà, je suis un vieux fœtus à présent, chenu et impotent, ma mère n'en peut plus, je l'ai pourrie, elle est morte, elle va accoucher par voie de gangrène, papa aussi peut-être est de la fête, je déboucherai vagissant en plein ossuaire, d'ailleurs je ne vagirai point, pas la peine. Que d'histoires je me suis racontées, accroché au moisi, et enfant, enfant. En me disant, Ça y est, je la tiens ma légende. Et qu'y a-t-il de changé pour que je m'excite de cette façon ? Non, disons-le, je ne naîtrai ni par conséquent ne mourrai jamais, c'est mieux ainsi. Et si je me raconte, et puis l'autre qui est mon petit, et que je mangerai comme j'ai mangé les autres, c'est comme toujours, par besoin d'amour, merde alors, je ne m'attendais pas à ça, d'homuncule, je ne peux m'arrêter. Et cependant il me semble que je suis né et que j'ai vécu longuement et rencontré Jackson et erré dans les villes, les bois et les déserts, et que j'ai été longuement au bord des mers en pleurs devant les îles et péninsules où venaient briller la nuit les

petites lumières jaunes et brèves des hommes et toute la nuit les grands feux blancs ou aux vives couleurs qui venaient dans les cavernes où j'étais heureux, tapi sur le sable à l'abri des rochers dans l'odeur des algues et de la roche humide au bruit du vent des vagues me fouettant d'écume ou soupirant sur la grève et griffant à peine le galet, non, pas heureux, ça jamais, mais souhaitant que la nuit ne finisse jamais ni ne revienne le jour qui fait dire aux hommes, Allons, la vie passe, il faut en profiter. D'ailleurs peu importe que je sois né ou non, que j'aie vécu ou non, que je sois mort ou seulement mourant, je ferai comme j'ai toujours fait, dans l'ignorance de ce que je fais, de qui je suis, d'où je suis, de si je suis. Oui, j'essaierai de faire, pour tenir dans mes bras, une petite créature, à mon image, quoi que je dise. Et la voyant mal venue, ou par trop ressemblante, je la mangerai. Puis serai seul un bon moment, malheureux, ne sachant quelle doit être ma prière, ni pour qui.

J'ai mis du temps à le retrouver, mais c'est fait. À quoi est-ce que je l'ai reconnu ? Je ne sais pas. Et qu'est-ce qui a pu le changer à ce point ? La vie peut-être, les tentatives d'aimer, de manger, d'échapper aux justiciers. Je me glisse dans lui, dans l'espoir sans doute d'apprendre quelque chose. Mais ce sont des terrains sans débris ni empreintes, à première vue.

Mais je finirai bien par y trouver des vestiges. C'est en pleine ville que je l'ai repéré, assis sur un banc. C'est presque un vieillard à présent. À quoi l'ai-je reconnu ? Aux yeux peut-être. Non, je ne sais pas à quoi je l'ai reconnu, je ne rétracterai rien. Ce n'est peut-être pas lui. Peu importe. Il est à moi maintenant. C'est un être vivant encore et inutile de dire de sexe masculin, vivant de cette vie finissante qui est comme une convalescence, si mes souvenirs sont miens, et qu'on déguste en trotinant après le soleil, ou sous terre, dans les couloirs du métropolitain. Tout autour c'est le flot des emmerdés, prenant des billets, chargés de bagages, éternellement là où il ne faut pas à l'heure qu'il ne faut pas. Que me faut-il de plus ? Oui, les journées furent courtes alors, et bien remplies, dans la recherche de la chaleur et des petites choses pas trop mauvaises à manger. Et on s'imagine que ce sera ainsi jusqu'à la fin. Mais soudain tout se remet à rager et à gronder, on est perdu dans d'immenses fougères claquantes ou lancé à travers des steppes battues par la tempête, à se demander si l'on n'est pas mort à son insu ou né à

nouveau quelque part. Alors on a du mal à croire à ces brèves années, où les boulangers étaient souvent indulgents, en fin de journée, et les pommes, j'ai toujours aimé les pommes, pour ainsi dire gratuites lorsqu'on savait s'y prendre, et où il y avait soleil et abri pour qui en avait vraiment besoin. Mais il s'agit bien de moi ! Et le voilà bien tranquille sur son banc, le dos au fleuve, et vêtu comme nous allons voir, quoique les vêtements ne comptent guère, je le sais, je le sais, mais il n'en aura jamais d'autres, je le sens. Et s'il y a longtemps qu'il les a déjà, à en juger par leur vétusté, cela ne fait rien, ce sont les derniers. Mais c'est le manteau surtout qui est remarquable, en ce sens qu'il le recouvre et le soustrait aux regards. Car il est si bien boutonné, de haut en bas, au moyen d'une quinzaine de boutons au bas mot, éloignés les uns des autres de trois à quatre pouces au plus, qu'il ne laisse rien paraître de ce qui se passe à l'intérieur. Et même les pieds, sagement posés par terre l'un à côté de l'autre, il les cache en partie, malgré la double cassure du corps, au bas du tronc d'abord, où les fémurs font angle droit avec le bassin, et ensuite aux genoux, où les tibias reprennent la verticale, car la pose est sans laisser aller aucun, et n'était l'absence de liens on pourrait le croire maintenu par des liens, tant la pose est immobile et raide et faite de plans et d'angles nets, comme celle du colosse de Memnon, fils bien-aimé de l'Aurore. Ce qui revient à dire que lorsqu'il marche, ou se tient simplement debout, le bord de son manteau balaie littéralement le sol et fait entendre un bruit de traîne, quand il marche. Et en effet ce manteau se termine en frange, comme certains rideaux, et des manches aussi la trame est à nu et garnie de longs fils follets qui batifolent au vent. Et les mains aussi sont cachées, comme de juste, car les manches de ce cache-misère sont à la mesure du reste. Mais le col est resté net, étant en velours ou peut-être en panne. Maintenant pour ce qui est de la couleur, car la couleur est elle aussi une chose importante, on a beau le nier, tout ce qu'on peut en dire c'est que le vert y prédomine. Et à parier qu'étant neuf ce manteau était d'un beau vert uni on ne risquerait pas gros, d'un vert comment dire de fiacre, car il y avait autrefois des fiacres et des carrosses aux panneaux d'un beau vert bouteille, j'ai dû en voir moi-même, et même cela ne m'étonnerait pas que j'aie voyagé dedans. Mais peut-être ai-je tort d'appeler manteau ce vêtement et serais-je mieux inspiré en y voyant un pardessus, ou même un surtout, car c'est là en effet l'effet qu'il fait, d'être sur et par-dessus le tout, à l'exception évidemment de la tête, qui s'élève, altière et impassible, hors de son étreinte. Oui, les passions l'ont marquée, les actions aussi probablement, mais elle ne souffre plus on dirait, pour le

moment. Mais sait-on jamais. Quant aux boutons, ce ne sont pas à proprement parler de véritables boutons, mais plutôt de petits cylindres en bois, longs de deux trois pouces, avec un trou au milieu par où passe le fil, car un trou suffit largement, quoi que l'on dise, ceci à cause de l'élargissement démesuré des boutonnières, conséquemment à l'usure. Et quand je dis cylindres je m'avance un peu trop peut-être, car si parmi ces bâtonnets ou chevilles il en est en effet de cylindriques, il en est aussi qui n'ont pas de forme bien arrêtée. Mais tous ont à peu près deux pouces et demi de long et empêchent ainsi les deux panneaux de s'écarter l'un de l'autre, tous ont ce trait en commun. Maintenant en ce qui concerne l'étoffe de ce vêtement, tout ce qu'on peut en dire c'est qu'on dirait presque du feutre. Et les creux et bosses qu'y infligent les différentes torsions et saccades du corps subsistent, calmées celles-ci, un bon moment encore. Voilà pour le manteau. Je me raconterai des histoires sur les chaussures une autre fois, si j'y pense. Le chapeau, fièrement bombé, dur comme de l'acier, aux bords étroits et roulés, porte à l'occiput une large fente destinée probablement à faciliter la réception du crâne. Car manteau et chapeau ont ceci de commun, que si celui-ci est trop grand, celui-ci est trop petit. Et quoique ainsi fendus les bords fassent mâchoires de piège, néanmoins pour plus de sûreté une ficelle rattache ce chapeau au premier bouton du manteau en partant du haut, car, peu importe. Mais il ne resterait plus rien à dire sur la structure de ce chapeau que le plus important resterait à dire, je parle maintenant évidemment de sa couleur, dont tout ce qu'on peut dire c'est qu'en plein soleil elle accuse de faibles reflets chamois et gris perle et que sinon elle tire sur le noir, sans toutefois jamais en approcher réellement. Et cela n'aurait rien d'étonnant que ce chapeau ait appartenu naguère à un sportif quelconque, à un turfiste ou éleveur de béliers. À les considérer maintenant, non plus séparément, mais dans leurs rapports l'un avec l'autre, on est bientôt agréablement surpris, en voyant combien ce manteau et ce chapeau se marient bien, Et on se dit qu'après tout ils ont pu être achetés, l'un chez le tailleur, l'autre chez le chapelier, à la même époque, peut-être le même jour, par le même dandy, car ça existe les beaux hommes de six pieds et au-dessus et tout à l'avenant sauf la tête, petite et racée. Et cela fait plaisir de se voir encore une fois en présence d'un de ces immuables rapports aux termes s'avilissant de concert qui font presque qu'on se résigne, les jours de lassitude, j'allais dire à l'immortalité de l'âme, mais je ne vois pas le rapport. Mais pour passer maintenant à l'habillement proprement dit, sous-jacent et même intime, car

nous n'avons vu jusqu'à présent que celui de plein vent, des lieux publics, il est difficile de rien avancer avec assurance, pour le moment, à son sujet. Car Sapo – non, je ne peux plus l'appeler ainsi, et même je me demande comment j'ai pu supporter ce nom jusqu'à présent. Alors car, voyons, car Macmann, ça ne vaut guère mieux mais il n'y a pas de temps à perdre, car Macmann serait nu comme ver sous ce, cette houppe, qu'il n'en paraîtrait rien à la surface. L'ennuyeux, c'est qu'il ne bouge pas. Depuis le matin il est là et c'est maintenant le soir. Dans une heure il fera nuit. On remorque au port les derniers chalands, aux cheminées noires et rouges, chargés de fûts vides. L'eau berce déjà, éteint de son clapotis puis en larges flaques tremblantes étale à nouveau les lointaines flammes du couchant, orange, rose et vert. Il lui tourne le dos, mais le fleuve lui apparaît peut-être dans le cri affreux des mouettes que la nuit rassemble, dans des paroxysmes de famine, autour des bouches d'égout, en face de l'hôtel Bellevue. Oui, elles aussi, avant de gagner les hauts rochers nocturnes, s'enfièvent une dernière fois, au-dessus des ordures. Mais ce à quoi il fait face ce sont les gens, nombreux dans la rue à cette heure, leur journée terminée, toute la longue soirée devant eux. Les portes, celles des bureaux, celles des magasins, et les autres portes, en vomissent chacune son contingent. Les groupes ainsi rendus à la liberté restent un instant compacts, sur le trottoir, dans le ruisseau, comme étourdis, puis se disloquent, chaque être prenant le chemin qui lui est tracé. Et même ceux se sachant voués pour commencer à la même direction, car le nombre n'est pas grand, finalement, pour commencer, des chemins qu'on peut prendre, même ceux-là se saluent le plus souvent et se quittent, mais poliment, les uns se disant en retard peut-être, les autres prétextant une course à faire d'un autre côté, enfin n'importe quoi, ou bien sans explication aucune, car après tout chacun a ses habitudes et connaît celles des autres et combien peu on peut y compter. Et tant pis pour celui qui a envie, exceptionnellement, de faire un bout de chemin, dans la liberté, avec un semblable, peu importe lequel, à moins qu'il n'ait le bonheur, justement ce soir-là, à la sortie de l'atelier, du comptoir, de tomber sur un autre souffrant du même besoin. Alors, heureux, ils font quelques pas ensemble, puis se quittent, en se disant peut-être chacun à part soi, Maintenant il va se croire tout permis, ou une phrase plus courte probablement, et même inachevée, sur le modèle de celles dont seul on se repose des minuties de la vie en société. À cette heure donc, qui rouvre pour tant de gens la voie du repos et des distractions, les couples, dont la plupart se ramènent à une simple question d'intérêt érotique, sont peu

nombreux à côté des solitaires, sillonnant en tous sens les rues et carrefours, obstruant les approches des lieux de plaisir, accoudés aux parapets, adossés de loin en loin aux murs des bâtiments. Mais ils ne tardent pas à arriver là où ils sont attendus, les uns chez eux ou chez autrui, les autres dehors comme on dit, dans un lieu public ou à un endroit convenu, souvent dans une entrée ou sous un auvent, en prévision de la pluie. Et parmi ces derniers les premiers arrivés ne le sont le plus souvent que de peu, car ma foi tous se hâtent les uns vers les autres, sachant bref le temps qui leur reste pour dire tout ce qu'ils ont sur le cœur et l'estomac et pour faire les choses qu'ils ont à faire ensemble, celles qu'on ne peut faire seul. Les voilà donc encore pour quelques heures en sûreté. Puis ce sera le sommeil, le petit carnet qui a son petit crayon à lui, les adieux en bâillant. Il y en a même qui prennent un fiacre, afin de se rendre plus vite au rendez-vous ou, le bon temps terminé, de rentrer chez eux, ou à l'hôtel, où leur bon lit les attend. Alors on voit le cheval, tirant son petit stage entre un passé proche de cheval d'agrément, ou de course, ou de somme, ou de trait, chez des particuliers aisés, et l'abattoir. Il passe le plus clair de son temps à stationner, l'air accablé, la tête penchée aussi bas que le permettent les brancards et le harnais, c'est-à-dire jusqu'aux pavés presque. Mais la course le transforme, au début tout au moins, à cause peut-être des souvenirs qu'elle réveille, car le seul fait de courir et de tirer ne doit guère l'enchanter, dans de telles conditions. Mais lorsque les brancards se soulèvent, l'avertissant qu'on vient enfin de charger un client, ou qu'au contraire la dossière commence à lui rentrer dans l'échiné, suivant que le client s'est placé dans le sens de la marche ou dans celui peut-être encore plus reposant du recul, alors il dresse la tête, raidit les jarrets et prend un air presque content. On voit le cocher aussi, tout seul sur son siège à dix pieds du sol, les genoux couverts, quels que soient le temps et la saison, d'une couverture le plus souvent primitivement marron, la même précisément qu'il vient d'arracher de la croupe de sa bête. Il est en général furieux et violacé, à force peut-être d'attendre le voyageur, et la moindre course payante semble l'exciter jusqu'à la frénésie. De ses énormes mains exaspérées il tire sur les brides ou, se levant à moitié et se penchant en avant, les fait claquer avec colère tout le long de l'échiné. Et il lance aveuglément son équipage au plus fort des rues encombrées et obscures, la bouche pleine d'invectives. Mais le passager, ayant nommé l'endroit où il désire se rendre et se sachant aussi impuissant à agir sur le déroulement des événements que la case sombre qui le renferme, se laisse aller peut-être à l'agréable sentiment de s'être dégagé

de toute responsabilité, ou il songe à ce dont il s'approche, ou à ce dont il s'éloigne, en se disant, Ce ne sera pas toujours la même chose, et puis aussitôt, Mais ça a toujours été la même chose, car il n'y a pas quatre cents sortes de passagers. Ainsi ils se dépêchent, le cheval, le cocher et le passager, vers l'endroit assigné, par le chemin le plus court ou en faisant des détours, à travers la foule des autres mal placés. Et chacun a ses raisons, tout en se demandant de temps en temps ce qu'elles valent, et si ce sont les bonnes, pour aller là où il va plutôt qu'ailleurs, plutôt que nulle part, et le cheval à peine plus obscurément que les autres, et quoiqu'il ne saura souvent où il va qu'une fois rendu, et encore. Et si c'est bien la brune, un autre phénomène à retenir est le nombre de fenêtres et de vitrines qui s'allument un instant, à l'image presque du couchant, quoique cela dépende aussi de la saison. Mais pour Macmann, ouf, le revoilà, c'est bien un soir de printemps, un vent d'équinoxe rage le long des quais, bordés de part et d'autre du fleuve de hauts bâtiments rouges, dont beaucoup sont des entrepôts. Ou c'est peut-être un soir d'automne et ces feuilles qui tournoient dans l'air, venues d'on ne sait où, car ici il n'y a pas d'arbres, ne sont plus les premières de l'année, vertes à peine, mais des vieilles, qui ont connu les longues joies de l'été et ne sont plus bonnes maintenant qu'à faire de l'humus, maintenant que les hommes et les bêtes n'ont plus besoin d'ombre, au contraire, ni les oiseaux de nids où pondre et couvrir, et que même là où aucun cœur ne bat les arbres doivent noircir, quoiqu'il y en ait paraît-il qui restent toujours verts, on se demande pourquoi. Et à Macmann cela est sans doute égal que ce soit le printemps ou l'automne, à moins qu'il ne préfère l'été à l'hiver ou inversement, ce qui est peu probable. Mais on aurait tort de croire qu'il ne bougera jamais plus, ne changera jamais plus de place ni d'attitude, car il a encore toute la vieillesse devant lui, et puis ensuite cette sorte d'épilogue où l'on ne voit pas très bien de quoi il s'agit et qui ne semble pas ajouter grand'chose au déjà acquis ni lui enlever rien de sa confusion, mais qui a sans doute son utilité, comme on laisse sécher le foin avant de le rentrer. Il se lèvera donc, qu'il le veuille ou non, et gagnera par d'autres endroits un autre endroit, et de là par d'autres encore un autre encore, à moins qu'il ne revienne ici, où il semble ne pas trop se déplaire, mais rien n'est moins sûr, et ainsi de suite, ainsi de suite, pendant de longues années. Parce qu'afin de ne pas mourir il faut aller et venir, à moins d'avoir quelqu'un qui vous ravitaille sur place, comme moi. Et l'on peut rester deux, trois et même quatre jours sans bouger, mais qu'est-ce que c'est, quatre jours, lorsqu'on a la vieillesse devant soi, et puis les lenteurs de

l'évaporation, une paille. Il est vrai qu'on ne le sait pas encore, on croit ne tenir qu'à un fil, comme tout un chacun, mais ce n'est pas là que gîte le lièvre, qui gîte près des hommes. Car cela ne sert à rien d'ignorer ceci et cela, ou l'on sait tout ou l'on ne sait rien, et Macmann ne sait rien, seulement il ne veut considérer que son ignorance de certaines choses, de celles qui l'épouvantent entre autres, ce qui est humain, mais cela lui passera. Et c'est même un mauvais calcul, car le cinquième jour il faut se lever, et on se lève en effet, mais avec combien plus de peine que si l'on s'y était résigné la veille, ou encore mieux l'avant-veille, et pourquoi ajouter à sa peine, c'est un mauvais calcul, si tant est qu'on y ajoute vraiment, et ce n'est pas certain. Car le cinquième jour, lorsqu'il s'agit de se lever, on ne pense plus aux quatrième et troisième, on ne pense qu'au mal qu'on a, ayant à moitié perdu la tête. Et quelquefois on n'y arrive pas, je veux dire à se mettre debout, et on doit se traîner jusqu'au champ de légumes le plus proche, en se servant des touffes d'herbe et des aspérités du sol pour se traîner en avant, ou jusqu'aux fourrés de ronces, où il y a quelquefois de bonnes choses à manger, quoique acidifiantes, et qui ont sur les champs de légumes la supériorité que voici, que l'on peut s'y fourrer et s'y cacher, ce qui est malaisé parmi les pommes de terre par exemple, surtout au moment de leur maturité, et souvent on y dérange des animaux farouches ou apeurés, mais rarement méchants, aussi bien à plume qu'à poil, c'est une petite joie. Car ce n'est pas comme s'il avait les moyens de se procurer, en une seule journée, suffisamment de victuailles pour se maintenir en vie pendant trois semaines ou un mois, et qu'est-ce que c'est, un mois, à côté de la sénescence tout entière, sans parler du séchoir, une misère. Mais il ne les a pas, et il les aurait qu'il ne saurait en profiter, tant il se sent loin du lendemain. Et sans doute n'y croit-il plus, à force de l'avoir attendu en vain. Et il en est peut-être là de son instant où vivre est errer seul vivant au fond d'un instant sans bornes, où la lumière ne varie pas et où les épaves se ressemblent. Les yeux à peine plus bleus qu'un blanc d'œuf fixent l'espace devant eux, qui serait alors le plein calme éternellement des abîmes. Mais de loin en loin ils se referment, avec cette douce soudaineté des chairs qui se serrent, souvent sans colère, et se referment sur elles-mêmes. Alors on voit les vieilles paupières, rouges et fripées, qui semblent avoir du mal à se rejoindre, car il y en a quatre, deux pour chaque lachryme. Et c'est peut-être alors qu'il voit le ciel du vieux rêve, des croisières et de la terre aussi, et les spasmes des vagues dont nulle ne bouge sans que toutes les autres en bougent d'autant, et le mouvement si différent des hommes par exemple, qui ne sont

pas attachés les uns aux autres mais libres d'aller et venir, chacun à sa guise. Et ils ne s'en font pas faute et vont et viennent, dans le fracas de crécelle de leurs déclics de grands articulés, chacun de son côté. Et quand il y en a un qui meurt les autres continuent, comme si de rien n'était.

Je sens

Je sens que ça vient. Comment ça va, merci, ça vient. J'ai voulu en être sûr, avant de le noter. Scrupuleux jusqu'à la fin, voilà Malone, à cheval sur les cheveux. Sûr je veux dire de sentir que c'est pour bientôt, car je n'ai jamais douté que ça ne vienne tôt ou tard, sauf peut-être les jours où il me semblait que c'était déjà venu. Car j'ai beau me raconter des histoires, au fond je n'ai jamais cessé de me croire vivant de la vie de l'air de la terre, même les jours abondant en preuves du contraire. Bientôt, c'est-à-dire d'ici deux ou trois jours, pour parler comme lorsqu'on m'apprenait les noms des jours dont je m'étonnais qu'ils fussent si peu nombreux, et j'agitais mes petits poings en criant, Encore ! Encore ! et la signification des cadrans, et qu'est-ce que c'est, deux ou trois jours, en fin de compte, de plus ou de moins, une plaisanterie. Mais mine de rien, car il faut jouer perdant, pour bien se porter, et je n'ai qu'à continuer comme si je devais durer jusqu'à la Saint-Jean, car je me crois parvenu à ce qu'on appelle le mois de mai, je ne sais pourquoi, je veux dire pourquoi je m'y crois parvenu, car mai vient de Maia, merde, ça aussi je l'ai retenu, déesse de la croissance et de l'abondance, oui, je me crois arrivé dans la saison de la croissance et de l'abondance, c'est une simple croyance, de la croissance tout au moins, car l'abondance ne vient que plus tard, avec les récoltes. Donc du calme, du calme, c'est encore un leurre, je serai encore là à la Toussaint, au milieu des chrysanthèmes, non, là j'exagère, cette année je ne les entendrai pas chialer sur leurs charniers. Quand même, se sentir étalé à ce point, c'est tentant. Tout tire vers le large le plus proche, et mes pieds notamment, déjà en temps normal tellement plus loin de moi que tout le reste, de ma tête je veux dire, car c'est là où je me suis réfugié, pas d'erreur, mes pieds me font l'effet d'être à plusieurs lieues, et pour les

ramener jusqu'à moi, pour les soigner ou les nettoyer, il me semble que je n'aurais pas assez d'un mois, à dater du moment où je les aurais repérés. C'est curieux, je ne sens plus mes pieds, la sensation les ayant miséricordieusement quittés, et cependant je les sens hors de portée du télescope le plus puissant. Serait-ce là ce qu'on appelle avoir un pied dans la tombe ? Et tout à l'avenant, car s'il ne s'agissait que d'un phénomène local je ne l'aurais pas remarqué, n'ayant été toute ma vie qu'une suite ou plutôt une succession de phénomènes locaux, sans que cela ait jamais rien donné. Mais mes doigts aussi écrivent sous d'autres latitudes, et l'air qui respire à travers mon cahier et en tourne les pages à mon insu, quand je m'assoupis, de sorte que le sujet s'éloigne du verbe et que le complément vient se poser quelque part dans le vide, cet air n'est pas celui de cette avant-dernière demeure, et c'est bien ainsi. Et sur mes mains c'est peut-être la moire d'une ombre de feuilles et de fleurs et des taches claires d'un soleil oublié. Maintenant mon sexe, je veux dire le tube lui-même, et spécialement le bout, par où giclaient quand j'étais puceau des paquets de foutre qui venaient me frapper en plein visage, l'un après l'autre, mais si rapprochés qu'on aurait dit un seul jet continu, le temps que ça durait, et par où doit passer encore un peu de pisse de temps en temps, sinon je serais mort d'urémie, je ne compte plus le voir à l'œil nu, non que j'y tiens, je l'ai assez vu, nous nous sommes assez regardés, l'œil dans l'œil, mais c'est pour vous dire. Mais ce n'est pas encore tout et il n'y a pas que mes extrémités qui s'en vont, chacune suivant son axe, loin de là. Car mon cul, par exemple, qu'on ne peut accuser d'être la fin de quoi que ce soit, à moins qu'on ne veuille y voir le bout des lèvres, s'il se mettait à chier à l'heure qu'il est, ce qui m'étonnerait, je crois vraiment qu'on verrait les copeaux sortir en Australie. Et si je devais me mettre encore une fois debout, ce dont Dieu me préserve, je remplirais une bonne partie de l'univers, il me semble, oh pas plus qu'allongé, mais ça se remarquerait davantage. Car je l'ai toujours remarqué, le meilleur moyen de ne pas se faire remarquer c'est de s'aplatir et de ne plus bouger. Et voilà, moi qui ai toujours cru que j'irais en me ratatinant, jusqu'à finir par pouvoir être enterré dans un écrin à bijou presque, voilà que je me dilate. Ou c'est que l'essentiel, pour parler comme Jackson, est devenu si minime que le fortuit lui paraît sans bornes, et par l'essentiel je dois entendre cette minuscule tête de lard, enfouie quelque part dans ma vraie tête je crois, qui ne s'est pas inclinée encore, dans les décombres de ma tête inclinée, et elle est minuscule en effet, quoique je ne voie pas ce que l'essentiel et le fortuit viennent faire là-dedans, je ne

comprends pas, et c'est peut-être celui-ci qui s'est réduit aux dimensions d'un ocelle de noctuelle et l'autre l'énormité éparse dans l'ombre, c'est peut-être ça que j'aurais dû dire. Peu importe, l'essentiel, nous y revoilà, c'est que malgré mes histoires je continue à tenir dans cette chambre, appelons ça une chambre, ça j'y tiens, et je suis tranquille, j'y tiendrai le temps qu'il faudra. Et si jamais j'arrive à crever ce ne sera pas dans la rue, ni à l'hôpital, mais ici, au milieu de mes possessions, à côté de cette fenêtre dont je me dis quelquefois que c'est du trompe-l'œil, comme le plafond de Tiepolo à Wurzburg, quel touriste j'ai dû être, même le tréma m'est resté, mais ce n'est pas un vrai tréma. Si seulement je pouvais en être sûr, je parle maintenant à nouveau de mon lit de mort. Et cependant que de fois j'ai vu, en regardant par la porte, cette vieille tête sortir, à hauteur de genou, car je pèse lourd, étant ossu, et puis la porte est basse, de plus en plus basse à mon avis. Et chaque fois elle cogne contre le chambranle, car je suis grand et le palier est petit, et celui qui porte mes pieds ne peut attendre, pour s'engager dans l'escalier, que j'y sois tout entier, sur le palier je veux dire, mais il doit commencer à tourner avant, afin de ne pas rentrer dans le mur, dans le mur du palier je veux dire. De sorte que ma tête cogne contre le chambranle, c'est fatal. Et cela lui est égal, à ma tête, au point où elle en est, mais celui qui la porte crie, Eh Bob doucement ! par respect peut-être, car il ne me connaît pas, il ne m'a pas connu, ou par crainte de se faire mal aux doigts. Pan ! Doucement ! Vas-y ! La porte ! Et voilà la chambre vacante enfin et en mesure, après désinfection, car sait-on jamais, de recevoir une famille nombreuse ou un couple de tourtereaux. Oui, c'est arrivé déjà, on attend seulement le moment de s'en servir, voilà ce que je me dis. Mais je me dis tant de choses, qu'y a-t-il de vrai dans ce babil ? Je ne sais pas. Je crois seulement que je ne peux rien dire qui ne soit vrai, je veux dire qui ne me soit déjà arrivé, ce n'est pas la même chose mais ça ne fait rien. Oui, c'est ce que j'aime en moi, enfin une des choses que j'aime, le don de pouvoir dire *Up the Republic !* par exemple, ou Chérie ! sans avoir à me demander si je n'aurais pas mieux fait de me taire ou de dire autre chose, oui, je n'ai pas à réfléchir, ni avant ni après, je n'ai qu'à ouvrir la bouche pour qu'elle témoigne de ma vieille histoire et du long silence qui m'a rendu muet, de sorte que tout se passe dans un grand silence. Et si jamais je me tais c'est qu'il n'y aura plus rien à dire, même si tout n'est pas dit, même si rien n'a été dit. Mais laissons là ces questions morbides et revenons à celle de mon décès, d'ici deux ou trois jours si j'ai bonne mémoire. À ce moment-là c'en sera fait des Murphy, Mercier, Molloy,

Moran et autres Malone, à moins que ça ne continue dans l'outre-tombe. Mais pas de midi à vingt-trois heures, défunçons d'abord, après nous aviserons. Combien de personnes ai-je tuées, en les frappant sur la tête ou en y foutant le feu. Pris ainsi au dépourvu je n'en vois plus que quatre, des inconnus, je n'ai jamais connu personne. J'ai envie de voir, comme cela m'arrivait autrefois, n'importe quoi, une de ces choses que je n'aurais pu imaginer. Il y avait le vieux aussi, à Londres je crois, revoilà Londres, je lui ai tranché la gorge avec son rasoir. Ça fait cinq. Il me semble qu'il avait un nom, celui-là. Oui, il me faudrait maintenant un peu d'imprévu, en couleur autant que possible, ça me ferait du bien. Car je ne ferai plus peut-être qu'un seul voyage, dans les longues galeries que je connais, avec mes petits soleils et lunes que j'accroche et mes poches pleines de cailloux pour représenter les hommes et leurs saisons, plus qu'un seul, c'est ce que je me souhaite. Puis reviendrai ici, à moi, c'est vague, pour ne plus me quitter, plus me demander ce que je n'ai pas. Nous reviendrons tous peut-être, réunis, pour ne plus nous quitter, plus nous espionner, dans cette sale petite chambre, blanchâtre et voûtée comme creusée dans l'ivoire, et quel ivoire, on dirait un vieux chicot. Ou je reviendrai seul, aussi seul qu'en m'en allant, mais je n'y compte pas, je les entends d'ici, criant après moi dans les couloirs, trébuchant dans les gravats, me suppliant de les emmener. Voilà qui est décidé. J'ai juste le temps, si j'ai bien calculé, et si j'ai mal calculé tant mieux, je ne demande pas mieux, d'ailleurs je n'ai rien calculé, je ne demande rien non plus. Juste le temps d'aller faire un dernier tour, de revenir et de faire tout ce que j'ai à faire ici, car j'ai encore à faire ici, je ne sais plus quoi par exemple, ah oui, mettre de l'ordre dans mes possessions, et puis encore autre chose, je ne sais plus, mais ça me reviendra, au moment voulu. Seulement avant de partir j'aimerais bien trouver un trou dans le mur, derrière lequel il se passe des choses si extraordinaires, sans cesse, et souvent en couleur. Un dernier petit coup d'œil et il me semble que je partirais content comme pour – j'allais dire Cythère, décidément il est temps que ça s'arrête. Après tout cette fenêtre est ce que je veux qu'elle soit, jusqu'à un certain point, c'est ça, ne te compromets pas. Je remarque tout d'abord qu'elle s'est singulièrement arrondie, jusqu'à ressembler presque à un œil-de-bœuf, ou à un hublot. Ça ne fait rien, du moment qu'il y a quelque chose de l'autre côté. Je vois d'abord la nuit, ce qui m'étonne, je me demande pourquoi, parce que je veux être étonné, encore une fois. Car chez moi il ne fait pas nuit, je le sais, ici il ne fait jamais nuit, quoi que j'aie pu dire, mais il fait souvent moins clair qu'en ce

moment, tandis que là dehors c'est la pleine nuit, avec peu d'étoiles, mais suffisamment pour indiquer que ce ciel noir est bien celui des hommes et non pas tout simplement peint sur la vitre, car ça tremble, à la façon des vraies étoiles, ce qui ne serait pas le cas si c'était peint. Et comme si cela ne suffisait pas pour m'assurer qu'il s'agit vraiment du dehors, voilà que la fenêtre d'en face s'allume, ou que je me rends compte qu'elle est allumée, car je ne suis pas de ceux qui peuvent tout embrasser d'un seul coup d'œil, mais je dois regarder longuement et laisser aux choses le temps de faire le long chemin qui me sépare d'elles. Et c'est là en effet un hasard heureux et de bon augure, à moins que ce ne soit une chose faite exprès pour me bafouer, car j'aurais pu ne rien trouver de mieux, pour m'aider à partir de cet endroit encore au monde mal fermé, que le ciel nocturne où rien ne se passe, bien qu'il soit plein de tumulte et de violence. Ou alors il faut avoir toute la nuit devant soi, pour suivre les lentes chutes et montées des autres mondes, quand il y en a, ou pour attendre les météores, et moi je n'ai pas toute la nuit devant moi. Et cela ne m'intéresse pas de savoir s'ils se sont levés avant l'aube ou s'ils ne se sont pas encore couchés ou s'ils se sont levés au milieu de la nuit avec l'intention peut-être de se recoucher et de dormir, dès qu'ils auront fini, et cela me suffit de les voir debout l'un contre l'autre derrière le rideau, qui est sombre, de sorte que c'est une lumière sombre, si l'on peut dire, et qui leur fait une ombre peu nette, car ils sont collés si étroitement l'un contre l'autre qu'on dirait un seul corps et par conséquent une seule ombre. Mais quand ils chancellent je vois bien qu'ils sont deux, ils ont beau se serrer désespérément, on voit bien que c'est deux corps distincts et séparés, chacun enfermé dans ses frontières, et qui n'ont pas besoin l'un de l'autre pour aller et venir et se maintenir en vie, car ils s'y suffisent largement, chacun pour soi. Ils ont peut-être froid, pour qu'ils se frottent ainsi, car la friction entretient la chaleur et la fait revenir quand elle est partie. Tout cela est joli et curieux, cette grosse chose compliquée faite de plusieurs qui chancelle et se balance, car ils sont peut-être trois, mais plutôt pauvre en couleur. Mais la nuit doit être chaude, car voilà que le rideau se soulève et qu'éclate tout un bouquet de couleurs charmantes, rose pâle et blancheur de chair, puis un rose plus vif qui doit provenir d'un vêtement, et aussi de l'or que je n'ai pas le temps de m'expliquer. Ils n'ont donc pas froid, pour pouvoir se tenir en si légère tenue en plein courant d'air. Ah que je suis stupide, je vois ce que c'est, ils doivent être en train de s'aimer, ce doit être comme ça qu'on fait. Bon, ça m'a fait du bien. Je vais voir si le ciel est toujours là, puis je m'en vais. Ils sont tout

contre le rideau maintenant, ils ne bougent plus. Est-ce possible qu'ils aient fini déjà ? Ils se sont aimés debout, comme les chiens. Ils vont pouvoir bientôt se quitter. Ou ils ne font peut-être que souffler, avant de s'attaquer au gros morceau. En avant, en arrière, que ça doit être bon. Ils ont l'air de souffrir. Allez, assez, adieu.

Surpris par la pluie loin de tout abri Macmann s'arrêta et se coucha, en se disant, La surface ainsi collée au sol restera sèche, alors que debout je me ferais uniformément mouiller partout, comme si la pluie était une simple question de gouttes-heure, comme l'électricité. Il se prosterna donc, après un moment d'hésitation, car il aurait pu tout aussi bien se mettre en supination ou, coupant la poire en deux, sur l'un des deux flancs. Mais il lui semblait que la nuque et le dos jusqu'aux lombes étaient moins fragiles que la poitrine et le ventre, ne se rendant pas compte, pas plus que s'il avait été un cageot de tomates, que toutes ces parties sont intimement et même indissolublement liées les unes aux autres, jusqu'à ce que mort s'ensuive bien sûr, et à bien d'autres encore dont il n'avait pas la moindre conception, et qu'une goutte d'eau mal à propos sur le coccyx par exemple peut provoquer des spasmes du risorius durant des années, comme cela se voit lorsque, ayant traversé un marécage à pied, on se met tout simplement à tousser et à éternuer, sans rien sentir aux jambes sinon une sorte de bien-être, dû peut-être à l'action de l'eau de tourbe. C'était une pluie lourde, froide et verticale, ce qui faisait supposer à Macmann qu'elle serait brève, comme s'il y avait un rapport entre la violence et la durée, et qu'il allait pouvoir se lever dans dix minutes un quart d'heure, le devant poussiéreux. C'est là en effet le genre d'histoire qu'il s'est raconté toute sa vie, en se disant, Il est impossible que ça continue encore longtemps. C'était une heure quelconque de l'après-midi, impossible de savoir laquelle, il y avait des heures et des heures déjà que durait ce jour blafard, c'était donc l'après-midi, très probablement, très. L'air immobile, sans être froid comme en hiver, semblait sans promesse ni souvenir de tiédeur. Incommodé par l'eau qui remplissait son chapeau, en passant par la fente, Macmann l'enleva et le posa sur sa tempe, c'est-à-dire tourna la tête et coucha sa joue contre la terre. Ses mains serraient, au bout des bras écartés, chacune une touffe d'herbe, avec autant d'énergie que s'il avait été plaqué

contre la paroi d'une falaise. Continuons cette description. La pluie lui pilonnait le dos avec un bruit de tambour d'abord, mais bientôt de lessive, comme lorsqu'on fait danser le linge dans la lessiveuse, avec un bruit de glouglou et de succion, et il percevait fort bien et avec intérêt combien différemment, au point de vue sonore, la pluie tombait sur lui et sur la terre, car il avait l'oreille, qui est sur le même plan que la joue ou presque, collée contre la terre, ce qui est rare, par temps de pluie, et il entendait cette sorte de lointain rugissement de la terre qui boit et les soupirs de l'herbe ployée et ruisselante. L'idée de châtiment se présenta à son esprit, coutumier à vrai dire de cette chimère et impressionné probablement par la posture du corps et par les doigts crispés comme dans la souffrance. Et sans savoir exactement quelle était sa faute il sentait bien que vivre n'en était pas une peine suffisante ou que cette peine était en elle-même une faute, appelant d'autres peines, et ainsi de suite, comme s'il pouvait y avoir autre chose que de la vie, pour les vivants. Et il se serait sans doute demandé s'il fallait vraiment être coupable pour être puni, sans le souvenir qu'il avait, de plus en plus accablant, d'avoir consenti à vivre dans sa mère, puis à la quitter. Mais là non plus il ne pouvait voir sa vraie faute, mais plutôt encore une peine, qu'il n'avait pas su mener à bien et qui loin de l'avoir lavé de sa faute n'avait fait que l'y enfoncer plus avant. Et à vrai dire peu à peu les idées de faute et de peine s'étaient confondues dans son esprit comme font souvent celles de cause et d'effet chez ceux qui pensent encore. Et c'était souvent en tremblant qu'il souffrait et en se disant, Ça va me coûter cher. Mais ne sachant comment s'y prendre, pour penser et pour sentir convenablement, il se mettait sans raison à sourire, comme maintenant, comme alors, car il y a loin déjà de cet après-midi, de mars peut-être, ou de novembre peut-être, non, d'octobre plutôt, où la pluie le surprit, loin de tout abri, à sourire et à remercier de cette pluie battante et de la promesse qu'il y voyait d'étoiles un peu plus tard, pour éclairer son chemin et lui permettre de s'orienter, au cas où il en aurait envie. Car il ne savait pas très bien où il était, sauf qu'il était dans la plaine, et que la montagne n'était pas loin, ni la mer ni la ville, et qu'il lui suffirait d'une poussière de clarté et de quelques étoiles fixes pour pouvoir s'approcher sensiblement de l'une, ou de l'autre, ou de la troisième, ou pour se maintenir dans la plaine, selon ce qui aurait été décidé. Car pour se maintenir là où il arrive qu'on se trouve il faut de la clarté aussi, à moins de tourner en rond, ce qui est pour ainsi dire impossible dans l'obscurité, ou de s'arrêter net et de ne plus bouger, jusqu'à ce que la lumière revienne, et alors on meurt de froid, à moins qu'il ne fasse

pas froid. Mais Macmann aurait été plus qu'humain, après quarante ou quarante-cinq minutes d'attente confiante, voyant que la pluie tombait toujours aussi fort et que le jour s'en allait enfin, s'il n'avait pas commencé à s'en vouloir de ce qu'il avait fait, c'est-à-dire de s'être allongé par terre au lieu d'avoir poursuivi son chemin, en ligne droite autant que possible, dans l'espoir de tomber tôt ou tard sur un arbre ou sur des ruines. Et au lieu de s'étonner de cette pluie si violente et si longue, il s'étonnait de ne pas avoir compris, dès les premières gouttelettes, qu'il allait longuement et violemment pleuvoir, et qu'il ne fallait pas s'arrêter et s'étendre, mais au contraire continuer tout droit devant soi, aveuglément, en pressant autant que possible le pas, car il n'était qu'humain, que fils et petit-fils d'humains. Mais entre lui et ces hommes sévères et graves, à barbe d'abord, ensuite à moustache, il y avait cette différence, que sa semence à lui n'avait jamais fait de mal à personne. Il ne tenait donc à son espèce que du côté de ses ascendants, qui tous étaient morts, en croyant s'être perpétués. Et le mieux vaut tard que jamais, qui permet aux vrais hommes, aux vrais chaînon, de reconnaître leur erreur, de s'en relever et de se hâter vers la suivante, n'était pas à la portée de Macmann, à qui il semblait quelquefois qu'il n'aurait pas assez de l'éternité pour se traîner et se vautrer dans sa mortalité. Et sans aller jusque-là, qui a assez attendu attendra toujours, et passé un certain délai il ne peut plus rien arriver, ni venir personne, ni y avoir autre chose que l'attente se sachant vaine. C'était peut-être son cas. Et quand on meurt (par exemple), c'est trop tard, on a trop attendu, on ne vit plus assez pour pouvoir s'arrêter. Il en était peut-être là. Mais on dirait que non, quoique les actes ne comptent guère, je le sais, je le sais, ni ce qui passe par la tête. Oui, on dirait vraiment que non. Car s'étant reproché ce qu'il avait fait, et son erreur monstrueuse d'appréciation, au lieu de se lever et de se remettre en mouvement il se retourna sur le dos, ce qui offrit tout son devant au déluge. Et ce fut alors qu'apparurent clairement ses cheveux pour la première fois depuis ses marches nu-tête dans sa riante campagne natale, son chapeau étant resté à la place que sa tête venait de quitter. Car lorsque, étant couché à plat ventre dans un endroit sauvage et pour ainsi dire sans limites, on se retourne sur le dos, alors il y a déplacement latéral de tout le corps, et de la tête avec le reste, à moins qu'on ne fasse exprès de l'éviter, et la tête vient se poser à x pouces approximativement de là où elle était, x étant la largeur des épaules en pouces, car la tête se trouve au beau milieu des épaules. Mais si l'on se trouve dans un lit étroit, je veux dire juste assez large pour vous recevoir, un grabat

quoi, alors on a beau se retourner sur le dos, et puis sur le ventre, et ainsi de suite, la tête reste toujours à la même place, à moins qu'on ne fasse exprès de l'incliner, à droite, à gauche, et il y a sans doute des gens qui se donnent cette peine, dans l'espoir de trouver un peu de fraîcheur. Il essaya de regarder cette masse noirâtre et ruisselante qui était tout ce qu'il restait de l'air et du ciel, mais la pluie lui fit mal aux yeux et les lui ferma. Alors il ouvrit la bouche et resta longtemps ainsi, la bouche ouverte et les mains aussi, et aussi loin que possible l'une de l'autre. Car, chose curieuse, on a moins tendance à s'accrocher au sol lorsqu'on est sur le dos que lorsqu'on est sur le ventre, voilà une remarque curieuse et qui pourrait se prêter à de fertiles développements.

Et comme une heure plus tôt il avait remonté ses manches afin de pouvoir s'agripper bien solidement à l'herbe, de même alors il les remonta à nouveau, pour sentir la pluie lui marteler les paumes, qu'on appelle aussi les creux de la main, ou les plats, ça dépend. Et au beau milieu – mais j'allais oublier la chevelure, qui au point de vue couleur était alors au blanc à peu près ce qu'au noir était la teinte de l'heure et au demeurant extrêmement longue par derrière et de chaque côté. Et par un temps sec et venteux elle serait allée folâtrer dans l'herbe à la manière presque de l'herbe elle-même. Mais la pluie la plaquait au sol et la malaxait avec l'herbe et la terre dans une sorte de pâte boueuse, pas une pâte boueuse, une sorte de pâte boueuse. Et au beau milieu de sa souffrance, car on ne reste pas si longuement dans une posture pareille sans en être incommodé, il se mit à souhaiter que la pluie ne cesse jamais ni par voie de conséquence sa souffrance ou douleur, car c'était la pluie qui le faisait souffrir presque certainement, la station allongée n'ayant en soi rien de particulièrement déplaisant, comme s'il existait un rapport entre ce qui souffre et ce qui fait souffrir. Car la pluie pouvait s'arrêter sans qu'il cesse de souffrir, comme il pouvait cesser de souffrir sans que pour autant la pluie s'arrête. Et cette importante demi-vérité, il l'entrevoyait peut-être déjà. Car tout en regrettant de ne pas pouvoir passer le temps qu'il lui restait à vivre (et qui en aurait été agréablement abrégé) sous cette pluie pesante, froide (sans être glaciale) et perpendiculaire, tantôt prosterné et tantôt renversé, il n'était pas loin de se demander s'il ne se trompait pas en croyant souffrir à cause d'elle, et si en réalité sa gêne n'avait pas de tout autres causes. Car cela ne suffit pas aux gens de souffrir, mais il leur faut la chaleur et le froid, la pluie et son contraire qui est le beau temps, et avec cela l'amour, l'amitié, la peau noire et l'insuffisance sexuelle et peptique par exemple, bref les fureurs et

démences trop nombreuses heureusement pour être dénombrées du corps y compris le crâne et de ses cadres, je me demande ce que ça veut dire, tel le pied bot, afin qu'ils puissent savoir très précisément ce que c'est qui ose empêcher leur bonheur d'être sans mélange. Car c'est là une chose qu'on supporte difficilement d'ignorer. Et on a même vu des rigoristes n'avoir eu de cesse qu'ils n'eussent déterminé si leur sarcome était au pylore ou si au contraire il n'était pas plutôt au duodénum. Mais ce sont là des envolées dont Macmann n'avait pas encore les ailes, et c'était même une créature plutôt terre à terre de son naturel, et peu faite pour la raison pure, surtout dans les circonstances où nous avons eu le bonheur de le circonscrire. Et à vrai dire il était de par son tempérament plus près des reptiles que des oiseaux et pouvait subir sans succomber des mutilations massives, se sentant mieux assis que debout et couché qu'assis, de sorte qu'il se couchait et s'asseyait au moindre prétexte et ne se levait pour repartir que lorsque le *struggle for life* ou élan vital lui mettait le feu au cul. Et une bonne partie de son existence a dû se passer dans une immobilité de pierre, pour ne pas dire les trois quarts, et même les quatre cinquièmes, immobilité de surface dans les premiers temps mais qui gagna peu à peu je ne dirai pas les œuvres vives mais tout au moins la sensibilité et l'entendement. Et il faut croire qu'il reçut en partage de ses nombreux aïeux, par le truchement de son papa et de sa maman, par un heureux hasard et entre autres avantages bien entendu, un système végétatif à toute épreuve, pour avoir atteint l'âge qu'il vient d'atteindre, et qui n'est qu'une plaisanterie à côté de l'âge qu'il atteindra, c'est moi qui me le dis, sans pépin sérieux, je veux dire de nature à le rayer séance tenante du nombre des mourants. Car personne ne lui est jamais venu en aide, pour l'aider à éviter les épines et pièges qui jonchent la voie de l'innocent, mais il n'a jamais disposé que de ses propres forces et moyens pour aller du matin au soir et puis du soir au matin sans blessure mortelle. Et notamment il n'a jamais reçu que fort peu de dons, et de fort peu d'importance, en espèces sonnantes, ce qui n'aurait pas tiré à conséquence s'il avait su s'en procurer, à la sueur de son front ou en se servant de son intelligence. Mais ayant reçu la commission par exemple de biner un carré de jeunes carottes par exemple, ou de radis, au tarif de trois ou même de six pence l'heure, il lui arrivait couramment de tout arracher, par distraction, ou sous l'empire de je ne sais quel furieux besoin qui lui prenait à la vue des légumes, et même des fleurs, et qui l'aveuglait littéralement à son véritable intérêt, le besoin de faire place nette et de ne plus avoir sous les yeux qu'un peu de terre marron débarrassée

de ses parasites, c'était souvent plus fort que lui. Ou sans aller jusque-là, tout se brouillait simplement devant ses yeux, il ne distinguait plus les végétaux destinés à l'embellissement du foyer ou à l'alimentation des hommes et des bêtes d'entre les mauvaises herbes dont on dit qu'elles ne servent à rien, mais qui doivent avoir leur utilité elles aussi, pour que la terre les favorise tant, tel le chiendent cher aux chiens et dont les hommes à leur tour sont arrivés à tirer une tisane, et l'outil lui tombait des mains. Et même les humbles travaux de voirie auxquels il s'était plus d'une fois attaqué, en se disant qu'il était peut-être un boueux qui s'ignorait, ne lui réussissaient guère mieux. Et il était lui-même obligé de convenir que là où il avait balayé ça avait l'air encore plus sale à son départ qu'à son arrivée, comme si un démon l'avait poussé à se servir de son balai, de sa pelle et de sa brouette, tous mis gracieusement à sa disposition par la municipalité, pour aller chercher les ordures là où le hasard les avait dérobées à la vue des contribuables et pour les ajouter ainsi récupérées à celles déjà visibles et qu'il avait pour mission de faire disparaître. De sorte qu'en fin de journée, tout le long du secteur qui lui avait été confié, on voyait les pelures d'orange et de banane, mégots, papiers innommables, crottes de chien et de cheval et autres immondices, concentrés avec soin le long des trottoirs ou ramenés avec diligence vers le haut de la chaussée, dans le but apparemment d'inspirer aux passants le plus de dégoût possible et de provoquer le maximum d'accidents, dont des mortels, par glissade. Et cependant il s'était sincèrement efforcé de donner satisfaction, en observant la façon de faire de ses collègues plus expérimentés, et en s'y conformant. Mais tout se passait comme si vraiment il n'était pas maître de ses mouvements et ne savait ce qu'il faisait, pendant qu'il le faisait, ni ce qu'il avait fait, une fois qu'il l'avait fait. Car il fallait qu'on lui dise, Mais regardez donc ce que vous avez fait, en lui mettant pour ainsi dire le nez dedans, sinon il ne s'en rendait pas compte, et croyait avoir procédé comme n'importe quel homme de bonne volonté aurait procédé à sa place, et être arrivé à peu près au même résultat, malgré son manque d'expérience. Par contre les menus services qu'il se rendait à lui-même, comme lorsque par exemple il avait à remplacer un de ses bâtons-boutons, qui n'avaient pas la vie longue, étant pour la plupart en bois et soumis à toutes les rigueurs de la zone tempérée, il en avait vraiment le chic comme on dit, et cela en l'absence du moindre outillage. Et une grande partie de son existence, c'est-à-dire de la moitié ou du quart de son existence comportant des mouvements plus ou moins coordonnés du corps, il l'avait passée à ces petits travaux non

rémunérés de confection et de réfection souvent d'une certaine ingéniosité. Car il le fallait s'il voulait continuer à aller et venir, et à vrai dire il n'y tenait pas outre mesure, mais il le fallait, pour des raisons obscures et connues qui sait de Dieu seul, quoique à vrai dire Dieu ne semble pas avoir besoin de raisons pour faire ce qu'il fait et pour omettre ce qu'il omet, au même degré que ses créatures. Mais sait-on jamais. Tel semblait être Macmann, vu sous un certain angle, incapable de biner sans tout dévaster un parterre de pensées ou de soucis, et avec cela sachant consolider ses bottines avec de l'écorce de saule et des liens d'osier, afin de pouvoir aller et venir de temps en temps sur la terre sans trop se blesser aux cailloux, aux épines et aux morceaux de verre provenant de l'incurie ou de la méchanceté des hommes, en maugréant à peine, car il le fallait. Car il ne savait pas faire attention à son chemin et y choisir les endroits où poser l'un après l'autre les pieds (ce qui lui aurait permis d'aller pieds nus). Et il l'aurait su que cela ne lui aurait pas servi à grand'chose, tant il était peu maître de ses mouvements. Et à quoi bon viser les endroits moussus et lisses lorsque le pied tombe à côté, sur les silex et les tessons, ou s'enfonce jusqu'au genou dans les bouses. Mais pour passer maintenant à un autre ordre de considérations, il est peut-être loisible de souhaiter à Macmann, puisque souhaiter ne coûte rien, éventuellement une paralysie généralisée épargnant à la rigueur les bras si cela est concevable, dans un endroit imperméable autant que possible au vent, à la pluie, aux bruits, au froid, aux grandes chaleurs comme au VII^e siècle et à la lumière du jour, avec un ou deux édredons à toutes fins utiles et une âme charitable mettons hebdomadaire chargée de pommes au couteau et de sardines à l'huile destinées à reculer jusqu'aux extrêmes limites du possible l'échéance fatale, ce serait épatant. Mais en attendant, le fait de s'être retourné sur le dos n'ayant nullement atténué la violence de la pluie, Macmann se mit enfin à s'agiter, en se jetant à droite et à gauche comme sous l'empire de la fièvre, en se déboutonnant et se reboutonnant, et finalement en tournant sur lui-même toujours dans le même sens, peu importe lequel, avec un court arrêt après chaque révolution d'abord, puis sans plus s'arrêter. Et en principe son chapeau aurait dû le suivre, attendu qu'il était attaché au manteau, et la ficelle aurait dû s'entortiller autour de son cou, mais il n'en fut rien, car la théorie est une chose et la réalité une autre, et le chapeau restait là où il était, je veux dire à sa place, comme une chose abandonnée. Mais il viendrait peut-être un jour un jour de grand vent qui le verrait, sec et léger à nouveau, courir et bondir sur la plaine et arriver ainsi jusqu'aux abords de la ville ou de l'océan,

mais pas forcément. Maintenant ce n'était pas la première fois que Macmann se roulait par terre, mais il l'avait toujours fait sans arrière-pensée locomotive. Tandis qu'alors, tout en s'éloignant de l'endroit où la pluie l'avait surpris, loin de tout abri, et qui continuait grâce au chapeau à trancher sur l'espace environnant, il comprit qu'il avançait avec régularité et même une certaine rapidité, selon l'arc d'un cercle gigantesque probablement, car il se supposait une extrémité plus lourde que l'autre, sans savoir laquelle, mais de peu. Et tout en roulant il conçut et polit le projet de continuer à rouler toute la nuit s'il le fallait, ou tout au moins tant que ses forces ne l'auraient pas abandonné, et de s'approcher ainsi des confins de cette plaine qu'à vrai dire il ne lui tardait nullement de quitter, mais qu'il quittait néanmoins, il le savait. Et sans ralentir son allure il se prit à rêver d'un pays plat où il n'aurait jamais plus à se lever ni à se maintenir debout en équilibre, d'abord sur le pied droit par exemple, ensuite sur le pied gauche, et où il pourrait aller et venir et de cette façon survivre, à la manière d'un grand cylindre doué d'intelligence et de volonté. Et sans se laisser aller exactement à des projets d'avenir, car cela

Vite, vite mes possessions. Du calme, du calme, deux fois, j'ai le temps, tout le temps, comme d'habitude. Mon crayon, mes deux crayons, celui dont il ne reste plus entre mes énormes doigts que la mine, sortie entièrement du bois, et l'autre, long et rond, dans le lit quelque part, que je tenais en réserve, je ne vais pas le chercher, je sais qu'il est là, si j'ai le temps quand j'aurai fini je le chercherai, si je ne le trouve pas je ne l'aurai pas, j'apporterai le correctif, avec l'autre, s'il en reste. Du calme, du calme. Mon cahier, je ne le vois pas, mais je le sens dans ma main gauche, je ne sais pas d'où il vient, je ne l'avais pas en arrivant ici, mais je sens qu'il est à moi. C'est ça, comme si j'avais soixante ans. Le lit serait donc à moi aussi, et la petite table, le plat, les vases, l'armoire, les couvertures. Que non, rien de tout cela n'est à moi. Mais le cahier est à moi, je ne peux pas expliquer. Les deux crayons donc, le cahier et puis le bâton, que je n'avais pas non plus en venant ici, mais que je considère comme m'appartenant. J'ai dû le décrire déjà. Je suis calme, j'ai le temps, mais je décrirai le moins possible. Il est dans le lit avec moi, sous les couvertures, autrefois je m'y frottais en me disant, C'est une petite femme.

Mais il est si long qu'il sort de dessous l'oreiller et s'en va finir loin derrière moi. Je continue de mémoire. Il fait noir. Je vois à peine la fenêtre. Elle doit laisser passer la nuit à nouveau. J'aurais le temps de pêcher dans mes affaires, de les ramener jusqu'au lit une à une ou plusieurs à la fois, accrochées les unes aux autres comme cela arrive souvent aux choses abandonnées, que je n'y verrais rien. Et j'en ai en effet le temps peut-être, faisons comme si j'en avais le temps, mais n'en faisons rien. Mais il ne doit pas y avoir longtemps que j'ai tout revu et contrôlé, par un temps plutôt clair, en prévision de cette heure. Mais depuis j'ai dû tout oublier. Non, pas tout, il est rare qu'on oublie tout. Une aiguille piquée dans deux bouchons, afin qu'elle ne me pique pas moi, car si la pointe pique moins que le chas, non, ça ne va pas, car si la pointe pique plus que le chas, le chas pique aussi, ça ne va pas non plus. Autour de la tige, visible entre les deux bouchons, s'enroule encore un peu de fil noir. C'est un joli petit objet, comme un – non, il ne ressemble à rien. Mon fourneau de pipe, bien que je ne me sois jamais servi d'une pipe à tabac. J'ai dû le trouver quelque part, par terre, au cours d'un déplacement. Il était là, dans l'herbe, jeté parce qu'il ne pouvait plus servir, le tuyau s'étant cassé net, voilà que ce détail me revient, là où il s'enfile dans le fourneau. On aurait pu réparer cette pipe, mais on a dû se dire, Bah, je m'en achèterai une autre. Seulement moi je n'ai trouvé que le fourneau. Mais tout ça c'est des suppositions. Je l'ai trouvé joli peut-être, ou j'ai éprouvé pour lui cet infect sentiment de pitié que j'ai si souvent éprouvé devant les choses, surtout les petites choses amovibles en bois et en pierre, et qui me faisait désirer les avoir sur moi et les garder toujours, de sorte que je les ramassais et les mettais dans mes poches, souvent en pleurant, car j'ai pleuré très vieux, n'ayant pas évolué au fond côté affections et passions, malgré mon expérience. Et sans la compagnie de ces petits objets que je ramassais par-ci par-là, au hasard de mes déplacements, et qui me faisaient quelquefois l'impression d'avoir eux aussi besoin de moi, j'aurais été peut-être acculé à la fréquentation des braves gens ou aux consolations d'une confession quelconque, mais je ne crois pas. Et j'aimais, je m'en souviens, tout en marchant, les mains plongées dans mes poches, car j'essaie de parler de l'époque où je marchais encore sans bâton et à plus forte raison sans béquilles, j'aimais tâter et caresser les objets durs et nets qui s'y trouvaient, dans mes profondes poches, c'était ma façon de leur parler et de les rassurer. Et je m'endormais volontiers en tenant à la main un caillou, un marron d'Inde ou une pomme de pin, et je les tenais encore à mon réveil, les doigts repliés

dessus, malgré le sommeil qui fait du corps un chiffon, afin qu'il se repose. Et ceux dont je me lassais ou que d'autres venaient remplacer dans mon affection, je les jetais, c'est-à-dire que je cherchais longuement un endroit où ils fussent tranquilles pour toujours, où jamais personne ne pût les trouver à moins d'un hasard extraordinaire, et de tels endroits sont rares, et je les y posais avec soin. Et quelquefois je les enterrais, ou je les jetais à la mer, de toutes mes forces aussi loin que possible de la terre, ceux dont j'avais la certitude qu'ils ne flotteraient pas, même brièvement. Mais même les amis en bois, j'en ai envoyé au fond un certain nombre, en les lestant d'une pierre. Mais j'ai compris qu'il ne fallait pas. Car la ficelle une fois pourrie ils remonteront à la surface, si ce n'est d'ores et déjà chose faite, et reviendront à la terre, tôt ou tard. C'est ainsi que je me défaisais des choses aimées que je ne pouvais plus garder, par la faute d'amours nouvelles. Et souvent je les regrettais. Mais je les avais si bien cachées que moi-même ne savais plus les retrouver. Voilà comme il faut faire, comme si j'avais encore du temps à tuer. C'est d'ailleurs le cas, je le sais bien au fond. Alors pourquoi jouer à l'urgence ? Je ne sais pas. C'est peut-être urgent après tout. J'ai eu cette impression tout à l'heure. Mais mes impressions. Et si je n'y tenais pas tant que ça, à me rappeler tout ce qui me reste de tout ce que j'ai eu, une bonne dizaine d'objets au bas mot ? Si si, il le faut absolument. Alors c'est autre chose. Où en étais-je ? Mon fourneau. Je ne m'en suis donc jamais débarrassé. Il me servait de récipient, j'y mettais un tas de choses, je me demande ce que j'ai bien pu y mettre, dans un si petit espace, et je lui avais fabriqué un couvercle en fer blanc. Au suivant. Ce pauvre Macmann. Décidément il ne m'aura jamais été donné de rien achever, sinon de respirer. Il ne faut pas être gourmand. Mais est-ce ainsi qu'on étouffe ? Il faut croire. Et le rôle, qu'est-ce qu'on en fait. Peut-être n'est-il pas de rigueur après tout. Avoir vagi, puis ne pas être foutu de râler. Ce que la vie peut faire passer le goût des protestations. Allons, c'est un détail. Je me demande quel sera mon dernier mot, écrit, les autres s'envolent, au lieu de rester. Je ne le saurai jamais. Cet inventaire non plus je ne l'achèverai pas, un petit oiseau me le dit, le paraclet peut-être, au nom de psittacidé. Ainsi soit-il. Une massue en tout cas, je n'y peux rien, il faut dire ce qui est, sans chercher à comprendre, jusqu'au bout. Il y a des moments où j'ai le sentiment d'être ici depuis toujours, peut-être même d'y être né. Cela expliquerait beaucoup de choses. Ou d'être revenu ici après une longue absence. Mais c'est fini les sentiments, les hypothèses. Cette massue est à moi, un point c'est tout. Elle est tachée de

sang, mais insuffisamment, insuffisamment. Je me suis mal défendu, mais je me suis défendu. C'est ce que je me dis quelquefois. Une chaussure montante, primitivement jaunâtre, je ne sais plus pour quel pied, le gauche sans doute, celui de mes levers. L'autre est partie. Ils me l'ont prise, au début, alors qu'ils ignoraient encore que je n'allais plus pouvoir me mouvoir. Et ils m'ont laissé l'autre, dans l'espoir qu'en la voyant seule j'aurais du chagrin. Les hommes sont ainsi. Ou elle est peut-être sur l'armoire. Je l'ai cherchée partout, en effet, avec mon bâton, mais j'ai oublié le dessus de l'armoire. Et comme je ne la chercherai jamais plus, ni sur l'armoire ni ailleurs, ni elle ni autre chose, elle n'est plus à moi. Car ne sont à moi que les choses dont je connais la situation, assez bien pour pouvoir les attraper, à la rigueur, c'est la définition que j'ai adoptée, pour définir mes possessions, sinon je n'en finirais pas, mais de toute façon je n'en finirai pas. Elle ne ressemblait pas beaucoup – mais j'ai tort d'en parler – à celle que j'ai toujours, la jaune, qui a ceci de remarquable, le grand nombre de ses œillets, je n'ai jamais vu une chaussure avec tant d'œillets, inutilisables pour la plupart, étant devenus des fentes, de trous qu'ils étaient. Toutes ces choses sont ensemble dans le coin, pêle-mêle. Je pourrais les attraper, même dans cette obscurité, je n'aurais qu'à le vouloir. Je les repérerais au toucher, le message affluerait tout le long de mon bâton, j'accrocherais l'objet désiré et l'amènerais jusqu'au bas du lit, je l'entendrais glisser ou sautiller vers moi le long du plancher, de plus en plus proche, de moins en moins cher, je le hisserais sur le lit en faisant attention à la fenêtre, au plafond, et enfin je l'aurais dans mes mains. Si c'était mon chapeau je le mettrais peut-être, ça me rappellerait le bon vieux temps, quoique j'en garde un souvenir suffisant. Il n'a plus de bord, il ressemble à une cloche à melon. Pour le mettre et l'ôter il faut le prendre à pleines mains, en serrant. C'est peut-être le seul objet encore à moi dont je me rappelle assez bien l'histoire, je veux dire à partir du moment où il est devenu ma propriété. Je sais dans quelles circonstances il a perdu son bord, j'étais là. C'était pour me permettre de le garder pendant le sommeil. J'aimerais qu'on l'enterre avec moi, c'est un caprice bénin, mais comment faire ? Mémoire, le mettre à tout hasard, bien enfoncé, avant qu'il soit trop tard. Mais chaque chose en son temps. Je me demande si je dois continuer. Je sens que je m'attribue peut-être des choses que je n'ai plus, que je porte disparues d'autres qui ne le sont pas, et qu'il en est d'autres enfin, là-bas dans le coin, appartenant à une troisième catégorie, celle de celles dont j'ignore tout et au sujet desquelles par conséquent je ne risque ni de me

tromper ni d'avoir raison. Et je me dis aussi que depuis le dernier contrôle de mes possessions il est passé de l'eau sous Butt Bridge, dans les deux sens. Car j'ai assez péri dans cette chambre pour savoir que des choses en sortent, et que d'autres y rentrent, par je ne sais quelle agence. Et parmi celles qui sortent il en est qui reviennent, après une absence plus ou moins prolongée, et d'autres qui ne reviennent jamais. De sorte que, parmi celles qui rentrent, certaines me sont familières, tandis que d'autres ne le sont pas. Je ne comprends pas. Et, chose encore plus curieuse, il y a toute une série d'objets, n'ayant apparemment rien de particulier en commun, qui ne m'ont jamais quitté, depuis que je suis ici, mais sont restés sagement à leur place, dans le coin, comme dans n'importe quelle chambre inhabitée. Ou alors ce qu'ils ont fait vite. Comme tout ça sonne faux. Mais rien ne me dit qu'il en sera toujours ainsi. Je ne m'explique pas autrement l'aspect changeant de mes possessions. Ni ainsi. De sorte que, rigoureusement parlant, il m'est impossible de savoir, d'un instant à l'autre, ce qui est à moi et ce qui ne l'est pas, selon ma définition. Alors je me demande si je dois continuer, à dresser un inventaire n'ayant peut-être avec la réalité que des rapports fort lointains, et si je ne ferais pas mieux d'y couper court et de me livrer à un autre genre de distraction, tirant moins à conséquence, ou d'attendre tout simplement, en ne faisant rien, ou en comptant peut-être, un, deux, trois et ainsi de suite, d'être enfin dans l'impossibilité de me nuire. Voilà ce que c'est que d'être scrupuleux. Si j'avais un penny je lui en confierais la décision. Décidément la nuit est longue et pauvre en conseil. Si je persistais quand même jusqu'à l'aube ? Tout compte fait. Bonne idée, excellente idée. Si à l'aube je suis toujours là, j'aviserais. J'ai sommeil. Mais je n'ose pas dormir. Après tout des rectifications in extremis, in extremissimis, sont toujours possibles. Mais est-ce que je ne viens pas de m'éteindre ? Allez, Malone, tu ne vas pas recommencer. Si je faisais venir toutes mes possessions telles quelles et les prenais avec moi dans le lit ? Est-ce que ça servirait à quelque chose ? Je suppose que non. Mais je le ferai peut-être. J'ai toujours cette ressource. Quand je verrai plus clair. Alors je les aurai tout autour de moi, sur moi, sous moi, à mes côtés, je serai au milieu de mes possessions, dans le coin il n'y aura plus rien, tout sera dans le lit, avec moi. Je tiendrai à la main ma photo, ma pierre, pour qu'elles ne s'en aillent pas. Je mettrai mon chapeau. J'aurai peut-être quelque chose dans la bouche, mon papier journal peut-être, ou mes boutons, et je serai couché sur d'autres trésors encore. Ma photo. Ce n'est pas une photo de moi, mais je ne suis peut-être pas loin. C'est un âne, pris de face

et d'assez près, au bord de l'océan, ce n'est pas l'océan, mais pour moi c'est l'océan. On a essayé naturellement de lui faire lever la tête, pour que ses beaux yeux s'impriment sur la pellicule, mais il la tient baissée. On voit aux oreilles qu'il n'est pas content. On lui a mis un canotier sur la tête. Les maigres jambes dures et parallèles, les petits sabots à fleur de sable. Les contours sont flous, c'est le rire du photographe qui a fait trembler l'appareil. L'océan a l'air si peu naturel qu'on se dirait au studio. Mais ne devrais-je pas dire plutôt le contraire. Plus aucune trace de vêtements par exemple, sauf la chaussure, le chapeau et trois chaussettes, je les ai comptées. Où sont-ils passés mes vêtements, mon pardessus, mon pantalon et la flanelle que m'avait donnée M. Quin, en me signifiant qu'il n'en avait plus besoin ? On les a peut-être brûlés. Mais il ne s'agit pas de ce que je n'ai plus, tout ça ne compte pas dans un moment pareil, quoi que l'on dise. D'ailleurs je crois que je vais m'arrêter. Je gardais le meilleur pour la fin, mais je ne me sens pas bien, je m'en vais peut-être, mais ça m'étonnerait. C'est une défaillance passagère, tout le monde connaît ça. On défaut, puis ça passe, les forces reviennent et on recommence. C'est probablement ce qui va m'arriver. Je bâille, bâillerais-je si c'était sérieux ? Pourquoi pas. Je mangerais volontiers un peu de soupe, il me semble, s'il en restait. Non, même s'il en restait je n'en mangerais pas. Na. On ne renouvelle plus ma soupe depuis quelques jours, l'ai-je dit ? J'ai dû le dire. J'ai beau renvoyer ma table à la porte, la ramener auprès de moi, la faire aller et venir dans l'espoir que le bruit sera perçu et correctement interprété, par qui de droit, au cas où il s'agirait d'un oubli, le plat reste vide. Le vase par contre reste plein et l'autre se remplit lentement. Si jamais j'arrive à le remplir je les viderai tous les deux sur le plancher, mais il y a peu de chances. Ne mangeant plus rien je m'intoxique moins et mes évacuations se raréfient. Les vases ne semblent pas être à moi, j'en ai seulement la jouissance. Ils rentrent bien dans ma définition de ce qui est à moi, mais ils ne sont pas à moi. C'est peut-être la définition qui est mauvaise. Ils ont chacun deux anses en face l'une de l'autre, dépassant le bord, ce qui me permet de les manœuvrer en y glissant mon bâton, de les soulever et de les déposer. Tout a été prévu. Ou c'est un heureux hasard. Il ne me sera donc pas difficile de les renverser, si j'y suis acculé, et d'attendre qu'ils se vident, le temps qu'il faudra. Parler de mes vases m'a ravigoté un peu. Ils ne sont pas à moi, mais je dis mes vases, comme je dis mon lit, ma fenêtre, comme je dis moi. Je n'en vais pas moins m'arrêter. Ce sont mes possessions qui m'ont fait défaillir, si j'en reprends l'énumération je

défaudrai à nouveau, car les mêmes causes donnent lieu aux mêmes effets. J'aurais voulu parler de mon couvercle de timbre de bicyclette, de ma moitié de béquille, la moitié avec la traverse, on dirait une béquille de bébé. Je peux encore le faire du reste, qu'est-ce qui m'en empêche, je ne sais pas, je ne peux pas. Dire que je vais peut-être mourir de faim, d'inanition plutôt, après avoir toute ma vie lutté avec succès contre ce fléau. Je ne peux le croire. Aux vieillards impotents on donne la pâture, jusqu'au bout. Et quand ils ne peuvent plus ingurgiter on leur enfile un tuyau dans l'œsophage, ou dans le rectum, et on leur entonne de la bouillie vitaminée, histoire de ne pas avoir un meurtre sur les bras. Je mourrai donc de vieillesse pure et simple, rassasié de jours comme avant le déluge, le ventre plein. Peut-être qu'ils me croient mort. Ou qu'ils sont morts eux-mêmes. Je dis eux, quoique au fond je n'en sache rien. Au début, mais était-ce le début, j'ai aperçu une vieille femme, puis pendant quelque temps un vieux bras jaune, mais tout ça ne faisait probablement qu'exécuter les ordres d'un consortium. Le silence en effet est tel par moments que la terre semble être sans habitants. Voilà où mène l'amour de la généralisation. Il suffit de ne plus entendre, dans son trou, pendant quelques jours, d'autre bruit que celui des choses, pour qu'on commence à se croire le dernier du genre humain. Si je me mettais à crier ? Ce n'est pas que je veuille attirer l'attention sur moi, ce serait seulement pour essayer de savoir s'il y a quelqu'un. Mais je n'aime pas crier. J'ai parlé doucement, je suis allé doucement, toujours, comme il sied à qui n'a rien à dire ni ne sait où aller. Car dans ces conditions il est préférable de ne pas se faire remarquer. Sans compter qu'il peut très bien n'y avoir personne dans un rayon de cent pas, et ensuite une population si dense que les gens se marchent les uns sur les autres. On n'ose pas approcher. En ce cas je m'époumonnerais en pure perte. Je vais quand même essayer. J'ai essayé. Je n'ai rien entendu d'insolite. Si, une sorte de grincement brûlant au fond de la trachée comme lorsqu'on a des aigreurs. Avec de l'entraînement je finirais peut-être par faire entendre un gémissement. Le mieux serait de dormir. Malheureusement je n'ai plus sommeil. D'ailleurs je ne dois plus dormir. Quel ennui. J'ai manqué le coche. Ai-je dit que je ne dis qu'une faible partie des choses qui me passent par la tête ? J'ai dû le dire. Je choisis celles qui semblent présenter un certain rapport entre elles. Ce n'est pas toujours facile. J'espère que ce sont les plus importantes. Je me demande si je vais pouvoir m'arrêter. Si je jetais ma mine. Je ne la récupérerais jamais. Je pourrais en avoir du regret. Ma petite mine. C'est un risque que je ne suis pas disposé à

courir en ce moment. Alors comment faire ? Je me demande si je ne pourrais arriver, en me servant du bâton comme d'une gaffe, à déplacer mon lit. Il peut très bien être sur des roulettes, beaucoup de lits le sont. Incroyable que je ne me sois jamais posé cette question depuis le temps que je suis ici. J'arriverais peut-être à le guider à travers la porte, tellement il est étroit, et même à lui faire descendre l'escalier, s'il y a un escalier qui descend. M'en aller. L'obscurité me désavantage, dans un sens. Mais je peux toujours essayer de savoir si le lit se laisse faire. Il suffit d'appuyer le bâton contre le mur et de peser dessus. Et je me vois déjà, si ça marche, en train de faire un petit tour dans la chambre, en attendant qu'il fasse assez clair pour tenter l'aventure. Pendant ce temps au moins je ne me dirai plus de mensonges. Et puis, qui sait, l'effort physique est capable de me parachever, moyennant un arrêt au cœur.

J'ai perdu mon bâton. Voilà le fait saillant de cette journée, car il fait jour à nouveau. Le lit n'a pas bougé. J'ai dû mal choisir mon point d'appui, dans l'obscurité. Or tout est là, Archimède avait raison. Le bâton, ayant glissé, m'aurait emporté hors du lit si je ne l'avais lâché. J'aurais mieux fait naturellement de renoncer au lit que de perdre mon bâton. Mais je n'ai pas eu le temps de réfléchir. La peur de la chute fait faire de ces folies. C'est un désastre. Le revivre, y réfléchir et en tirer des leçons, c'est sans doute ce que j'ai de mieux à faire à présent. C'est de cette façon que l'homme se distingue des primates et va, de découverte en découverte, toujours plus haut, vers la lumière. Je me rends compte maintenant, ne l'ayant plus, ce que c'était que mon bâton et ce qu'il représentait pour moi. Et de là m'élève, péniblement, à une compréhension du Bâton, débarrassé de tous ses accidents, que je n'avais jamais soupçonnée. Voilà du coup ma conscience singulièrement élargie. De sorte que je ne suis pas éloigné de voir, dans la véritable catastrophe qui vient de me frapper, un mal pour un bien. C'est consolant. Catastrophe aussi dans le sens antique sans doute. Sous la lave rester froid comme marbre, c'est là où l'on voit de quel bois on se chauffe. Savoir pouvoir faire mieux, à s'y méconnaître, la prochaine fois, et qu'il n'y a pas de prochaine fois, et que c'est une chance qu'il n'y en ait pas, il y a là de quoi se régaler pendant un moment. J'ai cru tirer le maximum de cette sorte de tête de loup, comme le

singe, en s'en grattant, de la clef qui ouvre sa cage. C'est d'ailleurs ce qu'il a de mieux à faire. Car il m'est évident à présent qu'en maniant mon bâton d'une façon intelligente j'aurais pu m'extraire du lit et peut-être même m'y restituer, quand j'en aurais eu assez de me traîner et de me rouler par terre ou dans l'escalier. Cela aurait introduit un peu de variété dans ma décomposition. Comment n'y ai-je pas songé ? Il est vrai que je n'avais pas envie de quitter mon lit. Mais le sage peut-il ne pas avoir envie d'une chose dont il ne conçoit même pas la possibilité ? Je ne comprends pas. Le sage peut-être pas. Mais moi ? Il fait jour à nouveau, enfin ce qui passe pour tel ici. J'ai dû dormir après une brève crise de découragement, comme je n'en ai pas eu depuis longtemps. Car à quoi bon se décourager, il y eut un larron de sauvé, ça fait un joli pourcentage. Je vois le bâton par terre, non loin du lit. C'est-à-dire que j'en vois une partie, comme de tout ce qu'on voit. C'est comme s'il se trouvait à l'équateur. Non, pas tout à fait, car je trouverai peut-être le moyen de le récupérer, tellement je suis ingénieux. Tout n'est donc pas encore tout à fait perdu sans remède. En attendant plus rien n'est à moi, selon ma définition, si j'ai bonne mémoire, sinon mon cahier, ma mine et le crayon français, à supposer qu'il existe réellement. J'ai bien fait d'arrêter mon inventaire, j'ai été bien inspiré. Je me sens moins faible, on m'a peut-être alimenté pendant que je dormais. Je vois le vase aussi, celui qui n'est pas comble, je ne pourrai plus l'attraper. Je vais sans doute être obligé de faire dans le lit, comme lorsque j'étais bébé. Du moins je ne serai pas grondé. Mais assez parlé de moi. On dirait que cela me soulage d'être sans bâton. J'ai une idée pour essayer de le ravoir. Je viens de penser à une chose. Si leur dessein, en me privant de soupe, était de m'aider à trépasser ? On juge trop vite les gens. Mais en ce cas pourquoi m'alimenter pendant que je dors ? Mais cela n'est pas sûr. Mais s'ils voulaient m'aider ne serait-il pas plus intelligent de me donner de la soupe empoisonnée, beaucoup de soupe empoisonnée ? Peut-être craignent-ils l'autopsie. Ce sont des gens qui voient loin, ça se voit. Ça me rappelle que j'avais parmi mes possessions une petite fiole non étiquetée avec quelques comprimés dedans. Laxatifs ? Sédatifs ? Je ne me rappelle plus. Leur demander le calme et n'en obtenir qu'une diarrhée, ce serait vexant. D'ailleurs la question ne se pose pas. Et je suis calme, pas assez, il me manque encore un peu de calme. Et puis assez sur moi. Je vais voir ce qu'elle vaut, mon idée pour ravoir mon bâton. Le fait est que je dois être très faible. Si elle vaut quelque chose j'essaierai de me sortir du lit, pour commencer. Sinon je ne sais pas ce que je ferai. Aller voir ce que devient

Macmann peut-être. J'ai toujours cette ressource. Pourquoi ce besoin d'activité ? Je deviens nerveux.

Un jour, beaucoup plus tard, à en juger par son aspect, Macmann reprit ses sens, encore une fois, dans un asile. Il ne savait pas d'abord que c'en était un, étant enfoui dedans, mais on le lui dit dès qu'il fut en mesure de recevoir une communication. On lui dit en effet en substance, Tu es ici à l'asile Saint-Jean-de-Dieu, avec le numéro cent soixante-seize. Ne crains rien, tu es parmi des amis. Vous vous rendez compte ! Ne t'occupe plus de rien, c'est nous qui penserons et agirons pour toi dorénavant. Nous aimons ça. Ne nous remercie donc pas. En dehors des aliments propres à te maintenir en vie, et même en santé, tu recevras, tous les samedis, en l'honneur de notre patron, une demi-pinte impériale de porter et une chique. S'ensuivirent des instructions sur ses droits et devoirs, car on lui reconnaissait encore un certain nombre de droits, malgré la bonté dont il était l'objet. Étonné par ce tutoiement torrentiel, ayant jusqu'alors échappé à la charité, Macmann ne comprit pas tout de suite que c'était à lui qu'on s'adressait. La chambre, ou cellule, où il se trouvait, grouillait d'hommes et de femmes de blanc vêtus. Ils se pressaient autour de son lit, et ceux qui étaient au deuxième rang se haussaient sur la pointe des pieds et allongeaient le cou, afin de mieux le voir. Celui qui parlait était un homme, naturellement, dans la fleur et la force de l'âge, aux traits empreints à doses égales de douceur et de sévérité, et il portait une barbe galeuse destinée sans doute à renforcer sa ressemblance avec le Christ. À vrai dire il improvisait moins qu'il ne lisait, ou récitait, à en juger par le papier qu'il tenait à la main et auquel il jetait de temps en temps un coup d'œil anxieux. Il tendit finalement ce papier à Macmann, en même temps qu'un crayon indélébile dont il venait de mettre la pointe dans sa bouche, et le pria d'y apposer sa signature, en précisant qu'il s'agissait là d'une pure formalité. Et quand Macmann eut obéi, soit qu'il eût peur d'être puni s'il refusait, soit qu'il ne comprît pas la gravité de ce qu'il faisait, l'autre reprit le papier, l'examina et dit, Mac quoi ? Ce fut alors qu'une voix de femme, extraordinairement aiguë et désagréable, se fit entendre, disant, Mann, il s'appelle Macmann. Cette femme était placée derrière Macmann, de sorte qu'il ne pouvait la voir, et elle serrait dans chaque main un barreau du lit. Qui êtes-vous ? dit le barbu.

Quelqu'un répondit, Mais c'est Moll, voyons, elle s'appelle Moll. Le barbu se tourna vers celui qui venait de parler, le dévisagea un instant, puis baissa les yeux. Bien sûr, bien sûr, dit-il, je suis malade. Il ajouta, après un silence, C'est un beau nom, sans que l'on pût savoir au juste si cet éloge allait au beau nom de Moll ou au beau nom de Macmann. Ne poussez pas, nom de Dieu ! dit-il, avec irritation. Puis, faisant brusquement demi-tour, il s'écria, Mais qu'est-ce que vous avez tous à pousser à la fin ! La chambre en effet se remplissait de plus en plus, sous l'afflux de nouveaux curieux. Personnellement je m'en vais, dit le barbu. Alors tous de se retirer, d'une façon fort désordonnée, en se bousculant et en essayant chacun de passer le premier, à l'exception de Moll qui ne bougea pas. Mais quand tous furent sortis elle alla à la porte et la ferma, puis revint s'asseoir, sur une chaise, près du lit. C'était une petite vieille, au corps et au visage immodérément disgracieux. Elle paraît appelée à jouer un certain rôle dans les remarquables événements qui vont j'espère me permettre enfin de conclure. Les bras maigres et jaunes et tordus par une déformation osseuse quelconque, les lèvres si larges et grasses qu'elles semblaient manger la moitié du visage, étaient ce qu'elle avait de plus répugnant (au premier abord). Elle portait en guise de boucles d'oreilles deux longs crucifix d'ivoire qui se balançaient éperdument au moindre mouvement de sa tête.

Je m'interromps pour noter que je me sens dans une forme extraordinaire. C'est peut-être le délire.

Il semblait à Macmann que cette personne devait être préposée à sa garde et à son service. Correct. On avait décrété en effet, en haut lieu, que le cent soixante-seize serait pour Moll. Elle en avait d'ailleurs fait la demande, selon les formes prévues. Elle lui apportait à manger (un grand plat par jour, à manger chaud d'abord, ensuite froid), vidait son pot de chambre tous les matins et lui apprenait à se laver, tous les jours le visage et les mains, et les autres parties du corps l'une après l'autre, au fil de la semaine, les pieds lundi, les jambes jusqu'aux genoux mardi, les cuisses mercredi, et ainsi de

suite, avec aboutissement au cou et aux oreilles le dimanche, non, le dimanche il se reposait. Elle balayait la chambre, retapait le lit de temps en temps et semblait prendre un plaisir extrême à froter et à faire briller les vitres dépolies de l'unique fenêtre, qui ne s'ouvrait jamais. Elle faisait savoir à Macmann, lorsqu'il faisait quelque chose, si c'était permis ou non, et similairement, quand il demeurait inerte, si oui ou non il en avait le droit. Est-ce à dire qu'elle restait en permanence auprès de lui ? Non, et sans doute avait-elle d'autres soins à donner par ailleurs, et d'autres directives. Mais dans les premiers temps, en attendant qu'il eût pris le pli de son bonheur encore jeune, elle le quittait assurément le moins possible et le veillait même une partie de la nuit. Qu'elle fût compréhensive et d'un bon naturel, c'est ce qui ressort de l'anecdote suivante. Un jour, peu de temps après son admission, Macmann comprit qu'il portait, à la place de son accoutrement habituel, une longue et ample chemise en toile grossière, peut-être en bure. Il se mit aussitôt à réclamer bruyamment ses vêtements, y compris probablement le contenu de leurs poches, car il s'écria, Mes affaires ! Mes affaires ! un grand nombre de fois, tout en s'agitant dans le lit et en frappant sur la couverture de ses mains largement ouvertes. Moll s'assit alors sur le bord du lit et distribua ses deux mains de la façon suivante, l'une sur l'une de celles de Macmann, l'autre sur son front, à lui ou à elle, à lui. Elle était si petite que ses pieds n'arrivaient pas jusqu'au plancher. Macmann s'étant calmé un peu elle lui dit que ses vêtements n'existaient certainement plus et par conséquent ne pouvaient lui être rendus, et que pour ce qui était des objets qui en avaient été retirés, ils avaient été jugés sans valeur aucune et bons tout au plus à jeter, à l'exception d'un petit porte-couteau en argent que l'on tenait à sa disposition. Mais ces déclarations jetèrent Macmann dans un tel trouble qu'elle se dépêcha d'ajouter, en riant, qu'il ne fallait pas y voir autre chose qu'une plaisanterie et qu'en réalité ses vêtements, ayant été nettoyés, repassés, raccommodés, naphthalinés et pliés dans un carton portant son nom et son numéro, étaient en lieu sûr au même titre que s'ils avaient été reçus en dépôt par la Banque d'Angleterre. Mais comme Macmann continuait à réclamer ses affaires, comme s'il n'avait rien compris à ce qu'elle venait de lui apprendre, elle fut obligée d'invoquer les règlements, qui n'admettaient en aucun cas qu'un hospitalisé reprenne contact avec son enveloppe d'homme sans feu ni lieu avant la fin de son hospitalisation. Mais comme Macmann continuait à réclamer ses vêtements à cor et à cri, et notamment son chapeau, elle le quitta en disant qu'il n'était pas raisonnable. Et elle reparut peu de

temps après, tenant du bout des doigts le chapeau en question, qu'elle avait été chercher peut-être dans le tas d'ordures au fond du jardin potager, car tout savoir demande trop de temps, car frangé de fumier il avait l'air en pleine décomposition. Et qui plus est elle souffrit qu'il le mît, et elle l'y aida même, en l'aidant à se mettre sur son séant et en arrangeant ses oreillers de telle manière qu'il pût sans fatigue s'y maintenir. Et elle contempla avec attendrissement le vieux visage ahuri qui se détendait, et au fond des poils la bouche s'essayant à un sourire, et les petits yeux rouges se tournant timidement vers elle avec l'air de vouloir la remercier ou se renversant vers le chapeau recouvert, et les mains qui se levaient pour mieux l'asseoir et revenaient se poser tremblantes sur la couverture. Et finalement ils échangèrent un long regard, et la bouche de Moll s'ouvrit et s'enfla dans un sourire affreux, ce qui fit vaciller les yeux de Macmann comme ceux d'un animal que fixe son maître et les obligea finalement à se détourner. Fin de l'anecdote. Ce doit être le même chapeau qui fut abandonné au milieu de la plaine, tellement il lui ressemble, compte tenu du surcroît d'usure. Ne serait-ce donc pas par hasard le même Macmann après tout, malgré la grande similitude physique, et spirituelle, pour qui sait ce que peut le passage des ans ? Les Macmann sont en effet nombreux dans l'île et pour la plupart fiers, par-dessus le marché, d'être tous sortis, en fin de compte, du même illustre couillon. Ils se ressemblent donc forcément de temps en temps, les uns aux autres, au point de se confondre dans l'esprit même de ceux qui leur veulent du bien et seraient sincèrement heureux d'en pouvoir faire le départ. Du reste n'importe quels vestiges de chair et de conscience font l'affaire, ce n'est pas la peine de pister les gens. Du moment que c'est encore ce qu'on appelle un vivant il n'y a pas à se tromper, c'est le coupable. Pendant longtemps il ne bougea pas de son lit, dans l'incertitude où il était de pouvoir encore marcher, voire tenir debout, et dans la crainte où il se trouvait, à supposer qu'il le pût, des ennuis que cela pouvait lui attirer de la part de la direction. Considérons d'abord cette première phase du séjour de Macmann à Saint-Jean-de-Dieu. Nous passerons ensuite à la seconde, et même à la troisième, s'il le faut.

Un tas de petites choses à signaler, fort curieuses étant donné ma situation, si je les interprète correctement. Mais mes notes ont une fâcheuse tendance,

je l'ai compris enfin, à faire disparaître tout ce qui est censé en faire l'objet. Je me détourne donc vivement de cette extraordinaire chaleur, pour ne mentionner qu'elle, qui s'est emparée de certaines parties de ma machine, je ne dirai pas lesquelles. Avec l'autre ça n'a pas d'importance. Et dire que je m'attendais plutôt à un refroidissement !

Cette première phase, celle du lit, fut caractérisée par l'évolution des rapports entre Macmann et sa gardienne. Il s'établit lentement entre eux une sorte d'intimité, qui les amena à un moment donné à coucher ensemble et à s'accoupler du mieux qu'ils le purent. Car étant donné leur âge et leur peu d'expérience de l'amour charnel, il était naturel qu'ils ne réussissent pas du premier coup à se donner l'impression d'être faits l'un pour l'autre. On voyait alors Macmann qui s'acharnait à faire rentrer son sexe dans celui de sa partenaire à la manière d'un oreiller dans une taie, en le pliant en deux et en l'y fourrant avec ses doigts. Mais loin de se décourager, se piquant au jeu, ils finirent bien, quoique d'une parfaite impuissance l'un et l'autre, par faire jaillir de leurs sèches et débiles étreintes une sorte de sombre volupté, en faisant appel à toutes les ressources de la peau, des muqueuses et de l'imagination. De sorte que Moll s'écriait, étant la plus expansive des deux (à cette époque), Que ne nous sommes-nous rencontrés il y a soixante ans ! Mais avant d'en arriver là que de marivaudages, de frayeurs et de farouches attouchements, dont il importe seulement de retenir ceci, qu'ils firent entrevoir à Macmann ce que signifiait l'expression être deux. Il fit alors d'incontestables progrès dans l'exercice de la parole et apprit en peu de temps à placer aux bons endroits les oui, non, encore et assez qui entretiennent l'amitié. Il pénétra par la même occasion dans le monde enchanté de la lecture, car Moll lui écrivait des lettres enflammées et les lui remettait en mains propres. Et les souvenirs de l'école sont si tenaces, pour ceux qui y ont été, qu'il put bientôt se dispenser des explications de sa correspondante et tout comprendre tout seul, en tenant la feuille aussi loin de ses yeux que le lui permettaient ses bras. Pendant la lecture Moll se tenait un peu à l'écart, les yeux baissés, en se disant, Il en est là... là... là, et gardait cette attitude jusqu'à ce que le bruit de la feuille remise dans l'enveloppe lui annonçât qu'il avait fini. Elle se tournait alors vivement vers lui, à temps pour le voir qui

portait la lettre à ses lèvres ou la pressait contre son cœur, autre souvenir de quatrième. Ensuite il la lui rendait et elle la mettait sous l'oreiller avec les autres qui s'y trouvaient déjà, arrangées par ordre chronologique et attachées avec une faveur. Ces lettres ne variaient guère quant à la forme et à la teneur, ce qui pour Macmann facilitait grandement les choses. Exemple. Chéri, il ne se passe pas un jour que je ne remercie Dieu, à genoux, de t'avoir trouvé, avant de mourir. Car nous mourrons bientôt tous les deux, cela tombe sous le sens. Que ce soit au même instant précis, c'est tout ce que je demande. D'ailleurs j'ai la clef de la pharmacie. Mais profitons d'abord de ce superbe couchant, inopiné pour en dire le moins, après la longue journée d'orage ! N'es-tu pas de cet avis ? Chéri ! Que ne nous sommes-nous rencontrés il y a soixante-dix ans ! Non, tout est pour le mieux, nous n'aurons pas le temps d'apprendre à nous abominer, de voir notre jeunesse s'en aller, de nous rappeler dans la nausée l'ancienne ivresse, de chercher chez des tiers, chacun pour soi, ce qu'ensemble nous ne pouvons plus, enfin bref de nous habituer l'un à l'autre. Il faut voir les choses comme elles sont, n'est-ce pas, mon loulou ? Quand tu me tiens dans tes bras, et moi toi dans les miens, ce n'est pas grand'chose évidemment, par rapport aux frénésies de la jeunesse, et même de l'âge mûr. Mais tout est relatif, c'est ce qu'il faut se dire, aux cerfs et aux biches leurs besoins et à nous les nôtres. C'est même étonnant que tu t'en tires si bien, je n'en reviens pas, ce que tu as dû vivre sobre et chaste ! Moi aussi, tu as dû t'en apercevoir. Songe aussi que la chair n'est pas tout, spécialement à notre âge, et cherche les amants pouvant de leurs yeux ce que nous pouvons des nôtres, qui auront bientôt tout vu et ont souvent du mal à rester ouverts, et de leur tendresse, privée du secours de la passion, ce que réduits à ce seul moyen nous réalisons journallement, quand mes obligations nous séparent. Considère d'autre part, puisque nous en sommes à tout nous dire, que je n'ai jamais été belle ni bien faite, mais plutôt laide et presque difforme, à en juger par les témoignages que j'ai reçus. Papa notamment me disait que j'étais foutue comme un magot, j'ai retenu l'expression. Quant à toi, mon amour, quand tu avais l'âge de faire battre plus vite le cœur des belles, en réunissais-tu les autres conditions ? J'en doute. Mais en vieillissant nous voilà devenus à peine plus hideux que nos contemporains les mieux proportionnés, et toi, en particulier, tu as gardé tes cheveux. Et pour n'avoir jamais servi, jamais compris, nous ne sommes pas sans fraîcheur ni innocence, à ce qu'il me semble. Conclusion, c'est pour nous enfin la saison des amours, profitons-en, il y a des poires qui ne mûrissent qu'en décembre.

Pour ce qui est de la marche à suivre, remets-t'en à moi, nous ferons encore des choses étonnantes, tu verras. Quant au tête-bêche, je ne suis pas de ton avis, j'estime qu'il faut persévérer. Laisse-toi faire, tu m'en diras des nouvelles. Gros polisson, va ! Ce sont tous ces os qui nous gênent, c'est un fait certain. Enfin prenons-nous tels que nous sommes. Et surtout ne nous frappons pas, ce ne sont là que des amusettes. Pensons aux heures où, enlacés, las, dans le noir, nos cœurs peinant à l'unisson, nous entendons dire au vent ce que c'est que d'être dehors, la nuit, en hiver, et ce que c'est que d'avoir été ce que nous avons été, et sombrons ensemble dans un malheur sans nom, en nous serrant. Voilà ce qu'il faut voir. Courage donc, vieux bébé poilu que j'adore, et gros baisers là où tu devines de ta Poupée Pompette. P. S. J'ai demandé pour les huîtres, j'ai bon espoir. Tel était le ton légèrement discursif des déclarations que Moll, désespérant sans doute de pouvoir donner pleinement cours à ses sentiments par les voies normales, adressait trois ou quatre fois par semaine à Macmann, qui n'y répondait jamais, je veux dire noir sur blanc, mais manifestait par tous les moyens en son pouvoir le plaisir qu'il avait à les recevoir. Mais vers la fin de cette idylle, c'est-à-dire un peu tardivement, et justement alors que les lettres se faisaient plus rares, rassemblant toutes les forces de son vocabulaire Macmann se mit à composer de courts écrits curieusement rimés, pour les offrir à son amie, car il sentait qu'elle lui échappait. Exemple.

Poupée Pompette et vieux bébé
C'est l'amour qui nous unit
Au terme d'une longue vie
Qui ne fut pas toujours gaie
C'est vrai
Pas toujours gaie.

Autre exemple.

C'est l'amour qui nous conduit
La main dans la main vers Glasnevin(1)
C'est le meilleur du chemin
À mon avis au tien aussi

Mais oui
À notre avis.

Il eut le temps d'en faire dix ou douze de cette qualité à peu près, caractérisés sans exception par l'importance accordée à l'amour considéré comme une sorte d'agglutinant mortel, idée qu'on rencontre fréquemment dans les textes mystiques. Et il est extraordinaire que Macmann ait pu se hisser, en si peu de temps et après des débuts plutôt difficiles, à une conception aussi élevée. Et on reste songeur à l'idée de ce qu'il aurait pu faire s'il avait fait connaissance avec la véritable sexualité à un âge moins avancé.

Je me perds. Pas un mot.

Débuts difficiles en effet, où Moll lui inspirait franchement de l'éloignement. Ses lèvres en particulier lui faisaient horreur, les mêmes à peu de chose près que quelques mois plus tard il devait sucer en grognant de plaisir, au point qu'à leur seule vue non seulement il fermait les yeux, mais les cachait derrière ses mains, pour plus de sûreté. Ce fut donc elle qui se dépensa à cette époque en ardeurs inlassables, ce qui peut servir à expliquer pourquoi, à la fin, elle sembla flancher et avoir à son tour besoin d'encouragement. À moins que ce ne fût simplement une question de santé. Ce qui n'exclut pas non plus l'hypothèse que Moll, estimant à partir d'un moment donné qu'elle s'était trompée sur le compte de Macmann et qu'il n'était pas finalement celui qu'elle avait cru, ait voulu mettre fin à leur commerce, mais doucement, afin de ne pas l'alarmer. Malheureusement il ne s'agit pas ici de Moll, qui n'est après tout qu'une femelle, mais de Macmann, ni encore de la fin de leurs rapports, mais plutôt du commencement. Quant à la brève période de plénitude entre ces deux longs extrêmes, où entre la chaleur croissante de l'un et celle déjà légèrement en baisse de l'autre il s'établit une égalité fugace de température, il n'en sera pas question. Car s'il faut avoir pour ne pas avoir eu et pour ne plus avoir, rien n'oblige à en faire étalage. Mais donnons plutôt la parole aux faits. Voilà à peu près le ton.

Exemple. Un jour, alors que Macmann commençait à s'habituer à être aimé, sans toutefois y répondre encore comme il devait le faire par la suite, il éloigna le visage de Moll du sien sous prétexte de vouloir inspecter ses boucles d'oreilles. Mais comme elle se disposait à revenir à la charge il l'arrêta à nouveau, en demandant à tout hasard, Pourquoi deux Jésus ? avec l'air de trouver qu'un seul suffisait largement. À quoi elle fit l'absurde réponse, Pourquoi deux oreilles ? Mais elle se fit pardonner un instant plus tard, en disant, avec un sourire (elle souriait pour des riens), D'ailleurs ce sont les larrons, Jésus est dans ma bouche. Écartant alors ses mâchoires et ramenant entre pouce et index sa lippe vers sa barbiche elle découvrit, rompant seule la monotonie des gencives, une canine longue, jaune et profondément déchaussée, taillée à représenter le célèbre sacrifice, à la fraise probablement. Je la brosse cinq fois par jour, dit-elle, une fois pour chaque blessure. De l'index de sa main libre elle la tâta. Elle branle, dit-elle, j'ai peur de me réveiller un de ces quatre matins en l'ayant avalée, je ferais mieux de la faire arracher. Elle lâcha sa lippe qui reprit instantanément sa place avec un bruit de battoir. Cet incident laissa à Macmann une forte impression et fit faire à Moll, dans ses affections, un bond en avant. Et au plaisir qu'il eut plus tard à lui mettre sa langue dans la bouche et à la lui promener sur les gencives, ce chicot-crucifix n'était assurément pas étranger. Mais quel est l'amour exempt de ces inoffensifs adjuvants ? Tantôt c'est un objet, une jarretière paraît-il ou un dessous de bras. Et tantôt en effet c'est la simple image d'un tiers. Quelques mots pour finir sur le déclin de cette liaison. Non, je ne peux pas.

Lasse de ma lassitude, blanche lune dernière, seul regret, même pas. Être mort, avant elle, sur elle, avec elle, et tourner, mort sur morte, autour des pauvres hommes, et n'avoir plus jamais à mourir, d'entre les mourants. Même pas, même pas ça. Ma lune fut ici-bas, ici bien bas, le peu que j'aie su désirer. Et un jour, bientôt, une nuit de terre, bientôt, sous la terre, un mourant dira, comme moi, au clair de terre, Même pas, même pas ça, et mourra, sans avoir pu trouver un regret.

Moll. Je vais la tuer. Elle s'occupait toujours de Macmann, mais ce n'était plus la même. Son ménage terminé, elle s'installait au milieu de la chambre, sur la chaise, et ne bougeait plus. S'il l'appelait elle allait se percher sur le lit et même se laissait titiller. Mais il était évident qu'elle pensait à autre chose et qu'elle n'avait qu'une hâte, regagner sa chaise et reprendre le geste qui lui était devenu familier, celui de se masser lentement le ventre, en pesant bien dessus, avec les deux mains. Elle commençait d'ailleurs à sentir. Elle n'avait jamais senti bon, mais entre ne pas sentir bon et dégager l'odeur qu'elle dégageait à cette époque il y a un monde. En plus elle était sujette à des vomissements. Se détournant alors, afin de n'offrir à son amant que son dos secoué par des mouvements cloniques, elle vomissait longuement sur le plancher. Et ces déjections demeuraient quelquefois, pendant des heures entières, là même où elles étaient tombées, en attendant qu'elle eût la force d'aller chercher de quoi les enlever et nettoyer l'endroit. Moins vieille d'un demi-siècle elle aurait pu sembler grosse. En même temps elle perdait ses cheveux en abondance, et elle confia à Macmann qu'elle n'osait plus les peigner, de crainte d'en accélérer la chute. Elle me dit tout, se dit-il avec satisfaction. Mais tout cela n'était que peu de chose en regard de l'altération de son teint, qui de jaune passait au safran, à vue d'œil. Macmann, la voyant si diminuée, n'en éprouvait pas moins le besoin de la prendre dans ses bras, toute puante et vomissante qu'elle était. Et il l'aurait fait certainement si elle ne s'y était opposée. On le comprend (elle aussi). Car lorsque se trouve à portée de la main l'unique amour partagé d'une vie démesurée, il est naturel qu'on veuille en profiter, pendant qu'il en est encore temps, et qu'on ne s'en laisse pas détourner par des dégoûts bons pour les tièdes mais dont l'amour n'a cure, s'il est véritable. Et quoique tout semblât indiquer que Moll n'était pas dans son assiette, Macmann ne pouvait s'empêcher de voir dans son attitude plutôt un refroidissement à son égard. Et il y avait peut-être de cela aussi. Quoi qu'il en soit, plus elle baissait et plus Macmann avait envie de l'écraser contre sa poitrine, ce qui est quand même assez rare et curieux pour mériter d'être mentionné. Et quand elle se tournait vers lui et le regardait (et elle le faisait encore de temps en temps) avec des yeux où il croyait lire un amour et un regret sans bornes, alors une sorte de frénésie s'emparait de lui et il se mettait à marteler de ses poings son buste, sa tête et même le matelas, tout en se contorsionnant et en poussant des cris, dans l'espoir peut-être qu'elle aurait pitié de lui et viendrait le consoler et lui essuyer les yeux, comme le jour où il avait réclamé son chapeau. Et cependant non, il se

frappait, se tordait et criait sans calcul, car elle le laissait faire, et même elle sortait de la chambre si cela durait trop longtemps à son gré. Alors il continuait tout seul hors de lui, ce qui est une preuve, n'est-ce pas, qu'il était désintéressé, à moins qu'il ne la soupçonnât de s'être arrêtée derrière la porte, pour l'écouter. Et calmé enfin, ou n'en pouvant plus, il regrettait la longue immunité perdue, d'asile, de charité et de tendresse humaine. Et il poussait même l'irréflexion jusqu'à se demander de quel droit on prenait soin de lui. En un mot, de bien mauvais jours pour Macmann. Pour Moll aussi, à la rigueur, bien sûr, si l'on veut. Ce fut à cette époque qu'elle perdit sa canine, sortie toute seule de l'alvéole, en plein jour heureusement, de sorte qu'elle put la recueillir et la mettre en lieu sûr. Macmann se dit, quand elle le lui dit, Il fut un temps où elle me l'aurait offerte, ou montrée tout au moins. Mais il se dit ensuite, premièrement, Elle aurait pu ne rien me dire, c'est donc une marque d'affection et de confiance. Deuxièmement, Mais je l'aurais su de toute façon, quand elle aurait ouvert la bouche pour parler ou pour sourire. Et enfin, Mais elle ne parle ni ne sourit plus. Un jour de bon matin un homme qu'il n'avait jamais vu vint lui dire que Moll était morte. En voilà toujours une de liquidée. Je m'appelle Lemuel, dit-il, quoique de parents probablement aryens, et c'est moi qui m'occuperai de toi désormais. Voici ton porridge. Mange-le pendant qu'il est bouillant.

Encore un petit effort. Lemuel faisait l'impression d'être légèrement plus bête que méchant, et cependant sa méchanceté était considérable. Lorsque Macmann, de plus en plus inquiet de sa situation apparemment et au demeurant devenu capable d'isoler et d'exprimer assez bien pour être compris une petite partie du peu qui lui passait par la tête, quand Macmann dis-je lui demandait un renseignement il était rare qu'il reçût une réponse immédiate. Prié de dire par exemple si Saint-Jean-de-Dieu était une institution privée ou sous la dépendance de la République, si c'était un hospice pour vieillards et infirmes ou un asile d'aliénés, si une fois happé on pouvait néanmoins garder l'espoir d'en sortir un jour et, dans le cas affirmatif, au moyen de quelles démarches, Lemuel restait longuement songeur, jusqu'à dix minutes ou un quart d'heure parfois, immobile ou si l'on veut se grattant le crâne ou l'aisselle, comme si de telles questions ne lui

avaient jamais effleuré l'entendement, ou peut-être en réfléchissant à tout autre chose. Et si Macmann, s'impatientant ou croyant s'être mal exprimé, se permettait de reprendre la parole, un geste impérieux le faisait taire. Tel était ce Lemuel, vu sous un certain angle. Ou il criait, avec des trépignements d'une nervosité indescriptible, Laisse-moi réfléchir, fumier ! Il finissait le plus souvent par dire qu'il n'en savait rien. Mais il était sujet à des accès de bonne humeur quasi hypomaniaques. Alors il ajoutait, Mais je vais demander. Et sortant son calepin, qui avait les dimensions d'un livre de bord, il prenait note, en murmurant, Privé ou d'État, fous ou comme nous, comment sortir, etc. Macmann pouvait être sûr alors qu'il n'en entendrait plus parler. Puis-je me lever ? dit-il un jour. Déjà du vivant de Moll il avait plus d'une fois manifesté le désir de se lever et de sortir prendre l'air, mais timidement, comme lorsqu'on demande la lune. Ce qui lui avait valu d'apprendre qu'en effet s'il était sage il pourrait sans doute un jour se lever et même sortir, respirer l'air pur du plateau, et que ce jour-là, dans la grande salle où tout le personnel se réunissait à l'aube avant de prendre le service, ou d'aller se coucher, selon le cas, on verrait épinglé au tableau de service une note ainsi conçue, Que le cent soixante-seize se lève et sorte. Car pour tout ce qui touchait au règlement Moll se montrait inflexible, et sa voix couvrait celle de l'amour, dans son cœur, chaque fois qu'elles s'y faisaient entendre en même temps. Par exemple les huîtres, que la direction lui avait refusées en lui rappelant l'article qui les interdisait, mais qu'elle aurait pu facilement se procurer en s'appuyant sur des complicités à l'extérieur, Macmann n'en vit jamais la couleur. Mais Lemuel était d'une autre pâte, sous ce rapport, et loin d'être à cheval sur les statuts ne semblait les connaître que très imparfaitement. On pouvait d'ailleurs se demander, en se plaçant à un point de vue plus élevé, s'il avait toute sa tête à lui. Quand les affres de la réflexion ne le clouaient pas sur place, pendant de longues minutes, il allait et venait sans cesse, de sa démarche lourde, furieuse et chancelante, gesticulant et articulant avec violence des vocables inintelligibles. Écorché vif du souvenir, l'esprit grouillant de cobras, n'osant ni rêver ni penser et en même temps impuissant à s'en défendre, ses cris étaient de deux sortes, ceux ayant pour cause unique la douleur morale et ceux, semblables en tous points, moyennant lesquels il espérait prévenir cette dernière. La douleur physique, par contre, semblait lui être d'un précieux secours, et un jour, relevant la jambe de son pantalon, il montra à Macmann son tibia couvert de bleus, de cicatrices et d'écorchures. Puis sortant prestement d'une poche intérieure un

marteau il s'en assena, au beau milieu des anciennes blessures, un coup si violent qu'il tomba à la renverse. Mais la partie qu'il se frappait le plus volontiers, avec ce même marteau, c'était la tête, et cela se conçoit, car c'est là une partie osseuse aussi, et sensible, et facile à atteindre, et c'est là-dedans qu'il y a toutes les saloperies et pourritures, alors on tape dessus plus volontiers que sur la jambe par exemple, qui ne vous a rien fait, c'est humain. Ai-je le droit de me lever ? cria Macmann. Lemuel s'immobilisa. Quoi ? hurla-t-il. Me lever ! cria Macmann. Je veux me lever ! Je veux me lever !

On est venu. Ça allait trop bien. Je m'étais oublié, perdu. Ce n'est pas vrai. Ça allait. J'étais ailleurs. Un autre souffrait. Alors on est venu. Pour me rappeler à l'agonie. Si ça les amuse. Le fait est qu'ils ne savent pas, moi non plus je ne sais pas, mais eux ils croient savoir. Un avion passe, volant bas, avec un bruit de tonnerre. C'est un bruit qui n'a rien du tonnerre, on dit tonnerre mais on ne le pense pas, c'est un bruit fugace et fort sans plus, ne ressemblant à nul autre. C'est bien la première fois que je l'entends ici, à ma connaissance. Mais j'ai entendu les avions ailleurs et je les ai même vu voler, j'ai vu voler les premiers et puis en fin de compte les modèles les plus récents, oh pas les tout derniers, les tout avant-derniers, les tout antépénultièmes. Et encore. J'ai été témoin d'un des premiers loopings, je le jure. Je n'avais pas peur. C'était au-dessus d'un champ de course, ma mère me tenait par la main. Elle disait, C'est prodigieux, prodigieux. Alors je changeai d'avis. On n'était pas souvent d'accord. Un jour on montait ensemble une côte d'une raideur extraordinaire, près de la maison probablement, les côtes raides se confondent dans mon souvenir. Je me rappelle l'azur. Je dis, Le ciel est plus loin qu'on dirait, n'est-ce pas, maman ? C'était sans malice, je pensais simplement librement aux milles qui me séparaient de lui. Elle répondit, Il est précisément aussi loin qu'il en a l'air. Elle avait raison. Mais sur le moment ça me terrassa. Je vois encore l'endroit, en face de chez Tyler. Maraîcher, il était borgne et portait des côtelettes. C'est ça, bavarde. On voyait la mer, les îles, les promontoires, les isthmes, la côte s'éloignant au nord et au sud et les môles recourbés du port. On venait de chez le boucher. Ma mère ? C'est peut-être une histoire que j'ai entendue, de quelqu'un qui la trouvait bonne. On m'en a raconté, toujours bonnes, toujours bonnes, pendant un moment. De toute façon me revoilà dans la merde. L'avion, lui, vient de passer à deux cents milles l'heure peut-être. C'est une bonne vitesse pour l'époque. Je suis de cœur avec lui, c'est une affaire entendue. Mais j'ai toujours été de cœur avec un tas de choses. De corps non. Pas si bête. Voici en tout cas le programme, la fin du programme. Ils croient pouvoir me troubler et me faire perdre de vue mes programmes. Ce sont de vrais cons. Le voici. Visite, diverses remarques, suite Macmann, rappels de l'agonie, suite Macmann, puis mélange Macmann et agonie aussi

longtemps que possible. Ça ne dépend pas de moi, ma mine n'est pas inépuisable, mon cahier non plus, Macmann non plus, moi non plus malgré les apparences. Que tout ça foute le camp en même temps, c'est tout ce que je demande, pour le moment. Sauf imprévu. Bien entendu. Nous voilà prévenus. Visiteur. J'ai senti un grand coup sur la tête. Il y avait peut-être quelque temps déjà qu'il était là. On n'aime pas trop attendre, on se signale comme on peut, c'est humain. Il avait sans doute déjà fait les sommations d'usage. Je ne sais pas ce qu'il voulait. Il est parti à présent. Quelle idée quand même de me frapper sur la tête. Il fait une drôle de lumière ici depuis, oh je n'insinue rien, faible et en même temps radieuse, il m'a peut-être à moitié assommé. Sa bouche s'est ouverte, ses lèvres se sont agitées, mais je n'ai rien entendu. C'est comme s'il n'avait rien dit. Je ne suis pourtant pas sourd, l'avion le prouve, si je n'entends rien c'est qu'il n'y a rien à entendre. Mais je suis devenu peut-être à la longue peu irritable aux bruits spécifiquement humains. Moi-même par exemple, je ne fais aucun bruit, tiens, tant pis, mais aucun. Et cependant je respire, tousse, gémit, avale, tout près de mon oreille, j'en suis persuadé. Autant dire que j'ignore à quoi je dois l'honneur. Il avait l'air vexé. Dois-je le décrire ? Pourquoi pas. Il est peut-être important. Je l'ai bien vu. Costume noir d'une coupe surannée ou peut-être revenue à la mode, cravate noire, chemise d'une blancheur de neige, manchettes à la clown lourdement empesées lui cachant presque entièrement les mains, cheveux noirs calamistrés, faciès long, glabre, morne et comme enfariné, sombres yeux éteints, taille et corpulence moyennes, chapeau melon pressé délicatement du bout des doigts contre le bas-ventre d'abord, puis à un moment donné flanqué sur le crâne d'un geste d'une soudaineté et d'une sûreté extraordinaires. Un mètre pliant dépassait, en même temps qu'un coin de mouchoir blanc, le bord de sa pochette. Je l'ai pris d'abord pour un employé des pompes funèbres, mécontent de s'être dérangé prématurément. Il est resté un bon moment, sept heures au moins. Il espérait peut-être avoir la satisfaction de me voir rendre l'âme avant son départ, cela lui aurait sans doute évité une course. J'ai cru un instant qu'il allait m'achever. Bernique. Ç'aurait été un crime. Il a dû partir à six heures, sa journée terminée. Je suis dans une drôle de lumière depuis. C'est-à-dire qu'il est parti une première fois, puis revenu quelques heures plus tard, puis parti pour de bon. Il a dû rester ici de neuf à douze et de quatorze à dix-huit, voilà. Il a beaucoup consulté sa montre, un oignon. Il reviendra peut-être demain. C'est le matin qu'il m'a frappé, vers dix heures probablement. L'après-midi il ne m'a rien fait, quoique je ne l'aie pas vu tout

de suite, il était déjà en place quand je l'ai vu, debout à côté du lit. Je parle de matin et d'après-midi et de telle et telle heure, il faut se mettre à la place des gens si l'on veut absolument en parler, ce n'est pas bien difficile. Ce dont il ne faut jamais parler, c'est son bonheur, je ne vois rien d'autre pour le moment. Préférable même de ne pas y penser. Debout à côté du lit il me regardait. En voyant mes lèvres remuer, car j'ai essayé de parler, il s'est penché sur moi. J'avais des choses à lui demander, je lui aurais demandé par exemple de me donner mon bâton. Il aurait refusé. Alors les mains jointes et la larme à l'œil je l'aurais supplié de me rendre ce petit service. Cette humiliation m'a été refusée grâce à mon aphonie. Ma voix s'est éteinte, le reste suivra. J'aurais pu écrire, sur mon cahier, et le lui montrer, Rendez-moi mon bâton, s. v. p. Ou bien, Soyez assez aimable de me passer mon bâton. Mais j'avais caché le cahier sous la couverture, afin qu'il ne me le prenne pas. Je l'ai fait sans penser qu'il y avait déjà quelque temps qu'il, était là (sinon il ne m'aurait pas frappé) à me regarder écrire, car je devais être en train d'écrire quand il est arrivé, et que par conséquent il aurait pu facilement s'emparer de mon cahier s'il avait voulu, et sans penser non plus qu'il était en train de m'observer à l'instant de l'escamotage, et que par conséquent je ne faisais en réalité qu'attirer son attention sur l'objet même que je voulais lui dissimuler. Voilà qui est raisonné. Car il ne me reste plus que mon cahier de tout ce que j'ai eu, alors j'y tiens, c'est humain. La mine aussi, bien entendu, mais qu'est-ce que c'est, une mine, sans papier ? Il a dû se dire, pendant qu'il déjeunait, Cet après-midi je lui prendrai son cahier, il a l'air d'y tenir. Mais à son retour le cahier n'était plus là où il m'avait vu le mettre, à malin malin et demi. Son parapluie, en ai-je parlé ? Un parapluie aiguille. Le changeant de main toutes les quelques minutes, il s'appuyait dessus, debout près du lit. Alors il pliait. Il s'en est servi pour soulever mes couvertures. C'est avec lui que j'ai cru qu'il allait me tuer, avec la longue pointe effilée, il n'avait qu'à me la plonger dans le cœur. Homicide volontaire qu'on aurait dit. Peut-être reviendra-t-il demain, mieux équipé, ou avec un assistant, maintenant qu'il s'est familiarisé avec les lieux. Mais s'il me regardait, moi aussi je le regardais. Je crois qu'on s'est fixé littéralement pendant des heures sans ciller presque. Il s'imaginait probablement pouvoir me faire baisser les yeux, parce que je suis vieux et cacochyme. Pauvre con. Il y a si longtemps que je n'ai vu une de ces bestioles-là que j'ai allumé des clairs, comme on dit, de peur de me tromper. Je me suis dit, Un de ces jours elles se mettront à brouter aux branches. Et cette face ! J'avais oublié. À un moment donné, incommodé par

l'odeur probablement, il s'est faufilé entre le lit et le mur pour essayer d'ouvrir la fenêtre. Il n'a pas pu. Le matin je ne l'ai pas quitté des yeux. Mais l'après-midi j'ai dormi un peu. Je ne sais pas ce qu'il a fait pendant ce temps, fouillé dans mes affaires probablement, avec son parapluie, elles jonchent le plancher à présent. J'ai cru un instant qu'il avait été dépêché vers moi par les pompes funèbres. Ceux qui m'ont fait vivre ici jusqu'à présent veilleront sans doute à ce que je sois enterré avec un minimum d'apparat. Ci-gît Malone enfin, avec les dates pour donner une faible idée du temps qu'il avait mis pour se faire excuser et puis pour le distinguer de ses homonymes, nombreux dans l'île et outre-tombe. Étrange que je n'en aie jamais rencontré un seul à ma connaissance. J'ai le temps. Ci-gît un pauvre con, tout lui fut aquilon. Mais un instant seulement, je veux dire pendant une demi-heure tout au plus. Ensuite je lui ai attribué d'autres fonctions, toutes aussi décevantes les unes que les autres. Étrange ce besoin de savoir qui sont les gens et ce qu'ils font dans la vie et ce qu'ils vous veulent. Malgré l'aisance avec laquelle il portait le deuil et maniait son parapluie et l'habitude éclatante qu'il avait du chapeau melon, il m'a paru pendant un certain temps être déguisé, mais de quoi si j'ose dire, et en quoi ? À un moment donné, encore un, il a eu peur, sa respiration s'est précipitée et il s'est écarté du lit. C'est alors que j'ai vu qu'il portait des chaussures jaunes, ce qui m'a fait un effet dont les mots sont impuissants à donner la plus faible idée. Elles étaient copieusement crottées d'argile fraîche et je me suis dit, Au travers de quelles fondrières a-t-il poussé jusqu'à moi ? Je me demande s'il cherchait quelque chose de précis, ce serait intéressant à savoir. Je vais arracher une feuille de mon cahier et y reproduire, de mémoire, ce qui suit, pour le lui montrer demain, ou aujourd'hui, ou d'ici n'importe quand, si jamais il revient, 1) Qui êtes-vous ? 2) Que faites-vous ? 3) Que me voulez-vous ? 4) Cherchez-vous quelque chose de précis ? Quoi encore ? 5) Pourquoi êtes-vous fâché ? 6) Vous ai-je fait quelque chose ? 7) Savez-vous quelque chose à mon sujet ? 8) Vous n'auriez pas dû me frapper. 9) Donnez-moi mon bâton. 10) Travaillez-vous pour votre compte ? 11) Sinon qui vous envoie ? 12) Remettez de l'ordre dans mes affaires. 13) Ma soupe pourquoi l'a-t-on supprimée ? 14) Mes vases pour quels motifs ne les vide-t-on plus ? 15) Croyez-vous que j'en aie encore pour longtemps ? 16) Puis-je vous demander un service ? 17) Vos conditions seront les miennes. 18) Pourquoi vos chaussures sont-elles jaunes et où les avez-vous salies ainsi ? 19) N'auriez-vous pas un bout de crayon à me donner ? 20) Numérotez vos réponses. 21) Ne partez pas, j'ai encore des choses à vous

demander. Une feuille suffira-t-elle ? Il doit en rester très peu. Je pourrais demander une gomme, tant qu'à faire. 22) Pourriez-vous me prêter une gomme élastique ? Après son départ je me suis dit, Mais je l'ai vu déjà quelque part. Et les gens que j'ai vus moi je vous garantis qu'ils m'ont vu aussi. Mais de qui ne peut-on dire, Je le connais. Bêtises que tout cela. Et puis le soir le matin est si loin. Je m'étais habitué à lui. Je ne le regardais plus. Je pensais à lui, j'essayais de comprendre, on ne peut faire ça et regarder en même temps. Je ne l'ai même pas vu partir. Oh il ne s'est pas évanoui, à la manière d'une larve, je l'ai entendu, le bruit de chaîne quand il a sorti sa montre, le heurt satisfait du parapluie contre le plancher, le demi-tour, les pas rapides vers la porte, celle-ci refermée sans bruit et enfin, osé-je le dire, un sifflement vif et gai s'éloignant. Qu'ai-je omis ? Des petites choses, des riens, qui me reviennent plus tard, me feront voir plus clair dans ce qui vient de se produire, me feront dire, Ah si j'avais su alors, maintenant il est trop tard. Oui, peu à peu je le verrai tel qu'il vient d'être, ou tel qu'il aurait dû être pour que je puisse me dire, encore une fois, Trop tard, trop tard. Voilà qui est senti. Ou ce n'est peut-être que la première d'une série de visites, chacune différente. Ils vont se relayer et ils sont nombreux. Demain il portera peut-être des leggings, culotte de cheval et casquette à carreaux, avec un fouet à la main pour compenser le parapluie et un fer à cheval à la boutonnière. Tous les gens que j'ai jamais entrevus de près ou de loin peuvent défiler à partir de maintenant, cela est évident. Il y aura peut-être même des femmes et des enfants, j'en ai aperçu aussi, ils auront tous à la main de quoi s'appuyer dessus et fouiller dans mes affaires, ils me frapperont tous d'un grand coup sur la tête pour commencer, puis ils passeront la journée à me regarder avec colère et dégoût. Il faudra que je refasse le questionnaire de façon à ce qu'il soit applicable à tout un chacun. Il s'en trouvera peut-être un, un jour, oublieux de la consigne, pour me rendre mon bâton. Ou je pourrai peut-être en attraper un, une petite fille par exemple, et l'étrangler à moitié, que dis-je, aux trois quarts, pour qu'elle consente à me donner mon bâton, à me donner de la soupe, à vider mes vases, à m'embrasser, à me caresser, à me sourire, à me donner mon chapeau, à rester auprès de moi, à suivre le corbillard en pleurant dans son mouchoir, ce serait charmant. Je suis si bon au fond, si bon, comment ne s'en est-on pas aperçu ? Une petite fille ferait bien mon affaire, elle se déshabillerait devant moi, coucherait avec moi, n'aurait que moi, je pousserais le lit contre la porte pour l'empêcher de s'en aller, mais alors elle se jetterait par la fenêtre, quand on la saurait avec moi on apporterait de la

soupe pour nous deux, je lui apprendrais l'amour et la détestation, elle ne m'oublierait jamais, je mourrais enchanté, elle me fermerait les yeux et me mettrait un tampon dans le cul, conformément à mes indications. Ne t'emballe pas, Malone, ne t'emballe pas, charogne. En fait, combien de temps peut-on jeûner impunément ? Le maire de Cork a duré un temps infini, mais il était jeune, et puis il avait des convictions politiques et même tout simplement humaines probablement. Et il se permettait une larme d'eau de temps en temps, sucrée probablement. À boire par pitié. Comment ça se fait-il que je n'aie pas soif ? Je dois m'abreuver par en dedans, à mes sécrétions. Oui, parlons un peu de moi, ça me reposera de toute cette canaille. Quelle lumière. Serait-ce un avant-goût du paradis ? Ma tête. Elle est en feu, pleine d'huile bouillante. De quoi vais-je partir enfin ? D'un transport au cerveau ? Ce serait le comble. Comme douleur, ma foi, c'est quasiment insoutenable. Migraine incandescente. La mort doit me prendre pour un autre. C'est le cœur le fautif, comme dans la poitrine du roi des allumettes, Schneider, Schröder, je ne sais plus. D'ailleurs il chauffe lui aussi, il rougit, de lui, de moi, d'eux, il a honte de tout, sauf de battre apparemment. Ce n'est rien, de la nervosité sans plus. Et qui sait c'est peut-être le souffle qui me manquera le premier après tout. Après, avant chaque aveu, et tout au long, quel vertige de chuchotements. La fenêtre me dit petit matin, nuages pluvieux en charpie se débandant. Amusez-vous bien. Loin de cette ombre rougeoyante. Oui, j'expire mal, ma poitrine reste béante, l'air m'étouffe, il est peut-être légèrement déficient en oxygène. Macmann pygmée au bas des grands pins noirs gesticulants regarde au loin la mer démontée. Les autres sont là aussi, ou à la fenêtre, comme moi, mais debout, il faut que ce soient des ambulants, il le faut, des transportables tout au moins, non, comme moi non, ils ne peuvent rien pour personne, s'agrippant aux peupliers qui grelottent ou à la fenêtre, aux écoutes. Mais je ferais peut-être mieux d'en finir avec moi d'abord, dans la mesure bien entendu du possible. La vitesse à laquelle ça tourne est gênante certes, mais elle ne fera probablement qu'augmenter, voilà ce qu'il faut regarder. Mémoire, ajouter au questionnaire, Si par hasard vous avez une allumette soyez assez gentil d'essayer de l'allumer. Comment se fait-il que je n'aie rien entendu quand il m'a parlé et que je l'aie entendu quand il m'a quitté, en sifflotant ? Peut-être qu'il a fait seulement semblant de me parler, pour essayer de me faire croire que j'étais devenu sourd. Est-ce que j'entends quelque chose en ce moment ? Voyons. Non. Ni le vent, ni la mer, ni le papier, ni l'air que j'expulse avec tant de peine. Mais cet

innombrable babil, comme d'une foule qui chuchote ? Je ne comprends pas. De ma main lointaine je compte les pages qui me restent. Ça ira. C'est ma vie, ce cahier, ce gros cahier d'enfant, j'ai mis du temps à m'y résigner. Pourtant je ne le jetterai pas. Car je veux y mettre une dernière fois ceux que j'ai appelés à mon secours, mais mal, de sorte qu'ils n'ont pas compris, afin qu'ils meurent avec moi. Repos.

Portant par-dessus sa longue chemise une grande cape rayée qui lui descendait jusqu'aux chevilles, coiffé du chapeau que Moll lui avait restitué, Macmann prenait l'air par tous les temps, du matin jusqu'au soir. Et plusieurs fois il avait fallu aller à sa recherche, dans l'obscurité, avec des lanternes, pour le ramener dans sa cellule, car il était resté sourd à l'appel de la cloche et aux cris et menaces de Lemuel d'abord, puis des autres gardiens. Alors les gardiens, dans leurs vêtements blancs, munis de bâtons et de lanternes, s'éloignaient en éventail des bâtiments et battaient les fourrés, les fougeraies et bosquets en appelant le fugitif et en le menaçant des pires repréailles s'il ne se rendait immédiatement. Mais on finit par remarquer qu'il se cachait, quand il se cachait, toujours au même endroit et qu'un tel déploiement de forces n'était pas nécessaire. Dès lors c'était Lemuel qui se rendait tout seul, en silence, comme toujours lorsqu'il savait ce qu'il avait à faire, tout droit au buisson où Macmann s'était creusé un repaire, chaque fois que cela était nécessaire. Mon Dieu. Et souvent ils restaient là un bon moment ensemble, dans le buisson, avant de rentrer, accroupis l'un contre l'autre, car le nid était petit, ne disant rien, écoutant peut-être les bruits de la nuit, les hiboux, le vent dans les feuilles, la mer quand elle était assez grosse pour faire entendre sa voix, et puis les autres bruits de nuit dont on ne sait pas ce qu'ils représentent. Et il arrivait aussi que Macmann, las de ne plus être seul, s'en allât tout seul et rentrât dans sa chambre et que Lemuel ne l'y rejoignît que beaucoup plus tard. C'était un véritable parc à l'anglaise, quoique loin de l'Angleterre, mais poussé jusqu'à l'absurde dans le sens de la négligence, et tout y poussait avec une luxuriance dévorante, les arbres se faisant la guerre, les arbrisseaux aussi, et les fleurs sauvages et les mauvaises herbes, dans un besoin déchaîné de terre et de lumière. Un soir où Macmann rentrait avec une branche arrachée à une ronce morte, dont il voulait faire un bâton pour soutenir ses pas, Lemuel

la lui prit et l'en frappa longuement, non, ça ne va pas, Lemuel appela un gardien nommé Pat, une vraie brute quoique chétif en apparence, et lui dit, Pat, regarde-moi ça. Alors Pat arracha la branche des mains de Macmann qui, voyant la tournure que prenaient les choses, la serrait dans ses deux mains, et l'en frappa jusqu'à ce que Lemuel lui dît de s'arrêter, et encore après. Tout cela sans la moindre explication. De sorte qu'un peu plus tard, Macmann, ayant ramené de sa promenade une jacinthe qu'il avait arrachée avec l'oignon et les racines dans l'espoir de la conserver ainsi un peu plus longtemps que s'il l'avait simplement cueillie, se vit féroceement pris à partie par Lemuel qui lui arracha la jolie fleur des mains et menaça de le livrer à nouveau à Jack, non, à Pat, Jack c'est un autre. Et cependant d'avoir à moitié démoli l'arbuste, une espèce de laurier, afin de pouvoir s'y cacher, ne lui avait jamais attiré la moindre remontrance. Il ne faut pas s'en étonner, il n'y avait pas de preuves contre lui. Si on l'avait interrogé à ce sujet, bien sûr, il aurait dit la vérité, croyant n'avoir rien fait de mal. Mais on devait supposer qu'il ne ferait que nier et mentir et qu'il était par conséquent inutile de le presser de questions. D'ailleurs on n'interrogeait jamais, à Saint-Jean-de-Dieu, mais ou bien on sévissait tout simplement, ou bien on s'en abstenait, selon des considérants d'une logique spéciale. Car, à bien y réfléchir, de quel droit une fleur à la main fait-elle attribuer au porteur la faute de l'avoir cueillie ? Ou le seul fait de la tenir ouvertement à la main constituait-il un délit suffisant, analogue au recel ? En ce cas n'aurait-il pas mieux valu en informer franchement et loyalement les intéressés et, ce faisant, faire suivre plutôt que précéder la conscience de la faute de la faute commise ? La question semble bien posée ainsi, très très bien. Grâce à la cape rayée bleu et blanc comme chez les bouchers aucune confusion n'était possible entre les Macmann d'une part et les Lemuel, Jack et Pat de l'autre. Les oiseaux. Nombreux et variés dans ces denses feuillages ils vivaient sans crainte toute l'année, sans autre crainte que celle de leurs congénères, et ceux qui en été ou en hiver s'envolaient vers d'autres cieux revenaient l'hiver ou l'été suivant, grossièrement parlant. L'air se remplissait de leurs voix, spécialement à l'aube et au crépuscule, et ceux qui le matin s'en allaient par bandes, tels les corbeaux et les étourneaux, vers de lointains labours, revenaient le soir tout joyeux au sanctuaire, où leurs sentinelles les attendaient. Quand il faisait tempête les mouettes étaient nombreuses qui faisaient escale ici dans leur fuite vers l'intérieur. Elles tournoyaient longuement dans l'air méchant en criant de colère, puis se posaient dans l'herbe ou sur le toit des bâtiments, se

méfiant des arbres. Mais tout cela est à côté de la question, comme tant de choses. Tout est prétexte, Sapo et les oiseaux, Moll, les paysans, ceux qui dans les villes se cherchent et se fuient, mes doutes qui ne m'intéressent pas, ma situation, mes possessions, prétexte pour ne pas en venir au fait, à l'abandon, en levant le pouce, en disant pouce et en s'en allant, sans autre forme de procès, quitte à se faire mal voir de ses petits camarades. Oui, on a beau dire, il est difficile de tout quitter. Les yeux usés d'offenses s'attardent vils sur tout ce qu'ils ont si longuement prié, dans la dernière, la vraie prière enfin, celle qui ne sollicite rien. Et c'est alors qu'un petit air d'exaucement ranime les vœux morts et qu'un murmure naît dans l'univers muet, vous reprochant affectueusement de vous être désespéré trop tard. Comme viatique on ne fait pas mieux. Cherchons un autre joint. L'air pur

Je vais quand même essayer de continuer. L'air pur du plateau. C'était un plateau en effet, Moll n'avait pas menti, ou plutôt une éminence aux pentes douces. Le domaine de Saint-Jean en occupait toute la calotte et le vent y soufflait pour ainsi dire sans arrêt, faisant ployer et gémir les arbres les plus robustes, arrachant les branches, secouant les buissons, déchaînant les fougères, couchant l'herbe et emportant des feuilles et des fleurs entières, j'espère que je n'ai rien oublié. Bon. Une haute muraille en faisait le tour, mais n'aveuglait que celui se trouvant à proximité. Comment ? Mais grâce évidemment au renflement du terrain, dont le sommet, appelé le Roc à cause du roc qui s'y trouvait, commandait la plaine, la mer, la montagne, les fumées de la ville et les bâtiments de l'institution, massifs et vastes malgré l'éloignement et où à chaque moment naissaient et disparaissaient des espèces de petits flocons qui n'étaient en réalité que les gardiens allant et venant, mêlés peut-être j'allais dire aux prisonniers, car vue de cette distance la cape n'avait plus de rayures ni même l'aspect d'une cape, de sorte qu'on pouvait seulement dire, la première surprise passée, Ce sont des hommes et des femmes, des gens quoi, sans préciser davantage. Une rivière qu'enjambaient de loin en loin – mais il s'agit bien de la nature. D'ailleurs où aurait-elle pu prendre sa source, je me le demande. Sous terre peut-être. Bref un petit Éden pour qui apprécie le genre débraillé. Macmann se demandait quelquefois ce qui manquait à son bonheur. Le droit au plein air par tous les

temps du matin jusqu'à la tombée de la nuit, une végétation qui semblait lui tendre ses branches pour l'envelopper et pour le cacher, le gîte et la nourriture tels quels gratuits et assurés, des vues superbes de tous les côtés sur l'ennemi de toujours, le strict minimum de brimades et de brutalités, le chant des oiseaux, aucun contact humain à part Lemuel qui ne demandait qu'à le voir le moins possible, les facultés de mémoire et de réflexion assommées par la marche incessante et le grand vent, Moll morte, que lui restait-il à souhaiter ? Je dois être heureux, se disait-il, c'est moins gai que je n'aurais cru. Et il allait de plus en plus du côté de la muraille, sans toutefois trop s'en approcher car elle était gardée, cherchant une issue vers la désolation de n'avoir personne ni rien, vers la terre au pain rare, aux abris rares, des terrifiés, vers la noire joie de passer seul et vide, ne rien pouvant, ne rien voulant, à travers le savoir, la beauté, les amours. Ce qu'il exprimait en disant, J'en ai assez, car il était simple, sans se pencher un seul instant sur ce dont il avait assez, ni le comparer à ce dont il avait eu assez avant de le perdre, et dont il aurait assez à nouveau, quand il l'aurait à nouveau, ni se douter que ce dont l'excès se fait si souvent sentir, et qui s'honore d'appellations si diverses, n'est peut-être en réalité qu'un. Mais un autre s'y penchait pour lui et mettait froidement le signe égal là où il faut le mettre, comme si ça pouvait changer quelque chose. De sorte qu'il pouvait se contenter de cet halètement tout simple et bête, Assez, assez, tout en suivant lentement sous le couvert de la végétation le contour de la muraille et en y cherchant une brèche par où se glisser, à la faveur de la nuit, ou des aspérités lui permettant de l'escalader. Mais la muraille était pleine et lisse et couronnée de tessons verts sur tout son pourtour. Mais voyons un peu la grille, assez large pour laisser passer deux grands véhicules à la fois et flanquée de deux maisonnettes charmantes recouvertes de vigne vierge et habitées l'une et l'autre par des familles nombreuses, à en juger par les nuées de petits innocents qui jouaient à proximité, se pourchassant et poussant des cris aigus de joie, de rage et de douleur. Mais l'espace entourait Macmann de toutes parts, il y était pris comme dans des rets, avec l'infini des corps bougeant à peine et se débattant dont si l'on veut ces enfants, ces maisons, cette grille, et les instants coulaient comme exsudés des choses dans un grand ruissellement confus fait de suintements et de torrents, et serrées les unes contre les autres les choses empêtrées changeaient et mouraient chacune suivant sa solitude. Derrière la grille, sur la route, des formes passaient que Macmann ne pouvait identifier à cause des barreaux et puis à cause de tout ce qui tremblait et rageait dans son

dos et à ses côtés, à cause des cris, du ciel, de la terre le sommant de tomber et de sa longue vie aveugle. Un gardien sortit d'une des maisons, averti par téléphone probablement, vêtu de blanc, une longue chose noire à la main, une clef. Les enfants se rangèrent de part et d'autre de l'allée. Soudain il y eut des femmes. Tout se figea et se tut. Les lourds battants s'écartèrent, refoulant l'homme qui recula d'abord, puis fit demi-tour et regagna précipitamment son seuil. La route parut, blanche de poussière, bordée de masses sombres, bouchée à peine partie par un ciel étroit et gris. Macmann lâcha l'arbre qui le cachait et remonta la pente, non pas en courant, car il ne marchait qu'avec peine, mais le plus vite qu'il put, penché et plongeant, s'aidant des troncs et des branches qui s'offraient pour se faire avancer. Peu à peu le brouillard se renoua, et le sens de l'absence, et les captifs se reprirent à chuchoter chacun à part soi, et ce fut comme si rien ne s'était passé, ni ne se passerait jamais.

D'autres que Macmann erraient du matin au soir, ployant sous la lourde cape, dans les rares clairières, parmi les arbres qui cachaient le ciel et dans les hautes fougères où ils ressemblaient à des nageurs. Ils ne s'approchaient que rarement les uns des autres, leur petit nombre le voulait ainsi, et l'étendue du parc. Mais quand le hasard en rapprochait deux ou plus, d'assez près pour qu'ils en fussent avertis, alors ils s'empressaient de rebrousser chemin, ou sans aller jusque-là de changer simplement de direction, comme s'ils avaient honte de se montrer à leurs semblables. Mais quelquefois ils se frôlaient sans paraître s'en apercevoir, la tête enfouie dans l'ample capuchon.

Macmann gardait sur lui et regardait de temps en temps la photo que Moll lui avait donnée, c'était plutôt un daguerréotype peut-être. Elle se tenait debout à côté d'une chaise et elle serrait dans ses mains ses longues nattes. Il subsistait, derrière elle, des traces d'une sorte de treillage où grimpaient des fleurs, des roses sans doute, elles aiment grimper. En donnant à Macmann ce souvenir d'elle elle avait dit, J'avais quatorze ans, je me rappelle bien le jour, un jour d'été, c'était mon anniversaire, ensuite on m'a emmenée au guignol. Macmann se souvenait de ces paroles. Ce qu'il préférait de cette image,

c'était la chaise, dont le siège semblait être en paille. Moll serrait ses lèvres avec application, afin de cacher ses grandes dents saillantes. Les roses aussi devaient être jolies, elles devaient embaumer l'air. Macmann déchira cette photo finalement et jeta les morceaux en l'air, un jour de grand vent. Ils se dispersèrent alors, quoique soumis tous aux mêmes conditions, on aurait dit avec empressement.

Quand il pleuvait, quand il neigeait

Au fait. Un matin Lemuel, s'étant rendu dans la grande salle avant de prendre son service, comme le règlement le voulait, trouva épinglé au tableau une note le concernant. Groupe Lemuel, excursion aux îles, si le temps le permet, avec M^{me} Pédale, départ 13 heures. Ses collègues le regardaient en ricanant et en se poussant du coude. Mais ils n'osaient rien dire. Une femme dit cependant, Ils t'emmènent en bateau, ce qui déclencha une tempête de rires si forte que des couples se formèrent spontanément, s'étreignant, chancelant, et chacun riant par-dessus l'épaule de son partenaire. Lemuel n'était pas aimé, cela se voyait. Mais aurait-il voulu l'être ? Tout est là. Il parapha la note et s'en fut. Le soleil se levait à peine, avec peine, et donnait le départ à ce qui allait être peut-être, grâce à lui, une belle journée de mai ou d'avril, d'avril plutôt, c'est sans doute le week-end de Pâques, passé par Jésus aux enfers. Et c'est peut-être en l'honneur de ce dernier que M^{me} Pédale avait organisé, au bénéfice du groupe Lemuel, cette excursion aux îles, qui allait lui coûter cher, mais c'était une femme aisée et qui adorait faire le bien et apporter un peu de joie aux moins fortunés qu'elle, qui avait tout son bon sens et à qui la vie avait souri ou mieux, pour employer sa propre expression, rendu son sourire, en l'amplifiant, à la manière d'un miroir convexe ou concave, je ne sais pas. Lemuel fixa le soleil avec dégoût, profitant de l'atmosphère terrestre qui tamisait l'éclat des rayons. Il se trouvait alors dans sa chambre, au quatrième ou au cinquième étage, d'où à maintes reprises il aurait pu se jeter en toute sécurité par la fenêtre s'il avait eu plus de fermeté de caractère. Le long tapis d'argent était là, se terminant en pointe, tremblant

à travers la mer calme, d'un beau repoussé. La chambre était petite et absolument vide, car Lemuel dormait à même le plancher et y prenait aussi ses repos mineurs, tantôt à un endroit et tantôt à un autre. Mais il s'agit bien de Lemuel et de sa chambre. M^{me} Pédale n'était pas la seule à s'intéresser ainsi aux protégés de Saint-Jean ou jean-dieusards comme avec bonhomie on les appelait localement, pas la seule à leur ménager des promenades tous les deux ans en moyenne sur terre et sur mer dans des sites renommés pour leur beauté ou leur grandeur et même des divertissements sur place telles les séances de prestidigitation et de ventriloquisme au clair de lune sur la terrasse, mais elle était secondée par d'autres dames partageant son point de vue et riches à son égal en loisirs et en ressources. Mais il s'agit bien de M^{me} Pédale. Au fait. Lemuel se rendit aux cuisines avec deux seaux emboîtés l'un dans l'autre. Une grande animation y régnait. Six soupes sortie, grognat-il. Quoi ? dit le cuistot. Six soupes sortie ! hurla Lemuel, en lançant ses seaux contre le fourneau, sans toutefois en lâcher les anses, car il conservait suffisamment son sang-froid pour ne pas vouloir avoir à se pencher pour les ramasser. Un grand silence se fit. Ça va, ça va, dit le cuistot. La différence entre une soupe sortie et une soupe ordinaire ou maison consistait en ce que celle-ci était entièrement liquide tandis que celle-là contenait un morceau de lard, ceci aux fins d'entretenir les forces des excursionnistes jusqu'à leur retour. Son seau rempli Lemuel se retira dans un lieu écarté, releva sa manche jusqu'au coude, retira du fond du seau l'un après l'autre les six morceaux de lard, le sien et les cinq autres, les mangea jusqu'à la couenne exclusivement et rejeta celle-ci, après l'avoir léchée, dans la soupe. Chose curieuse, mais somme toute pas tellement, on lui avait servi six soupes sortie ou extra à sa seule demande, sans le mettre en demeure de la justifier. Les chambres des cinq étaient loin les unes des autres et disposées de façon si astucieuse que Lemuel n'avait jamais compris comment il devait procéder afin de les visiter successivement avec le minimum de fatigue et d'irritation. Dans la première un homme jeune, mort jeune, assis dans un vieux rocking-chair, la chemise relevée et les mains sur les cuisses, aurait semblé dormir si ses yeux n'avaient été grands ouverts. Il ne sortait jamais, à moins d'y être obligé par un ordre venu d'en haut, et alors il fallait l'accompagner, pour le faire avancer. Son vase était vide, tandis que dans sa gamelle sa soupe de la veille était prise. L'inverse eût été moins surprenant. Mais Lemuel y était habitué, au point même de ne plus se demander de quoi ce personnage se nourrissait. Il vida la gamelle dans son seau vide et de son seau plein la remplit de soupe fraîche.

Puis il s'en alla, un seau à chaque main, alors que jusqu'à présent une seule avait suffi à les porter tous les deux. Il ferma la porte à clef derrière lui, par excès de précaution, à cause de la sortie. La deuxième chambre, à quatre ou cinq cents pas de la première, renfermait un être qui n'avait de vraiment frappant que sa hauteur, sa raideur et son air de chercher quelque chose tout en se demandant ce que ça pouvait bien être. Rien en lui n'indiquait l'âge qu'il pouvait avoir ni s'il était merveilleusement conservé ou au contraire prématurément flétri. On l'appelait l'Anglais, quoiqu'il fût loin de l'être, peut-être parce qu'il s'exprimait en anglais de temps en temps. Sans quitter sa chemise il s'était enveloppé dans ses deux couvertures comme dans des langes, et par-dessus ce grossier cocon il avait revêtu sa cape qu'il serrait frileusement sur lui, d'une seule main, car il avait besoin de l'autre pour l'aider dans son inspection de tout ce qui lui paraissait suspect. Ses pieds par contre étaient nus. Good-morning, good-morning, good-morning, dit-il, avec un fort accent étranger, tout en lançant autour de lui des regards scrutateurs, fucking awful business this, no, yes ? Peut-être avait-il peur de trahir sa pensée. De brusques élans aussitôt réprimés l'éloignaient insensiblement de son poste d'observation optimum au milieu de la chambre. What ! s'exclama-t-il. Sa soupe, visitée sans doute goutte à goutte, était passée telle quelle dans le vase. Anxieusement il regarda Lemuel faire le nécessaire, vider et remplir. Dreamt all night of that bloody man Quin again, dit-il. Il était dans ses habitudes de sortir de temps en temps. Mais au bout de quelques pas il s'arrêtait, chancelant, se retournait et regagnait en hâte sa chambre, affolé par tant d'opacité.

Dans la troisième un petit maigre allait et venait avec vivacité, sa cape pliée sur le bras, un parapluie à la main. Belle chevelure, blanche et soyeuse. Il se posait des questions à voix basse, réfléchissait, y répondait. La porte à peine ouverte il se précipita pour la franchir. Il passait en effet ses journées à sillonner le parc en tous sens. Sans déposer ses seaux Lemuel l'envoya rouler par terre d'un coup d'épaule. Revenu de son étonnement, sans se lever, serrant contre lui sa cape et le parapluie qu'il n'avait pas lâché, il se mit à pleurer. Dans la quatrième un énorme barbu informe dont la seule occupation, intermittente, était de se gratter. Assis de guingois sur son oreiller

posé par terre sous la fenêtre, la tête penchée, les yeux fermés, la bouche ouverte, les jambes écartées, les genoux relevés, s'appuyant d'une main au plancher tandis que l'autre allait et venait sous sa chemise, il attendait sa soupe. Sa gamelle remplie, cessant de se gratter il tendit la main vers Lemuel, dans l'espoir quotidiennement déçu de s'épargner un déplacement. Il aimait encore l'ombre et le secret des fougères, mais n'y allait jamais. Donc le jeune, l'Anglais, le maigre et le barbu. Je ne sais pas s'ils ont changé, je ne me rappelle plus. Quant aux autres, qu'ils me pardonnent. Dans la cinquième Macmann, assoupi.

Quelques lignes pour me rappeler que moi aussi je subsiste. On n'est plus venu. Combien de temps depuis ma visite ? Je ne sais pas. Longtemps. Et moi. Indéniablement mourant, un point c'est tout. D'où cette assurance ? Essaie de réfléchir. Je ne peux pas. Grandiose souffrance. J'enfle. Si j'éclatais ? Le plafond s'approche, s'éloigne, en cadence, comme lorsque j'étais fœtus. Également à signaler un grand bruit d'eaux, phénomène *mutatis mutandis* analogue peut-être au mirage, dans le désert. Fenêtre. Je ne la verrai plus, me trouvant à regret dans l'impossibilité de tourner la tête. Lumière à nouveau saturnienne, bien tassée, traversée de remous, se creusant en entonnoirs profonds à fond clair, ou devrais-je dire l'air, lumière aspirante. Tout est prêt. Sauf moi. Je nais dans la mort, si j'ose dire. Telle est mon impression. Drôle de gestation. Les pieds sont sortis déjà, du grand con de l'existence. Présentation favorable j'espère. Ma tête mourra en dernier. Ramène tes mains. Je ne peux pas. La déchirante déchirée. Mon histoire arrêtée je vivrai encore. Décalage qui promet. C'est fini sur moi. Je ne dirai plus je.

Avec tout son petit monde, qu'après près de deux heures d'efforts il avait réussi à rassembler au complet, Lemuel attendait sur la terrasse l'arrivée de M^{me} Pédale. Il avait tout fait tout seul, Pat ayant refusé de l'aider. Une corde reliait, par la cheville, d'une part le jeune au maigre, d'autre part l'Anglais au barbu, et Lemuel tenait Macmann par le bras. C'était Macmann en effet,

furieux d'avoir été enfermé toute la matinée et ne comprenant rien à ce qu'on voulait de lui, dont la résistance avait été la plus vive. Il avait notamment refusé de sortir sans son chapeau, avec une énergie si farouche que Lemuel, épuisé par tant de préparatifs, avait fini par lui dire qu'il pouvait le garder à condition de bien le dissimuler sous son capuchon. Macmann n'en restait pas moins agité et morose, essayant de dégager son bras et répétant, Laissez-moi ! Lâchez-moi ! Se voir l'objet de dispositions et de précautions incompréhensibles, en compagnie d'autres misérables attachés deux par deux par la cheville, cela le rendait nerveux ! Le jeune, que le soleil faisait souffrir, essayait mollement de s'emparer du parapluie du maigre, en disant, Pa'sol ! Pa'sol ! Le maigre lui décochait des tapes pétulantes sur les mains et avant-bras. Méchant ! s'écriait-il. Au secours ! Le barbu avait jeté ses bras autour du cou de l'Anglais et s'y pendait, les jambes flasques. L'Anglais, titubant, trop fier pour s'effondrer, demandait sans colère des explications. Who is this shite anyway, disait-il, any of you poor buggers happen to know. Un peu de tenue, disait rêveusement de temps à autre le directeur, ou son délégué, également présent. Ils étaient seuls sur la grande terrasse. Aurait-elle craint un changement de temps ? dit le directeur. Il ajouta, se tournant vers Lemuel, Je vous pose une question. Le ciel était sans nuage, l'air immobile. Où est le beau jeune homme à la barbe de Christ ? Mais en ce cas n'aurait-elle pas téléphoné ? dit le directeur.

Le char à bancs. Sur le siège M^{me} Pédale à côté du cocher. Sur l'un des bancs, disposés parallèlement à la marche, Lemuel, Macmann, l'Anglais et le barbu.

Macmann lui aussi a une sorte de barbe. Et après ? Sur l'autre, leur faisant face, le maigre, le jeune et deux colosses en tenue de marin. Au passage de la grille les enfants applaudirent. Une brusque descente, longue et raide, fit plonger lentement l'équipage vers la mer. Prises dans l'étau des freins les roues glissaient plus qu'elles ne roulaient et les chevaux, trébuchant, se cabraient contre la poussée. M^{me} Pédale se cramponnait au siège, le corps rejeté en arrière. C'était une grande, grosse et grasse femme. Des pâquerettes artificielles au cœur d'un jaune éclatant jaillissaient de son chapeau de paille à larges bords. En même temps derrière une voilette à pois grands comme des

pastilles son visage rouge et rebondi avait l'air de pulluler. Les passagers, se laissant aller d'une commune inertie à l'inclinaison des bancs, s'étaient effondrés pêle-mêle sous le siège. Mettez-vous à l'arrière ! cria M^{me} Pédale. Personne ne bougea. Qu'est-ce que ça changerait ? dit l'un des marins. Rien, dit l'autre. Faut-il les faire descendre ? dit M^{me} Pédale au cocher. Au retour il le faudra, répondit-il. La descente vaincue enfin M^{me} Pédale se retourna affablement vers ses invités. Hardi les gars, dit-elle, pour montrer qu'elle n'était pas fière. Prenant de la vitesse le char à bancs avançait en cahotant. Le barbu gisait entre les deux bancs, sur les planches. C'est vous le responsable ? dit M^{me} Pédale. L'un des marins se pencha vers Lemuel et dit, On vous demande si c'est vous le responsable ? La paix, dit Lemuel. L'Anglais poussa un hurlement où M^{me} Pédale, à l'affût du moindre signe d'entrain, crut bon de voir une manifestation de joie. C'est ça ! Chantez ! s'exclama-t-elle. Profitez de cette belle journée ! Oubliez vos soucis pendant quelques heures ! Et elle entonna :

Voici la riante saison
Le doux mois des nids et des roses
Le soleil brille à l'horizon
Et vos portes ne sont plus closes
Fêtons le gai printemps
Fêtons --

Elle se tut, découragée. Mais qu'est-ce qu'ils ont ? dit-elle. Le jeune, moins jeune que tout à l'heure, plié en deux, la tête enveloppée dans les pans de sa cape, avait l'air de vomir. Ses jambes, maigres et cagneuses à outrance, se choquaient l'une contre l'autre au niveau des genoux. Le petit maigre, grelottant, quoique en principe ce soit l'Anglais le grelotteur, avait repris son dialogue. Immobile et recueilli entre les voix, il renforçait celles-ci de gestes passionnés qu'amplifiait le parapluie. Et toi ?... Merci... Et toi ?... Mais voyons !... C'est vrai... À droite ?... Essayons... Rentrons... Où ?... Il pleut... Mais non... Rentrons... Où ?... À gauche... Essayons... Sentez-vous la mer, mes enfants ? dit M^{me} Pédale. Moi je la sens. Macmann s'élança vers le large, en vain. Lemuel sortit une hachette de dessous sa cape et s'en frappa à plusieurs reprises le crâne, du côté contondant, par précaution. Bath promenade, dit l'un des marins. Chouette, dit l'autre. Soleil azur. Ernest, donnez les brioches, dit M^{me} Pédale.

La chaloupe. De la place, comme dans le char à bancs, pour deux fois plus de monde, trois fois, quatre fois, en se serrant. Une terre s'éloignait, une autre approchait, îles grande et petite. Seul le bruit des rames, des tolets, de la mer bleue contre la carène. M^{me} Pédale, assise à l'arrière, tombée en tristesse. Quelle beauté, murmura-t-elle. Seule, incomprise, bonne, trop bonne. Se dégantant elle laissa traîner dans l'eau transparente sa main chargée de saphirs. Quatre rames, pas de gouvernail, les rames gouvernent. Que dire des miens ? Rien. Ils sont là, chacun comme il peut, comme il peut être quelque part. Lemuel regarde les montagnes se hausser derrière les clochers à flèche du port, ce sont plutôt

Ce sont plutôt des collines. Elles s'élèvent doucement, bleuâtres, hors de la plaine confuse. C'est là quelque part qu'il est né, dans une belle maison, de parents bons. Là-haut il y a la bruyère et l'ajonc, aux chaudes fleurs d'or, qu'on appelle aussi le genêt. Les marteaux des casseurs de granit font un bruit de clochettes, depuis le matin jusqu'au soir.

L'île. Encore un effort. Elle est petite, mangée de criques du côté du large. On pourrait y vivre, il ferait peut-être bon y vivre, si la vie était une chose possible, mais personne n'y vit. L'eau profonde vient jusque dans ses parties les plus secrètes, entre de hautes parois rocheuses. Un jour il n'y aura plus que deux îles, séparées par un abîme, étroit d'abord, puis de plus en plus large à mesure que s'égrènent les siècles, deux îles, deux rochers, deux récifs. Il devient difficile dans ces conditions de parler des hommes. Venez, Ernest, dit M^{me} Pédale, nous allons chercher un endroit pour pique-niquer. Et vous, Maurice, ajouta-t-elle, restez auprès du bateau. Elle appelait ça un bateau. Le maigre avait envie de courir dans toute l'île, mais le jeune s'était couché à l'ombre d'un rocher, et cela le faisait ressembler, en moins fier, à Sordello, qui lui avait l'air d'un lion au repos, et il s'y accrochait. Les pauvres, dit M^{me} Pédale, détachez-les. Comme Maurice se disposait à lui obéir Lemuel dit, Laissez. Le barbu avait refusé de quitter la chaloupe, ce qui obligeait l'Anglais à y rester aussi. Macmann non plus n'était pas libre, car Lemuel le

tenait par la taille et le pressait contre lui d'un geste presque affectueux. Enfin c'est vous le responsable, dit Mme Pédale. Elle s'éloigna avec Ernest. Soudain elle se retourna et dit, Savez-vous qu'il y a des vestiges

druidiques dans l'île ? Ses yeux allaient de l'un à l'autre. Quand nous nous serons restaurés, dit-elle, nous les chercherons, pas ? Elle reprit son chemin, suivi d'Ernest tenant le panier dans ses bras. Quand ils eurent disparu Lemuel lâcha Macmann, s'approcha par derrière de Maurice qui, assis sur une pierre, était en train de bourrer sa pipe, et le tua à coups de hache, de hachette plutôt. Ça avance, ça avance. Le jeune et le barbu ne bronchèrent pas. Le maigre eut un geste curieux, celui de casser son parapluie contre le rocher. Macmann essaya à nouveau de se sauver, mais à nouveau en vain. L'Anglais s'écria, en se penchant en avant et en se tapant sur les cuisses, Nice work, sir, nice work ! Un peu plus tard Ernest revint les chercher. Allant au-devant de lui Lemuel le tua à son tour, de la même façon que l'autre. Ce fut seulement un peu plus long. Deux braves hommes, paisibles, inoffensifs, beaux-frères même, des brutes comme il y en a des billions. Énorme tête de Macmann. Il a mis son chapeau. Le soleil déclinait vers les montagnes. La voix de M^{me} Pédale, appelant, se fit entendre. Elle parut, joyeuse. Venez, venez tous, s'écria-t-elle, tout est prêt. Mais à la vue des feux marins elle s'évanouit, ce qui la fit tomber. Smash her ! hurla l'Anglais. Elle avait relevé sa voilette et tenait à la main un minuscule sandwich. Elle avait dû se casser quelque chose en tombant, la hanche peut-être, les vieilles dames se démettent facilement la hanche, car sitôt revenue à elle elle se mit à gémir, comme s'il n'y avait qu'elle seule sur toute la terre digne de pitié. Quand le soleil eut disparu, derrière la montagne, et que les lumières du port se furent mises à clignoter, alors Lemuel fit monter dans la barque Macmann et les deux autres, y monta lui-même et ils s'éloignèrent du rivage, tous les six.

Glouglous de vidange.

Cet enchevêtrement de corps grisâtres, c'est eux. Ils ne sont plus, dans la

nuit, qu'un seul amas, silencieux, visibles à peine, s'agrippant peut-être les uns aux autres, leurs têtes aveuglées dans leurs capes. Ils sont loin dans la baie, Lemuel ne rame plus, les rames traînent dans l'eau. La nuit est parsemée d'absurdes

absurdes lumières, les étoiles, les phares, les bouées, les lumières de la terre, et dans la montagne les faibles feux du genêt qui brûle. Macmann, mon dernier, mes possessions, je n'oublie pas, il est là aussi, peut-être qu'il dort. Lemuel

Lemuel c'est le responsable, il lève sa hache, où le sang ne séchera jamais, mais ce n'est pour frapper personne, il ne frappera personne, il ne frappera plus personne, il ne touchera jamais plus personne, ni avec elle ni avec elle ni avec ni avec ni

ni avec elle ni avec son marteau ni avec son bâton ni avec son bâton ni avec son poing ni avec son bâton ni avec ni en pensée ni en rêve je veux dire jamais il ne touchera jamais

ni avec son crayon ni avec son bâton ni

ni lumières lumières je veux dire

jamais voilà il ne touchera jamais

il ne touchera jamais

voilà jamais

voilà voilà

plus rien

(1948)

1 Nom d'un cimetière local très estimé.